B2016.D52 L43 1928
Le Gras, Joseph.
Diderot et l'Encyclopedie.

F
194
D561zL

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

JOSEPH LE GRAS

DIDEROT ET L'ENCYCLOPÉDIE

(S. F. E. L. T.)
ÉDITIONS EDGAR MALFÈRE
12, Rue Hautefeuille et 116, Boulevard Saint-Germain
PARIS-6e

Poésie

L. Arnould-Grémilly. — Le Cadran Solaire..... 25 fr.
Edmond Brua. — Faubourg de l'Espérance..... 25 »
J. Catulle-Mendès. — France, ma bien-aimée..... 15 »
Henry Céard. — Sonnets de guerre..... 30 »
Abel Doysié. — Le Jazz d'Orphée..... 18 »
Maurice Dumons. — Poésies sèches..... 15 »
— Poèmes de notre temps..... 15 »
Fagus. — La Guirlande à l'Epousée..... 21 »
— Frère Tranquille..... 21 »
— Frère Tranquille à Elseneur..... 25 »
André Fontainas. — Récifs au Soleil..... 15 »
R.-M. Hermant. — Ballades et Pamphlets..... 15 »
Lucien Jacques. — La Pâque dans la Grange..... 15 »
Tristan Klingsor. — Humoresques..... 15 »
— Schéhérazade..... 15 »
— Poèmes du Brugnon..... 15 »
Loys Labèque. — Le Miroir mystique..... 15 »
Philéas Lebesgue. — Les Chansons de Margot..... 15 »
Magali-Boisnard. — Eve et le Palmier..... 25 »
Alphonse Métérié. — Le Livre des Sœurs..... 21 »
— Le Cahier noir..... 21 »
— Nocturnes..... 25 »
Henri Mustière. — La Nouvelle Franciade..... 15 »
François Nervien — Le Secret partagé..... 15 »
Louis Payen. — La Coupe d'Ombre..... 15 »
Jean Royère. — Poésies complètes..... 15 »
Ch. de Saint-Cyr. — Le Livre d'Iseult..... 15 »
Alphonse Séché. — Un petit tour d'éternité..... 18 »
— Mon cœur qui chante..... 18 »
Théo Varlet. — Aux libres jardins..... 15 »
Jean Vayrages. — Poèmes mystiques..... 15 »
Julien Vocance. — Le livre des Haï-Kaï..... 18 »
— Le Héron Huppé..... 21 »

Traductions du grec et du latin par Thierry Sandre

Jean Second. — Le livre des Baisers..... 15 »
J. du Bellay. — Les amours de Faustine..... 15 »
Musée. — Héro et Léandre..... 15 »
Athénée. — Le Chapitre treize..... 15 »
Rufin. — Epigrammes d'amour..... 15 »

Éditions de luxe in-8 cavalier (ill.)

(Pur fil : 80 fr. — Hollande : 240 fr. — Japon : 320 fr.)

Charles Perrault. — Contes de ma mère l'Oye.
Abbé Prévost. — Manon Lescaut.
Fagus. — La Guirlande à l'Epousée.

In-4 couronne (ill.)

Fagus. — La Danse Macabre : 200 fr., 400 fr., 800 fr.

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

Collection nouvelle d'histoire littéraire publiée sous la direction de
MM. ANTOINE ALBALAT, HENRI D'ALMÉRAS
ANDRÉ BELLESSORT, JOSEPH LE GRAS

PREMIÈRE SÉRIE (1928)

ANTOINE ALBALAT	*L'Art Poétique*
HENRI D'ALMÉRAS	*Le Tartuffe*
ANDRÉ BELLESSORT	*Le Demi-Monde*
JULES BERTAUT	*Le Père Goriot*
RENÉ DUMESNIL.	*Madame Bovary*
GUSTAVE FRÉJAVILLE . . .	*Les Méditations*
FÉLIX GAIFFE.	*Le Mariage de Figaro*
LOUIS GUIMBAUD	*Les Orientales*
JOSEPH LE GRAS	*L'Encyclopédie*
COMTESSE DE PANGE . . .	*De l'Allemagne*
ALPHONSE SÉCHÉ	*Les Fleurs du Mal*
PAUL VULLIAUD.	*Paroles d'un Croyant*

DIDEROT

ET L'ENCYCLOPÉDIE

DU MÊME AUTEUR

L'Extravagante personnalité de Jacques Casanova.
(Bernard Grasset.)

Blaise de Monluc.
(Albin Michel.)

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

JOSEPH LE GRAS

DIDEROT
ET L'ENCYCLOPÉDIE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (VI^e^)
DIRECTION : EDGAR MALFÈRE
MCMXLII

F.
194
D561zL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

100 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 100.

59767

Copyright by Edgar Malfère, 1928.

DIDEROT ET L'ENCYCLOPÉDIE [1]

I

DENIS DIDEROT. SES IDÉES ET SON MILIEU VERS 1744

Diderot, déjà, dépasse la trentaine, et personne ne peut prévoir le rôle qu'il jouera sur la scène du monde. Même on le tient pour un peu fol. Car ne faut-il point l'être pour refuser d'exercer dans sa ville natale la lucrative profession d'avocat, médecin ou procureur, et, sous de chimériques prétextes, venir se perdre à Paris en y menant une vie de dangereux expédients ? Aucune ressource en effet. Un père indigné refuse tout subside à ce mauvais garnement. Mais lui se sent trop invinciblement attiré par les curiosités de l'esprit et les fluctuations infinies de la pensée pour buter à ces contingences. Son véritable élément, c'est l'étude, l'étude désintéressée qui comporte un unique désir de perfection. Lire, réfléchir, assimiler, et puis

1. Dans cet ouvrage, on s'est efforcé de recourir directement aux sources, pour lutter contre certaines légendes, obstinément rabâchées depuis M^me^ de Vandeul, Naigeon et quelques autres. Parmi les manuscrits cités ici, beaucoup sont inédits.

créer, et puis, après avoir créé, combattre : telle est son indéniable destinée. Pour peu que l'on jouisse d'un cerveau bien équilibré, on ne tarde pas à s'apercevoir que les hommes vivent sur une formidable quantité de préjugés, erreurs, calembredaines et rengaines. Ils se les passent pieusement de générations en générations et s'évitent ainsi l'effort d'en constater l'insuffisance, la crânerie d'en briser les entraves. Quel sublime dessein de consacrer sa vie à tenter cet effort et manifester cette audace !

Avec de telles aspirations, combien mesquines apparaissent les ambitions familiales ! Avocat ? Médecin ? Procureur ? Belle perspective en vérité que se sécher la gorge à soutenir devant des juges somnolents les revendications d'une comtesse de Pimbesche ; considérer avec un œil méditatif la langue justement chargée de quelque obèse traitant ; ou consacrer toutes ses ressources intellectuelles à bien envenimer la succession d'un *De Cujus !* Non, non ! Ces pompes de l'idéal bourgeois le font sourire de pitié. Ayant rompu avec cette sagesse commune qui lui eût rapporté palpables avantages et vie douillette, il rompt aussi avec tout ce qui constitue le trantran des pensers vulgaires. Indépendant, philosophe, il s'abreuve goulûment de sa liberté et se grise de ses idées.

Ce gaillard, de taille moyenne et de solide ossature, se montre si perpétuellement agité qu'il en paraît grandi. Négligé dans sa tenue, comme quelqu'un qui méprise la mode et peut d'ailleurs difficilement remplacer ses habits, il fait « assez triste figure... en redingote de peluche grise... éreintée par un des côtés, avec la manchette déchirée et des bas de laine noirs,

recousus par derrière avec du fil blanc [1] ». Mais il pare son débraillage de sa naturelle prestance. Il est beau. Son visage rayonne d'intelligence et de vivacité. Un grand nez busqué à l'arête aiguë, un front « haut et large » sur lequel descendent au naturel les mèches tourmentées d'une chevelure « brun clair [2] », des lèvres nerveuses, un menton un peu gras, des yeux couleur de châtaigne foncée [3] où passent tour à tour la conviction, l'émerveillement et l'enthousiasme, tout s'allie pour donner à sa physionomie un air de franchise, d'amabilité et même d'ingénuité qui force la sympathie [4].

Sa culture est prodigieuse. Au collège de Langres, puis à Louis-le-Grand, les jésuites le dégrossirent par leur célèbre instruction, fertile en belles manières intellectuelles. Excellente instruction, bien que toute factice, et poussant aux *humanités* plus qu'au véritable humanisme. Or éviter certains sujets, travestir, avec une dédaigneuse élégance ceux qui pourraient devenir épineux, passer pour bon latiniste et banal helléniste, raisonner avec une logique toute freinée de syllogismes, et rabâcher, sa vie durant, des lieux communs, cela ne peut suffire à Denis Diderot. Depuis qu'il vit en liberté, il a refait ses études et réformé ses jugements. Ce qu'on avait négligé de lui enseigner, il s'est empressé de l'apprendre de l'apprendre et d'en pro-

1. *Neveu de Rameau.* Œuv. compl. de Diderot. Éd. Assézat et Tourneux V. p. 411.
2. *Est-il bon? Est-il méchant?* Acte IV. scène V. Portrait de M. Hardouin dans lequel Diderot s'est représenté.
3. Portrait de Diderot par Van Loo. Musée du Louvre, 3151.
4. Buste par Houdon. Terre cuite. Musée du Louvre, 1355.

fiter. Mathématiques, physique, chimie, géométrie, mécanique, il les possède et les emploie comme le but et le moyen de sa pensée. Il enregistre les faits, mais il lui faut, quand il le peut, l'explication des causes. Il soupçonne des lois éternelles, universelles, immuables, possédant en elles-mêmes leur propre organisation et s'appliquant, avec une égale rigueur, à la matière immobile, à la graine en germination, au cerveau en travail. Il sent qu'une immense harmonie règne sur le Cosmos, et qu'en dehors de toute hypothèse surnaturelle, l'astre et l'atome équilibrent leurs forces par une série d'actions et de réactions rigoureusement déterminées. Devant de telles perspectives, Diderot vibre de la plus intense émotion. Certes, dans son esprit, ces idées restent souvent confuses, mais leur imprécision même revêt un lyrisme enivrant. Il vit, par intuition, un magnifique poème.

Sa curiosité, continuellement stimulée, le pousse sans arrêt à de nouvelles acquisitions. Botanique, zoologie, anatomie, physiologie, médecine, histoire, économie politique, droit, théologie, il touche à tout, il comprend tout, il connaît tout. Quand la science encore incertaine de son temps ne peut répondre à ses questions toujours plus pressantes, toujours plus brûlantes, cet homme impétueux se replie sur lui-même, attend, et laisse à l'avenir le soin d'allumer le flambeau. Il est trop intelligent pour ne point respecter les limites mêmes de ses connaissances, et ne pas discerner que, jeune explorateur de mers nouvelles, il ne saurait découvrir des Amériques en un tournemain. Il joint la prudence à l'audace ; il sait tempérer de bon sens son imagination. En toute recherche on doit

fouiller, expérimenter sans relâche, et s'astreindre à considérer les phénomènes, non à travers le prisme de théories plus ou moins éclatantes, mais avec le regard direct de la raison contrôlée par l'expérience.

Cet amoureux de vérité se montre également passionné de beauté. Sensible à tous les arts, il goûte la saine excitation qu'ils donnent à l'esprit, la chaleur qu'ils provoquent au cœur, l'élan qu'ils communiquent à l'être tout entier. N'expriment-ils pas nos émotions les plus intimes, les plus intenses ? La poésie, qui révèle à l'homme son propre cœur ; l'architecture, logique érigée ; la peinture et la sculpture qui matérialisent un instant pathétique du temps ; la musique enfin, mathématique passionnée, faite avec du temps dans l'espace, mais qui, méprisant les frontières terrestres et la durée des générations, parle la langue universelle, plane sur les royaumes, dédaigne les siècles et se fixe dans l'éternel. Par l'analyse de l'individu, l'art synthétise l'humanité ; avec les sentiments des types, il exprime les tendances des races ; et, dégagé des faits particuliers, atteint les impérissables symboles.

Dans ce domaine, comme dans celui des idées et des connaissances, Diderot s'exalte. Quel est le principe du beau ? Dans quelles proportions et dans quelles limites les vibrations d'une corde ou le mélange des couleurs sur une toile provoquent-ils en nous des émotions ? Il agite les plus sublimes spéculations, il bondit au-delà des habituels partis pris. Arts, beaux-arts, arts mécaniques ? Pourquoi ces distinctions ? Elles ne reposent sur rien. Ceux qui sculptent une coquille au dossier d'un fauteuil, donnent un galbe

heureux à certains meubles, ploient le fer en courbes harmonieuses, tirent un livre en beaux caractères, ou gravent une intaille, ceux-là ne méritent-ils pas l'estime au même titre que les bâtisseurs de palais, les compositeurs d'opéras, les barbouilleurs de papier ? Tous ceux qui créent de la beauté, pourquoi les considérer comme des inutiles, comme des valets gagés par les riches, comme des amuseurs publics ? Ne forment-ils pas la véritable élite du pays ? Dans une société véritablement policée, poètes, artistes, philosophes, savants ne devraient-ils pas être comblés d'honneurs et conseiller directement le prince ? Enrôlés sous le signe de l'esprit, ils représentent la nation avec beaucoup plus de prestige que les porteurs d'épée, de mitre, ou de simarre, tyranniques représentants de la violence, de l'intrigue et des préjugés.

Dans la tête de Diderot les pensées vivent. Ses vastes connaissances se renforcent mutuellement. En éclairs soudains, des rapports imprévus unissent des sujets qui semblaient différents et qui s'associent désormais pour combattre en faveur de la raison contre la sottise. Un système, tous les jours plus complet, s'échafaude dans l'esprit de notre philosophe.

Mais quand il a longuement travaillé, réfléchi, qu'il a commenté Locke, approfondi Leibnitz, pâli sur Spinoza, qu'il a trouvé des arguments dans Epicure, un réconfort chez Lucrèce, il lui faut libérer ce bouillonnement intérieur dont la pression trop contenue l'étoufferait. Écrire ? C'est le plus sublime idéal. Mais comment le réaliser après Molière, Descartes, Tacite, Platon ? Comment, si ce n'est pour renouveler la pensée et par conséquent s'égaler aux plus grands ?

En attendant il fait œuvre servile. Il a publié en 1743 la traduction d'un ouvrage anglais de Temple Stanyan : *Histoire de la Grèce* [1]. Actuellement, aidé d'un nommé Toussaint, avocat sans causes, et d'un certain Eidous, ingénieur en disponibilité, il traduit le *Dictionnaire universel de Médecine* que Robert James a publié avec succès en Angleterre, la précédente année [2]. Enfin il achève une autre traduction, celle du livre de Shaftesbury : *An inquiry concerning virtue and merit* [3], ouvrage qui traite des rapports de la religion avec la morale, question délicate et pleine d'embûches. Il remue d'innombrables projets où la science se mêle à la philosophie et la philosophie à la littérature. Projets ? Chimères sans doute. Or chimère et vache enragée cousinent. Celui qui deviendra le Pantagruel de son siècle n'est à présent qu'un malheureux Panurge « dents aiguës, ventre vuyde, gorge seiche, appétit strident ».

Chez lui sa femme s'irrite, un enfantelet gémit. Il lui faudrait quelque pécune, surtout des encouragements. Hélas ! son père demeure inflexible ; et ce n'est pas sa femme qui l'encouragera. Cette Antoinette Champion, Nanette, il l'a épousée par amour le 6 novembre 1743, après de longues difficultés, parce qu'il

1. Temple Stanyan : *Histoire de la Grèce*. Paris. Briasson, 1743. 3 vol. in-12.

2. *Dictionnaire universel de Médecine, de Chirurgie...* Traduit de l'anglais de Mr James par Mrs. Diderot, Eidous, et Toussaint. Chez Briasson, David l'ainé et Durand : 1746-1748. 6 vol. In-fo suivis de planches. Privilège du 23 avril 1744. Bibl. nat. Mss. Fr. 21. 958 fo 471 et 472.

3. *Essai sur le mérite et la vertu* par Milord***, traduit de l'anglais. Amsterdam (Paris), 1745.

pensait trouver en elle la compagne idéale dans l'amour partagé. Mais Nanette n'a pas tardé à se montrer sous son vrai jour, bonne femme, certes, mais d'esprit obtus, et considérant son mari comme un paresseux, un désœuvré, un incurable fou, dénué de tout sens pratique, un grand enfant à jamais incapable d'apporter au foyer argent, aisance et considération. En outre tracassière, criarde, exaspérante, « pie-grièche et harangère [1] ». Il doit s'estimer très heureux quand il peut, sans trop de tracas, prolonger ses travaux et ses rêves dans le pauvre logement de la rue Saint-Victor [2].

Heureusement il possède de bons amis qui l'apprécient et l'estiment pour son caractère franc, son cœur excellent, son humeur enjouée, ses convictions ardentes et sa magnifique insouciance devant les exigences de la vie. Depuis longtemps il connaît d'Alembert, comme lui vivant maigrement en marge, mais comme lui tout adonné au culte d'un haut idéal. C'est « un homme de petite taille, de physionomie aimable et de manières douces [3] », ami loyal et même tendre, malgré sa réputation naissante de scepticisme et de causticité. Intransigeant d'ailleurs sur son indépendance, il se cabre à la moindre idée de contrainte, se déclarant avant tout « esclave de la liberté ». Avec lui, s'engagent d'interminables discussions scientifiques, de captivantes démonstrations, où l'on trace au coin d'une

1. J.-J. Rousseau. *Confessions*. IIe partie. Livre VII.
2. C'est là qu'il habita après son mariage et que naquit son premier enfant, Angélique, le 13 août 1744.
3. *Lettere di Ferdinando Galiani al marchese Tanucci*. Florence 1880.

table, sur la poussière du chemin, le plâtre d'un mur, les plus fantasques schémas, les plus extraordinaires formules, le tout coupé de rires, d'anecdotes, de tirades et de gesticulations.

Souvent aussi on voit Diderot en compagnie du musicien Rameau, sec, maigre et voûté, ayant, dit Mercier, « un long nez, un menton aigu, des flûtes au lieu de jambes, la voix rauque » ; malgré son âge, il manifeste toujours une juvénile ardeur pour la musique, et son humeur, habituellement exécrable, s'adoucit quand le philosophe exprime avec précision ce que le musicien concevait avec peine. Diderot fréquente habituellement un autre compositeur de musique, jeune homme au beau regard profond, à l'âme bizarre, au cœur tumultueux, J.-J. Rousseau. Et ce dernier lui présente l'abbé de Condillac, un peu gauche, un peu terne, tout occupé à terminer un livre sur l'origine des connaissances humaines, lesquelles, si l'on y veut bien réfléchir, proviennent toutes d'une source unique, la sensation. Idée chérie de Diderot ! Le restaurant du Panier Fleuri, au Palais-Royal, réunit quelquefois ceux qui sont devenus trois amis ; et si la chère est modeste, les propos, rapidement, deviennent copieux.

Avec grande assiduité, Diderot rend visite aux libraires. Il entre en habitué chez Laurent Durand, rue Saint-Jacques, chez Pissot, quai de Conti, chez Babuti, rue Dauphine. Quels bons moments ! Il s'empare des nouveautés, va droit au passage qui l'intéresse, pousse des cris de joie ou grommelle de méprisantes interjections, puis raconte quelque sornette à Madame Pissot, ou taquine la rougissante

Mlle Babuti [1]. Il connaît cent autres personnages, dont parfois même il ignore le nom, tous ou presque tous comme lui gens modestes, bohèmes de bon ou mauvais acabit. Car il est peu fait aux beaux usages et reste au fond un timide, ignorant l'art de se pousser.

Son vrai refuge, c'est Paris. La belle ville ! On s'y sent en confiance. Partout règne une chaleureuse atmosphère. L'air qu'on respire semble vibrer d'intelligence ; les idées y frétillent comme des poissons dans l'eau vive. De la montagne Sainte-Geneviève au Pont-Neuf, des allées du Luxembourg aux galeries du Palais-Royal, de l'arbre de Cracovie [2] au Jardin des Plantes, partout on voit circuler cet homme au regard émerveillé, qui s'intéresse à tout, observe tout et retient tout.

Toutefois, quand on peut disposer de quelque monnaie, rien ne vaut d'aller au café. Il y fait chaud l'hiver, frais l'été. On s'installe, on lit des gazettes, on déguste un moka brûlant ou l'on se désaltère d'une limonade soigneusement rafraîchie. On rencontre surtout d'étranges consommateurs. Pour eux boire est un prétexte. Si l'on veut s'enivrer, qu'on se rue aux tavernes ! Ici l'on ne se grise que de mots. Oh ! le plus naturellement du monde. Voyez ces gens. Qu'ils sont tranquilles ! Ils parlent de la pluie, du beau temps, de

1. Laurent Durand et Mme Pissot seront parrain et marraine de son second fils. Mlle Babuti devint Mme Greuze : c'est elle qui a posé pour la *Cruche cassée*, à l'âge où l'a connue Diderot. Voir : Edmond Pilon : *Muses et bourgeois de jadis*.

2. C'est un marronnier du Palais-Royal sous lequel se réunissent les nouvellistes. Par un à peu près douteux, son nom vient des « craques », ou bourdes, que l'on débite sous son feuillage.

leur santé, de leur famille, de leurs affaires, rapportent des commérages, voire des potins de coulisse. Mais quel que soit le sujet de leur conversation, les Français en arrivent toujours à s'entretenir de la chose publique, à critiquer le gouvernement et dauber sur les grands. L'un dit : « Le roi est allé à Puteaux chez Madame de Châteauroux. » Parbleu ! la maîtresse disgrâciée s'apprête à redevenir omnipotente ! Des ricanements passent : « Notre Bien-Aimé s'amuse ! » Mais un autre : « On va convoquer les milices pour grossir l'armée du Sanglier [1]. » Un silence tombe. Les pipes descendent des lèvres. Des chaises pivotent. Quoi ? Encore ? Il faudra donc partir, laisser subitement famille, négoce, plaisirs, risquer de se faire étriper par un boulet autrichien ou mettre à mal par quelque balle anglaise ? Pour ceux qui resteront, ce sera, une fois de plus, la gêne, le pain hors de prix ! Et les impôts ? Ah ! les gens éclairés le savent : Il manque chaque année environ cent millions de livres au budget [2]. Où prendra-t-on l'argent ? Toujours dans les mêmes poches : chez les petits. Ces Messieurs du Clergé, à leur habitude, fulmineront des anathèmes corsés d'excommunications contre quiconque prétendra leur demander un sol ; et le fisc, si brutal envers le Tiers état, arrondira l'échine avec accommodements et sourires en s'adressant à la noblesse.

1. Maurice de Saxe, ainsi nommé pour la brutalité de ses manières. Les milices constituaient les troupes de réserve de l'infanterie, recrutées presque exclusivement dans le Tiers état, parmi les hommes valides de 16 à 40 ans. On convoqua les milices en 1744 et 1745 en vue de la campagne qui devait aboutir à la bataille de Fontenoy (11 mai 1745).

2. H. Carré, in Lavisse : *Hist. de France ;* T. VIII. 1. p. 230.

Assez de fantaisies coûteuses et de politique imbécile ! Les colères grondent, les cerveaux s'excitent, les critiques s'exaspèrent contre le roi, les grands, les ministres, le Clergé, le Parlement, tout ce qui se prélasse solennellement dans l'insuffisance, tout ce qui s'engraisse impunément dans la veulerie, l'arbitraire et l'abus. Et voici que quelqu'un se dresse, réclame le silence, sort de sa poche un papier. On fait cercle, on écoute. Bientôt les traits se détendent, la malice luit dans les yeux, on se pousse du coude, on pouffe. « Tous les cafés sont remplis de chansons et pièces de poésies les plus satiriques, tant contre M. le Cardinal et M. l'Archevêque que contre M. le Lieutenant Général de police. Dans l'une Son Éminence est qualifiée de scélérat ; dans l'autre M. l'Archevêque est qualifié de pourceau ; et quant à M. le Lieutenant de police, on a vu une chanson composée de plusieurs couplets, et dans le dernier il y est dit que ce magistrat cherche un cordon : on se demande s'il sera bleu, s'il sera rouge ; et l'on répond qu'il sera de chanvre [1]. » Et la compagnie d'applaudir. Car dans le beau pays de France, le plus souvent, tout prend fin sur un mot d'esprit.

Il n'en persiste pas moins un ton d'aigreur, de rancune et de fronde. Qui l'entretient ? Les nouvellistes. Ils excellent à propager les bruits les plus extravagants, à dénaturer le vrai, à certifier l'impossible, à fausser l'opinion par leur prurit de billevesées et leur génie du bavardage. Qui encore ? Les gens de lettres, race

1. Bibl. de l'Arsenal. Arch. de la Bastille. Mss. 10.161. f° 128 Cf. FUNCK-BRENTANO : *Les Nouvellistes*

combative et prolixe, toujours prête à parler sur tout, parfois sans avoir rien appris. Et d'où proviennent ces échos ? D'Angleterre, Suisse, Allemagne, et particulièrement de Hollande, par certains voyageurs, commerçants, ou simplement par les colporteurs clandestins de volumes, gazettes, opuscules, libelles et factums, fruits défendus que l'on se passe sous le manteau avec des mines gourmandes. Revanche des protestants français exilés par Louis XIV. Sur le sol étranger, ils ont d'autant mieux cultivé l'indépendance, qu'elle avait exigé plus de sacrifices. Leurs fils s'affranchissent. Les idées de libre examen, affermies, amplifiées, ne se cantonnent plus au seul domaine religieux ; elles envahissent tous les territoires de l'activité humaine, sciences, arts, droit, morale, économie politique. Les vieilles routines vacillent.

Mais il existe en France même une association dont l'origine est anglaise et qui prend chaque jour une extension plus considérable : la franc-maçonnerie.

Dans leurs loges, les francs-maçons se livrent à des pratiques si bizarres, à des cérémonies tellement saugrenues, que bien des gens se demandent s'il les faut considérer comme extravagants, naïfs ou mystificateurs. Et, parce qu'ils se réunissent souvent en des banquets où ils chantent force chansons bachiques, d'autres les prennent pour d'originaux biberons qui n'aiment point à boire seuls. Ils s'occupent cependant à bien autre chose, et leur association reste d'autant plus forte que son but se dissimule mieux. Ils s'élèvent contre les abus et contre les puissances qui vivent de ces abus. Ils estiment qu'un individu isolé ne compte pas, surtout quand il se heurte aux formidables rouages

d'une société façonnée par l'erreur, les préjugés et l'injustice. Or entre l'homme, être naturellement bon, et la société, organisme pourri, pas d'hésitation : il faut sacrifier la société ou, du moins, la refaire. Ainsi l'individu retrouvera les prérogatives attachées à la dignité humaine : liberté d'agir et de penser, égalité devant la loi, fraternité entre les individus et les peuples.

Idées bien galvaudées depuis, mais toutes chaudes alors de généreuses promesses. On conçoit leur succès au milieu de la confusion qui régnait depuis trop longtemps dans la politique, le gouvernement, les finances, les affaires, la religion et les mœurs. Tous ceux qui, par intérêt ou principes, récriminent contre le régime en vigueur, se font affilier aux loges ou, du moins, approuvent les idées qu'on y débat. La première loge parisienne date de 1725. En 1742, vingt-deux loges existent à Paris et plus de deux cents en province [1].

Évidemment les francs-maçons se créent des ennemis auprès des gens en place. En 1737, le cardinal de Fleury interdit leurs réunions : d'où s'ensuivent descentes de police, perquisitions, arrestations. Au commencement de 1738, comme on annonce à la Cour la nomination d'un nouveau Grand-Maître, le roi déclare qu'il lui réserve une loge, mais à la Bastille [2]. C'est l'année où le Pape fulmine l'excommunication contre les sociétés secrètes. Et, tout récemment encore, le

1. Bazot : *Tableau historique, philosophique et moral de la Franche-Maçonnerie*. P. 36.

2. *Recueil de lettres adressées à Berlin du Rocheret*. Bibl. Nat. Mss. fr. 15.176. f° 34.

5 juin 1744, la Chambre de police du Châtelet vient d'interdire aux propriétaires de louer des locaux à usage de loge, sous peine de 3.000 livres d'amende.

Qu'importe ! cela donne aux francs-maçons un petit air persécuté qu'ils utilisent à merveille. D'ailleurs s'ils comptent d'importants ennemis, ils possèdent aussi de très puissants protecteurs à la Cour, dans la noblesse, l'armée, la magistrature, la police, et jusque dans les rangs du clergé. Ils connaissent un tel succès que l'un d'eux peut écrire avec fierté et non sans ironie : « Tous les gens de bon sens se présentent en foule pour augmenter le nombre des frères, et ce titre vaudrait au Roy autant qu'une des cinq grosses fermes s'il plaisait à Sa Majesté de l'ériger en charge [1]. » Il est de fait qu'au milieu du déséquilibre général les francs-maçons se montrent les plus honnêtes gens du monde, probes, sérieux, éclairés, serviables et d'excellent conseil. Avec cela, zélés propagandistes de leur cause, ils ne perdent pas une occasion de la défendre, et, tout en gardant leur secret, poursuivent un actif apostolat dans les salons, cafés, hôtelleries, diligences et coches d'eau, en un mot partout où ils peuvent agir sur l'opinion publique.

Que Diderot se trouve heureux au milieu d'une pareille effervescence ! Et comme il s'y sent à l'aise ! Sur les nouvellistes, il possède l'avantage du bon sens ; sur la plupart des gens de lettres, la supériorité de sa vaste et solide érudition. Est-il franc-maçon ? C'est peu probable [2]. Tout embrigadement répugne à son

1. Bibl. Nat. Mss. fr. 15.176. f° 23.
2. On ne possède aucun document précis à ce sujet. Un des

indépendance, et l'étrange mysticisme de la secte n'est pas fait pour l'attirer. D'autant que, par ses idées philosophiques et ses doctrines sociales, il dépasse de beaucoup l'idéal maçonnique. Mais il approuve cet idéal en ce qui concerne la liberté de conscience et la dignité de la personne humaine. D'ailleurs nouvellistes, gens de lettres, maçons, abbés, voyageurs, militaires ou magistrats, tous ceux qui se plaisent à remuer des idées se plaisent à rencontrer Diderot. A la *Rotonde*, au *Caveau* ou à la *Régence*, chez Procope ou chez Gradot, à la *Croix de Malte*, au *Prophète Élie* ou à *Saint-Bonnet*, partout où règne une atmosphère de discussion et de polémique, partout on l'accueille avec joie.

Il sait tout, comprend tout, anime tout. Un rien suffit à le lancer dans un sujet. Il parle avec abondance, avec feu, sur n'importe quoi, les guerres Puniques, le Deutéronome, l'attraction universelle, la saison des semailles ou la quille des bateaux. Sa prodigieuse mémoire, sa souple ingéniosité, font de sa parole une arme vivante, toujours docile et toujours prompte aux bons combats. Il éblouit, il déconcerte. Il se fait tour à tour violent, subtil, ironique, grandiloquent. Ses arguments, il les ponctue de grands coups de poing sur la table, de larges claques sur la cuisse de son voisin. Rien ne le peut tenir en place. S'il s'assied, c'est tout de biais, sur une fesse, le buste penché en avant, prêt à surgir. Le voilà debout. Il gesticule,

derniers historiens de la Maçonnerie écrit, mais sans indiquer ses sources : « Diderot ne fut pas maçon ». ALBERT LANTOINE : *Hist. de la Franc-Maçonnerie Française*. 1925, page 360.

dresse au plafond deux bras indignés, les croise sur sa poitrine, hoche la tête, pointe un index péremptoire vers la poitrine du contradicteur, ou, le saisissant aux deux revers de son habit, il le secoue avec une si parfaite autorité que l'autre en reste pantois. Dès qu'il aborde une question, il l'élève et l'élargit. Il aime à se tenir dans ces régions de la dialectique où la vérité confine au paradoxe, mais où le paradoxe, à la moindre étincelle, se transfigure en vérité. Sur un ton badin il sait dire des choses graves, et des folies avec un grand sérieux. Sa conversation bondit, bouillonne, écume, unit le cynisme à l'enthousiasme, la boue à la lumière, comme l'eau des torrents se mêle tumultueusement dans l'écluse avant d'actionner la meule qui préparera le bon grain. Et tout cela avec tant de spontanéité, de sincérité, tant de foi, qu'il captive ceux qui l'écoutent et reste sympathique à ceux qu'il contredit.

Pourquoi cette chaleur intime et pourquoi ce rayonnement ? Cet intellectuel est un sensible. C'est parce qu'il sent qu'il comprend. C'est en aimant qu'il pénètre les plus secrets mystères. La passion qui l'emporte le rend lucide, et, mieux encore, intuitif. Il est beaucoup plus profondément, beaucoup plus humainement sensible que Rousseau. Rousseau ramène tout à sa propre personnalité, puis il pleurniche sur lui-même. Parce qu'il éprouve quelques contrariétés ou déceptions, il voudrait que le monde entier s'écriât : « Dieu ! que cet homme est malheureux ! » Un égoïste. — Diderot, lui, se répand sans cesse. Il dit : « Voyez cette idée. Elle vous étonne ? Elle vous rebute ? C'est que vous ne la connaissez pas. Approchez-vous d'elle. Caressez-la comme un amoureux caresse sa maîtresse. Fondez-

vous en elle. Fondez-la en vous. Qu'elle compose votre propre substance et devienne la raison même de votre vie. Alors vous la saisirez dans ses détours, ses nuances et son ensemble. Et le jour où vous en comprendrez la portée, le jour où la vérité qu'elle recèle éclatera dans sa somptueuse nudité, ce jour-là vous vous écrirez : Quelle est belle ! » — Le plus enthousiaste des penseurs et le plus généreux des hommes.

Ce savant est un émotif, ce raisonneur un tendre, cet idéologue un sentimental. Paradoxe plus surprenant encore : cet être sociable, ce brillant causeur, cet entraîneur d'hommes, c'est un concentré, un solitaire, un sauvage qui souffre infiniment de sa sauvagerie. Enfin, paradoxe entre tous paradoxal, ce bohême qui vit d'expédients, ce gueux reste scrupuleusement honnête, respectueux de la parole engagée et prêt à tous les sacrifices au moment de tenir ses promesses. Plus encore : ce libertin, affectant de donner le ton aux débauchés comme aux sceptiques, cet amoral, est réservé au point d'en paraître naïf. Et sa moralité profonde demeure tellement sincère, que le jour où il voudra tracer à sa fille une essentielle ligne de conduite, il lui écrira : « Je ne vous recommande pas d'avoir des mœurs ; ce soupçon de l'inconduite, si commune aujourd'hui, m'accablerait de douleur, vous ôterait mon estime et me chasserait de votre maison [1]. »

Voici donc un cerveau curieux de toutes les connaissances et capable de les assimiler ; une âme enthousiaste maîtrisée par l'esprit critique ; une intelligence fou-

1. *Lettre à M^me^ de Vandeul* publiée pour la première fois dans le *Temps* par M. FORTUNAT STROWSKI. 1913.

gueusement intuitive, réglée par la raison ; un créateur d'hypothèses qui se soumet au contrôle de l'expérience ; un artiste intellectuel ; un savant sensible ; un génie assez vaste pour englober l'universel, mais assez scrupuleux pour respecter les règles de l'honneur et celles de la délicatesse ; un homme fait pour tout comprendre et capable de tout aimer. « C'est une tête bien extraordinaire, dira plus tard Catherine II, on n'en rencontre pas de pareille tous les jours. » Oui. Qu'un événement surgisse, que certaines circonstances se produisent, et la tête extraordinaire manifestera sa mesure et sa force. Elle changera, pour l'amour des hommes, l'orientation de l'esprit humain.

II

LA GRANDE ENTREPRISE

Les sciences sont à la mode. M. de Fontenelle contribua puissamment à leur vulgarisation, et, vieilli mais toujours actif, il assiste à leur triomphe. Bourgeois, financiers, magistrats, parlementaires, voire femmes du monde et gens de qualité, chacun s'entretient d'astronomie, physique, chimie, histoire naturelle. Aussi superficiels que soient les hommes, ils éprouvent parfois le besoin de savoir à peu près de quoi ils parlent. Or se procurer des monographies, et même les lire, n'est pas toujours chose aisée. Il faudrait un ouvrage apportant aux gens désireux de s'instruire les matériaux nécessaires.

Sans remonter aux *Sommes* ou *Miroirs* du Moyen-Age, aux *Trésors* du XVI^e^ siècle, il existe des dictionnaires. Nicod, Cazenave, Ménage, Richelet, Furetière, l'Académie, ont laissé des œuvres savantes mais trop spécialisées en philologie ou grammaire. Le dictionnaire de Moreri est exclusivement historique et généalogique ; celui de Bayle, surtout critique ; celui de Trévoux, orthodoxe. D'ailleurs toutes ces publications, excellentes en beaucoup d'endroits, sont périmées en

beaucoup d'autres. Elles montrent de regrettables lacunes en ce qui concerne les dernières découvertes scientifiques et les questions d'ordre philosophique, politique ou social qui préoccupent depuis peu une élite sans cesse accrue.

Les francs-maçons, toujours à l'affût d'une occasion de propagande, ont compris quelle aide apporterait à leurs doctrines une œuvre de documentation et de synthèse. Le 21 mars 1737, Ramsay, grand orateur de l'Ordre, avait prononcé un important discours dans lequel il disait :

« Tout maçon doit contribuer par sa protection, par sa libéralité ou par son travail à un vaste ouvrage auquel nulle académie ne peut suffire. Tous les Grands-Maîtres, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, et par toute l'Europe, exhortent tous les savants et tous les artistes de la confraternité de s'unir pour former les matériaux d'un Dictionnaire Universel des arts libéraux et de toutes les sciences utiles, la théologie et la politique seules exceptées. On a déjà commencé l'ouvrage à Londres, mais par la réunion de nos confrères, on pourra le porter à sa perfection dans peu d'années. On y expliquera non seulement le mot technique et son étymologie, mais on donnera encore l'histoire de la science et de l'art, ses grands principes et la manière d'y travailler. De cette façon on réunira les lumières de toutes les nations dans un seul ouvrage qui sera comme un magasin général de tout ce qu'il y a de beau, de grand, de lumineux, de solide et d'utile dans toutes les sciences naturelles et dans tous les arts nobles. Cet ouvrage augmentera dans chaque siècle selon l'augmentation des lumières. C'est ainsi qu'on

répandra une noble émulation avec le goût des belles-lettres et des beaux-arts dans toute l'Europe [1]. »

Trois ans après, en 1740, le duc d'Antin [2], premier Grand-Maître inamovible de la franc-maçonnerie française, reproduisait ce discours en termes presque identiques [3]. Et, en 1741, on avait, paraît-il, établi « le plan d'une souscription de dix louis par tête, offerte à tous les francs-maçons de l'Europe, évalués à 3.000, et dont le produit eût été d'abord employé à l'impression d'un dictionnaire universel en français, qui devait comprendre les quatre arts libéraux ainsi que les sciences historiques [4]. » Évidemment fournir à chacun les moyens de s'instruire, c'est la meilleure façon d'émanciper les esprits.

Ces constatations sont troublantes. Un premier examen pourrait amener à conclure que l'Encyclopédie fut suggérée et financièrement appuyée par la franc-maçonnerie. Mais rien ne prouve, jusqu'à présent, que 3.000 affiliés aient donné chacun dix louis ; Ramsay peut passer à juste titre pour visionnaire ; et c'est à partir de la grande-maîtrise du duc d'Antin que la franc-maçonnerie, divisée par des querelles intestines, perdit sa force et sa cohésion pendant un quart de

1. *Lettres de M. de V.* (Voltaire) *avec plusieurs pièces de différents auteurs.* La Haye. P. Poppy. 1738.

2. Louis de Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin, petit-fils de Mme de Montespan, pair de France, né le 9 novembre 1707, mort à Paris le 9 décembre 1743.

3. *Histoire, obligations et statuts de la véritable Confraternité des Francs-Maçons...* in-16. Francfort-sur-Mein. 1742.

4. *Biographie Michaud :* art. RAMSAY. Note. Cf LANSON. *Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant* 1750. Rev. d'hist. litt. de la France. 1912.

siècle. On peut cependant affirmer qu'au XVIII^e siècle la maçonnerie eut une grande influence sur tous les mouvements d'idées, une influence plus considérable encore qu'on ne le croit habituellement. En ce sens elle facilita la formation et surtout la diffusion de l'esprit encyclopédique. Mais s'il se trouva quelques francs-maçons parmi les encyclopédistes, l'Encyclopédie ne se mit pas aveuglément au service des loges. Celles-ci n'ont pas plus réalisé l'Encyclopédie qu'elles n'ont accompli la Révolution.

L'ouvrage anglais auquel Ramsay avait fait allusion, c'était, à n'en pas douter, le Dictionnaire d'Ephraïm Chambers, paru en 1728. Cette *Cyclopoedia or Universal Dictionnary of arts and sciences*, fruit de compilations multiples, répondait à l'idéal nouveau en offrant aux gens instruits tous renseignements nécessaires sur l'état actuel des connaissances humaines. Son originalité consistait surtout en un ton assez agressif envers le gouvernement et la religion. Chambers comptait-il parmi les francs-maçons ? C'est possible : « Tout ce qu'on peut pénétrer de leurs mystères, écrivait-il, ne paraît que louable et tendant principalement à fortifier l'amitié, la société, l'assistance mutuelle, et à faire observer ce que les hommes se doivent les uns aux autres [1]. » En tous cas, la *Cyclopoedia* connut un grand succès. Il en parut, rapidement, plusieurs éditions. Malheureusement bien peu de Français, même instruits, connaissent la langue anglaise. L'éditeur qui donnerait une traduction de Chambers réaliserait à coup sûr d'importants bénéfices.

1. Reproduit dans l'*Encyclopédie* : Art FRANC-MAÇON.

André-François Le Breton, libraire juré de Paris depuis quelque dix ans, était un des personnages les plus en vue dans le monde où se réalise le livre. Gros homme, autoritaire, entreprenant, sans finesse innée, mais assez madré en affaires et fort avide d'opulence, il incarnait le type de ces bourgeois qui, sous le couvert d'une profession honorable, utilisent tous les moyens pour s'élever jusqu'à une sorte d'aristocratie cossue où leur vanité se pavane. A sa librairie, Le Breton avait ajouté une imprimerie [1]. Il possédait, par conséquent, bien des facilités pour lancer quelque lucrative affaire. Son flair professionnel l'attirait vers une édition française de la *Cyclopoedia*.

On a dit que Le Breton, franc-maçon notoire, avait fondé une des premières loges parisiennes, la loge du Louis-d'Argent, et qu'il atteignit plus tard les hauts grades maçonniques. Un pas de plus, et l'on affirme qu'il fut poussé à publier la traduction de Chambers pour faire œuvre de propagande. Il y a confusion. Qu'André-François Le Breton fût maçon, cela se peut, les frères se recrutant en grande majorité dans la catégorie sociale du libraire-imprimeur. Mais le fondateur de la loge du Louis-d'Argent, et plus tard le Vénérable de la loge Saint-Louis (fondée en 1772) est un autre Le Breton. Il habitait en 1776 rue des Billettes [2], sur la rive droite de la Seine. A cette époque notre libraire habitait rue Hautefeuille, sur la rive gauche.

Ce dernier pensait donc avec complaisance aux

1. Il fut nommé maître imprimeur le 3 mars 1746. LOTTIN : *Catalogue chronologique des libraires et imprimeurs de Paris*. p. 103.
2. *Tableau alphabétique des loges du Grand Orient de France* (1776). Bibl. de l'Arsenal. Mss. 10.247. p. 18 et 25.

vastes entreprises qui honorent un homme en l'enrichissant, lorsque au début de l'année 1745, il vit entrer chez lui un gentilhomme anglais, John Mills, flanqué d'un savant allemand, Godefroy Sellius. Ils apportaient, en manuscrit, la traduction de Chambers. A certains moments, semble-t-il, certaines idées sont dans l'air. Il faut saisir au vol l'occasion de les réaliser, sous peine de les voir accaparer par d'autres.

Le Breton n'hésita pas. A vrai dire ce Mills et ce Sellius avaient bon air d'aventuriers, et Dieu sait si les chevaliers d'industrie foisonnaient dans Paris en l'an de grâce 1745 ! Mais Le Breton connaissait maints procédés de garantie. Avec une amabilité intéressée, il se chargea d'accomplir les démarches et formalités administratives, toujours si compliquées en France. Il fallait en effet un privilège, une autorisation du Directeur de la Librairie, une approbation des censeurs, un enregistrement légal de toutes les pièces. Comment s'y reconnaître, surtout pour des étrangers ? Le privilège fut accordé le 25 février 1745 à *** pour vingt ans [1], scellé le 26 mars, puis enregistré le 13 avril, au seul nom de Le Breton [2].

Mills, se croyant victime d'une supercherie, poussa de tels cris que Le Breton se vit contraint de lui signer, le 7 juillet 1745, une reconnaissance spéciale de ses droits de propriété. S'incliner devant les prétentions d'un simple traducteur, cela vexait infiniment le libraire. Mais il comptait se rattraper plus tard. Quant

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. 21. 997. f° 103.
2. *Permission de traduire le Dictionnaire des sciences et des arts.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 21.958. f° 374.

à Sellius, on n'en parle déjà plus. C'était un vieux routier des lettres : peut-être reconnaissait-il par avance l'inutilité d'entrer en lutte avec un éditeur.

Toutefois on décida de vendre le dictionnaire par souscription et l'on en fit paraître le *Prospectus* [1]. Le public souscrivit. Mills, toujours aux aguets, apprit ce premier succès. Il écrivit à Le Breton pour exiger quelque argent.

De l'argent ? Cet Anglais devenait-il fou ? Signer des reconnaissances de droits, passe. Mais répondre par lettre à un aigrefin qui paraissait systématiquement décidé au chantage, jamais ! Tout courroucé, Le Breton s'en vient trouver Mills chez lui, un soir vers neuf heures, afin de s'expliquer une fois pour toutes, et faire cesser une aussi mauvaise plaisanterie. Immédiatement la discussion tourne à l'aigre, puis au tragique. Les menaces succèdent aux injures. Mills, ce gentilhomme, porte la main à l'épée. Et Le Breton, ce bourgeois, lui assène deux coups de canne sur la tête, plus un grand coup de poing dans l'estomac. Les voisins accourent. On sépare les combattants. Plainte au Châtelet [2].

Le tribunal ouït les deux parties. Mais ici commence le rôle des influences secrètes qui envelopperont toute l'histoire de l'Encyclopédie. Le chancelier d'Aguesseau, voulant lui-même s'occuper de l'affaire, décide

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069. f° 266. Dans la langue du XVIII[e] siècle un prospectus est exclusivement l'annonce imprimée d'un livre.

2. *Sommaire pour le sieur Jean Mills, gentilhomme anglais, contre le sieur Le Breton, libraire-imprimeur à Paris.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069. f° 264-265.

que Mills et Sellius sont deux aventuriers et s'aperçoit « aussi facilement de leur incapacité que de leur escroquerie [1] ». C'est un peu comme si, de nos jours, le ministre de la justice (qui serait en même temps ministre de l'intérieur et président du conseil) intervenait en simple police. D'Aguessau ? Aurait-il eu des intérêts quelconques dans les affaires de Le Breton ? Cela n'entre pas dans son caractère. Adhérait-il à quelque loge ? Le président de Montesquieu et le comte de Saint-Florentin appartenaient bien à la loge de Bussy. Mais, de la part de d'Aguessau, le fait paraît invraisemblable. En tous cas un arrêt du Conseil d'État ne tarda pas à révoquer tous les actes passés entre Mills et Le Breton. Le privilège était retiré [2]. Il ne restait plus au gentilhomme anglais qu'à exercer ailleurs son industrie.

Ainsi l'Encyclopédie naquit indirectement d'une bastonnade. Sans cette rixe opportune on n'eut sans doute jamais édité que la traduction de Chambers.

Aussitôt libéré de Mills, Le Breton, qui tenait à son projet, se mit en quête d'un traducteur moins irascible. Il trouva l'abbé de Gua de Malves. C'était un personnage de haut relief, membre de l'Académie des Sciences, section de géométrie, et titulaire depuis deux ans d'une chaire de philosophie au Collège de France. Un homme très intelligent, très actif et qui voyait grand. Il estima qu'une traduction pure et

1. *Mémoire pour les libraires associés*, Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069 f° 300.

2. *Arrêt du Conseil d'Etat... au sujet des privilèges ci-devant accordés pour... le Dictionnaire des arts et des sciences.* (8 août 1745) Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.176. f° 112.

simple du dictionnaire anglais constituerait œuvre mesquine. Il fallait élargir les cadres, donner au projet plus vaste envergure, développer certains articles, en ajouter de nouveaux. Comme l'abbé possédait beaucoup de relations, il communiqua son idée à de nombreux savants, artistes, hommes de lettres. Même il en pressentit plusieurs comme collaborateurs. Malheureusement l'abbé comptait parmi ceux qui construisent avec la plus extrême facilité des projets grandioses, se grisent de paroles, prennent leurs désirs pour des réalités, puis, mis au pied du mur, se découragent et renoncent. En outre ce turbulent personnage avait une marotte : l'économie politique. Il prétendait faire du Dictionnaire Universel le dépotoir des plus fumeuses théories. Le Breton, très positif, ne l'entendait pas ainsi. Il ne tarda pas à se convaincre que ce géomètre de l'Académie des Sciences, ce penseur du Collège de France était aux trois quarts toqué. L'abbé, de son côté, dépensait son activité aux fantaisies les plus extravagantes [1]. Il se désintéressait peu à peu de Chambers et de Le Breton. Un beau jour, de part et d'autre, on fut enchanté de se séparer.

Entre temps Le Breton, rendu prudent par les exigences de Mills et les divagations de l'abbé, avait résolu de ne point assumer seul le poids d'une telle entreprise. Il s'associa Claude Briasson, libraire plein d'expérience, adjoint à la Chambre Syndicale de la Librairie. Puis, ensemble, ils intéressèrent à l'affaire Laurent Durand et Michel-Antoine David, dit David l'aîné,

1. Il comptait exploiter l'or charrié par la Cèze, le Gardon, l'Hérault et autres rivières issues du Gévaudan.

tous deux avantageusement connus sur la place de Paris. Mais comme le privilège avait été annulé, il fallait un jugement pour annuler cette annulation et rendre le champ libre à de nouveaux projets. Ce jugement fut rendu le 18 octobre 1745 [1]. Le même jour les quatre libraires s'empressaient de signer entre eux un contrat d'association [2]. En affaires il faut agir vite ; c'est le vrai moyen d'agir bien. Le Breton prenait en compte la moitié de l'entreprise. Les trois autres s'y trouvaient intéressés chacun pour un sixième. On mettait en caisse vingt mille livres. Le Breton se chargeait de l'administration et de la comptabilité sous le contrôle de ses trois associés. Et l'on prévoyait augmentations et révisions au dictionnaire de Chambers. Tout se trouvant ainsi organisé, les libraires demandèrent un nouveau privilège qui leur fut accordé le 21 janvier 1746, puis enregistré le 8 février [3].

Sur ces entrefaites Briasson, Laurent Durand et David l'aîné s'apprêtaient à faire paraître le *Dictionnaire de Médecine* de Robert James que Diderot venait de traduire avec Eidous et Toussaint. Depuis de longs mois les trois libraires avaient pu constater l'activité du philosophe, tout en appréciant sa bonne volonté.

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. 21.997. f° 103.

2. *Copie du traité de Société fait entre les sieurs Le Breton, Briasson, Durand et David l'aîné le 18 octobre 1745 pour l'entreprise du Dictionnaire de Chambers intitulé Cyclopœdia.* Bibl. Nat. Mss. Fr. nouv. acq. 3.347 f° 196.

3. *Privilège général accordé à Le Breton* « pour donner au public un ouvrage qui a pour titre l'Encyclopédie ou dictionnaire universel des arts et des sciences, traduit du dictionnaire anglais de Chambers et de Harris avec des additions ». Bibl. Nat. Mss. Fr. 21.958. f° 471 et 472.

Ils le présentèrent à Le Breton. Celui-ci rencontrait enfin l'homme qu'il lui fallait, un garçon intelligent, travailleur, dévoué, désireux de percer, et suffisamment affamé pour accepter les conditions les plus difficilement acceptables. Afin d'éviter toute contestation ultérieure, on établit à 1.200 livres son traitement annuel [1]. Ainsi le traducteur serait aux gages : cent francs par mois pour mener à bien une œuvre qui, par les additions et révisions prévues, exigerait certainement un énorme travail.

Diderot donne tête baissée dans le piège. Excellente combinaison ! Enfin voici assurée la vie matérielle ! C'est, pour Nanette un peu d'aisance, pour l'enfant, parfois, quelque friandise. Et lui, maintenant, se trouve posé dans la vie, sorti du rang des besogneux qui s'intitulent hommes de lettres et parent d'un titre creux leur manifeste insuffisance. Mais l'avantage le plus certain, Diderot le découvre dans l'intérêt constant, le formidable attrait qui se dégage de tous les matériaux intellectuels avec lesquels il va se trouver en contact. Qu'importe le travail quand on peut, chaque jour, brasser cent idées nouvelles !

Tout de suite, avec passion, il expose sa manière de voir. Parbleu ! ce fol abbé de Gua ne raisonnait pas sans justesse. Jamais on ne donnera des proportions assez vastes au plan prémédité. Non seulement on traduira Chambers, mais Harris, Dyche et quelques autres, on s'inspirera de Bayle et de Fontenelle, on consultera les Anciens et l'on s'aidera des Modernes. L'œuvre projetée ne s'en tiendra pas à totaliser les

1. Plus tard ce traitement fut porté à 1500 livres.

connaissances : elle en montrera les rapports. Ainsi le dictionnaire se transformera de lui-même en vivante Encyclopédie. « Il faut tout examiner, tout remuer sans exception et sans ménagement. » Arrière les doctrines infirmes, sus au très caduc principe d'autorité ! « Il faut fouler aux pieds toutes ces vieilles puérilités, renverser les lumières que la raison n'aura point posées, rendre aux sciences et aux arts une liberté qui leur est si précieuse. » L'Encyclopédie vient au moment voulu, dans un temps « raisonneur » où l'on « ne cherche plus les règles dans les auteurs, mais dans « la nature. » Et son but est sublime puisqu'elle se propose de « traiter tout ce qui a rapport à la curiosité de l'homme, à ses devoirs, à ses besoins et à ses plaisirs [1]. »

Cet enthousiasme semblait du meilleur augure à Le Breton, mais il en redoutait l'excès. Il voulut s'assurer des garanties légales. Ayant donc informé le chancelier d'Aguessau des projets en cours, il lui envoya Diderot.

« Le pieux M. d'Aguessau voulut conférer avec lui et je sais qu'il fut enchanté de quelques traits de génie qui éclatèrent dans la conversation [2]. » Depuis que Malesherbes a rédigé ces trois lignes, on se plaît à représenter, dans cet entretien, un Diderot fougueux se jouant à son gré d'un d'Aguessau sénile et déprimé. Rien de tel. Que Diderot, surmontant sa timidité, se soit montré persuasif, chaleureux, éloquent, aucun

1. *Encyclopédie* : Art. ENCYCLOPÉDIE, passim. Cet article est de Diderot.

2. MALESHERBES : *Mémoire sur la liberté de la presse*. Ed. Agasse. 1809. Chap. III. p. 348.

doute. Mais d'Aguessau était trop familier de l'éloquence pour se laisser berner par l'éloquence. Il avait, durant sa longue vie, déjoué trop de machinations pour écouter, bouche bée, les propos d'un jeune plumitif. Non. L'ancien ami de Racine et de Boileau restait un fin lettré, passionné de tout ce qui concernait l'art et l'idée ; l'adversaire de la Bulle Unigenitus conservait un esprit libéral ; le désapprobateur de Law pouvait en toute indépendance apprécier une affaire ; le créateur de nombreuses manufactures et l'organisateur d'importants travaux publics savait comment se réalise une entreprise. Avoir compris la portée de l'Encyclopédie, quel magnifique couronnement à son admirable carrière ! Mais tout en favorisant l'ouvrage, il résolut de lui donner une sauvegarde efficace. Pour éviter les supercheries comme les excès « il voulut nommer lui-même les censeurs, et prit la précaution qu'on croyait la meilleure. Un théologien fut chargé des articles de théologie et de métaphysique, un avocat de ceux de jurisprudence, etc.[1] »

Il ne reste donc plus à Diderot qu'à se mettre à l'œuvre. Mais s'il a conscience de sa valeur et de sa puissance de travail, il a non moins conscience de son peu de notoriété actuelle. Il lui faut, pour le soutenir, quelqu'un dont l'autorité soit incontestable. Ce personnage, il le connaît : c'est d'Alembert, son frère en pensée.

D'Alembert est en passe de devenir célèbre. Son *Traité de Dynamique*, en apportant la précision mathématique aux obscurs problèmes des forces, lui vaut

1. Malesherbes. *Loc. cit.* p. 348.

l'attention du monde savant. L'année 1746 consacre sa jeune gloire : il devient membre associé de l'Académie des Sciences (section de géométrie), et s'adjuge le prix de l'Académie de Berlin, avec, ce qui vaut mieux, l'amitié de Frédéric II. Aux yeux de ses contemporains, d'Alembert incarne les sciences exactes. Quand Diderot lui propose de diriger la partie mathématique de l'Encyclopédie, il accepte d'enthousiasme.

Il peut beaucoup par lui-même et par ses relations dans tous les milieux intellectuels. Dans le salon de Mme Geoffrin, il rencontre Fontenelle, Voltaire, Montesquieu, Marmontel, Marivaux, Joseph Vernet, Boucher, La Tour, Bouchardon, une foule d'hommes en vue. Mais chez Madame du Deffand, qui vient de se retirer au couvent de Saint-Joseph, faubourg Saint-Germain, il voit dans l'intimité le président Hénault, un des hommes les plus influents de l'époque, ainsi qu'un jeune abbé, à la raison déjà solide, Turgot. Dans ces milieux lettrés, savants, bavards et friands de nouvelles, le projet de l'Encyclopédie alimente les curiosités. Voltaire crie sur les toits son enthousiasme. Montesquieu promet son concours. Et Buffon, qui s'apprête à faire paraître les premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, voit dans le dessein en cours une excellente occasion de propager ses propres idées. Les approbations affluent. Bonne chose pour un début.

Cependant approbation n'est pas action. Des pontifes, Diderot se méfie. Leurs œuvres personnelles les accaparent entièrement. Quand ils promettent, ils tiennent peu ou mal. On ne saurait ni leur imposer un sujet, ni leur donner des instructions sur la façon de

le traiter. Encore doit-on s'estimer bien heureux s'ils ne prétendent pas tout régenter. La meilleure solution consiste à les ménager en les tenant un peu loin. Il suffit qu'ils soutiennent l'œuvre nouvelle par leur autorité, leur parole et leur bienveillance.

Chose remarquable. Les premiers collaborateurs de l'Encyclopédie sont, en grande partie, gens obscurs. Certains deviendront célèbres, mais plus tard. Ceux qui jouissent déjà de quelque réputation, la doivent à des travaux spéciaux, appréciés par de rares spécialistes. Beaucoup, vieux compagnons de Diderot ou de d'Alembert, partagent depuis longtemps leur labeur, leur misère et leurs magnifiques projets. Toussaint se charge de la jurisprudence. Eidous accapare le blason et la maréchalerie. J.-J. Rousseau, uniquement fait, croit-il, pour rénover la musique, écrira sur la musique. Quant à Dumarsais, septuagénaire toujours aussi gueux qu'en ses jeunes années, mais toujours aussi vert en matière philologique, il traitera les articles concernant la grammaire.

Parmi ces premiers collaborateurs, figurent naturellement nombre d'abbés, puisque au XVIII[e] siècle ce titre mène à tout, même au sacerdoce. L'abbé Yvon, bohême, raisonneur à perte de vue, souvent en querelle avec les autorités ecclésiastiques, « théologien philosophe, ennemi de la superstition, mais plein de respect pour cette morale bienfaisante qui tend à rapprocher les hommes [1] » (donc probablement franc-maçon), l'abbé Yvon retient les sujets de métaphysique, logique et morale. L'abbé de Prades se met à composer

1. D'ALEMBERT : *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. p. XLI.

l'article CERTITUDE, un des plus importants du programme encyclopédique. L'abbé Mallet, docteur en théologie, et, lui, authentique curé d'un village près de Melun, charme ses loisirs en écrivant pour Diderot sur la théologie, la littérature ou l'histoire. Et l'abbé La Chapelle, qui vit comme un ours, rédige dans sa solitude force dissertations sur certaines curiosités scientifiques.

Aux abbés se joignent de nombreux médecins. Dans le bouleversement général qui rénove la pensée humaine, ceux-ci comprennent qu'il faut désormais remplacer l'empirisme par l'observation, qu'il ne suffit plus d'ergoter sur de vagues métaphysiques, mais qu'il importe de grouper des faits pour établir des lois. Tarin, passionné d'anatomie, ne se sent parfaitement heureux qu'un scalpel à la main, quand il étudie, sur le cadavre, le trajet des vaisseaux et des nerfs, détermine les rapports des organes, ou pratique des coupes sur un cerveau. Louis, fou de médecine, surtout de chirurgie, fougueux, entier dans ses idées, intransigeant dans ses opinions, vit les plus belles heures de sa jeunesse parmi les malades de l'infernale Salpétrière. Malouin, homme méthodique, consciencieux, partage son temps entre l'exercice de la médecine et ses travaux de chimie. Louis Guillaume Le Monnier, adoré de ses malades, a le courage de les quitter, afin de prendre quelque répit pour ses expériences de physique, spécialement d'électricité. Quant à Daubenton justement apprécié de Buffon, il passe sa vie à disséquer animaux et plantes au Cabinet d'Histoire Naturelle annexé au Jardin du Roi. Ainsi se trouvent assurés beaucoup d'articles concernant anatomie,

physiologie, médecine, chirurgie, histoire naturelle, physique et chimie.

Faut-il écrire sur les applications pratiques des sciences ? Voici Jean-Baptiste Le Roy, fils du célèbre horloger, qui se charge de l'horlogerie et des instruments astronomiques ; voici Goussier, professeur de mathématiques, intelligence experte et mains adroites, le plus obligeant des hommes, le plus zélé des savants et le plus imaginatif des expérimentateurs, qui apprendra les métiers manuels et construira des machines afin d'établir, en toute connaissance de cause, les admirables planches de l'Encyclopédie. S'agit-il de géographie ? On s'adresse à Belin, cartographe de la marine. D'art militaire? A Le Blond, professeur chez les Pages de l'Écurie du Roi. De théâtre et de chorégraphie ? A Cahuzac, le librettiste de Rameau. D'architecture ? A Blondel, ingénieur, professeur, commentateur, et tellement habile homme que plus tard, à cinquante-cinq ans, il enlèvera au fringant Casanova sa plus charmante amoureuse pour se bâtir un foyer.

Autour de d'Alembert se groupent les savants ; autour de Diderot surgissent lettrés et philosophes. Certains, du fond de leur province, ayant appris la grande entreprise, y contribuent dans la mesure de leurs connaissances. D'autres, simples artisans, donnent de vive voix des explications sur leur métier, présentent leurs outils, en démontrent le fonctionnement. Diderot et Goussier visitent ces braves gens, prennent notes et croquis, répandent partout l'enthousiasme et suscitent les bonnes volontés.

Une autre catégorie d'individus s'intéresse à l'Encyclopédie et lui vient largement en aide : les amateurs,

ces amateurs éclairés qui, pendant toute une vie, quelles que soient leurs occupations ou leurs fonctions, poursuivent ce que le public appelle une manie, et finissent par en remontrer aux plus habiles. Ainsi Antoine de Ricouart, comte d'Hérouville de Claye, officier de carrière, brave, instruit, et justement destiné aux plus hauts grades, n'hésitait jamais, pendant les étapes comme sous les balles, à ramasser un caillou qui lui paraissait curieux, puis à le glisser dans ses fontes, afin de l'examiner à loisir après la marche ou la bataille. Il donne de précieux articles de minéralogie. Quant à M. Dézallier d'Argenville, maître des comptes et conseiller du roi, il triomphe dans l'art des jardins, la conchyologie, lithologie, paléontologie, tout en s'intéressant vivement aux biographies des peintres, architectes, sculpteurs. Bon profit pour Diderot auquel il envoie de nombreuses communications.

D'autres assurent à l'Encyclopédie une collaboration plus indirecte mais non moins efficace. L'abbé Sallier, membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions, professeur d'hébreu au Collège de France, se met à la disposition des encyclopédistes pour leur fournir tous les renseignements possibles en ce qui concerne son propre savoir ; il leur ouvre, en outre, la Bibliothèque du Roi, dont il garde les manuscrits. Le médecin philosophe Camille Falconnet, l'ami de Malebranche et de Fontenelle, possesseur d'une des plus belles bibliothèques de France, se prête aimablement à la correction de certains articles. De même Sauveur Morand, chirurgien, fils et père de chirurgiens, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de nombreux ouvrages et mémoires. Formey, secrétaire per-

pétuel de l'Académie de Berlin, permet d'utiliser les matériaux de sa *Nouvelle bibliothèque germanique* qui est une encyclopédie embryonnaire. Et Dupin, fermier général, grand travailleur autant qu'habile économiste, propose ses lumières et compose l'article SALINES.

D'autres enfin ouvrent leur bourse. C'est ainsi que la généreuse Madame Geoffrin avancera des sommes importantes et renouvellera ces avances chaque fois que l'Encyclopédie se trouvera en mauvaise posture financière, c'est-à-dire fort souvent [1].

Donc, du plus intelligent au plus humble, du plus riche au plus besogneux, tous réunissent leurs efforts pour atteindre un même but. Dans cette époque d'indépendance intellectuelle, il est curieux de constater l'immense et vigoureuse entente qui anime les rédacteurs de l'Encyclopédie. Certes, chacun travaille à sa manière. Cependant un esprit commun unit les collaborateurs, esprit composé de contraires qui s'harmonisent. Le savant donne au lettré la précision, et le lettré enseigne au savant à s'exprimer avec grâce. Le philosophe prend l'habitude de consulter l'érudit, et celui-ci, élargissant le cercle de ses investigations, n'hésite plus à s'élever aux considérations générales.

Esprits et tempéraments les plus divers s'accordent et sympathisent. Il semble que la France tout entière s'efforce à fondre dans cette œuvre immense les caractères particuliers de ses différentes provinces. Voltaire, d'Alembert, Toussaint, Goussier, Le Roy, Belin sont parisiens ; mais Voltaire a des ascendances

1. Mme de la Ferté-Imbault, fille de Mme Geoffrin, reprochait à sa mère d'avoir dépensé plus de cent mille écus pour l'Encyclopédie.

poitevines, d'Alembert dauphinoises, Le Roy tourangelles. Blondel naquit à Rouen, Louis à Metz, Daubenton à Montbard, Eidous à Marseille, Cahuzac à Montauban, Falconnet à Lyon. Malouin est normand, l'abbé Sallier, bourguignon, Dumarsais, provençal. L'abbé Yvon vient du Maine, l'abbé Mallet, de l'Ile-de France. L'abbé de Prades, originaire de Castel-Sarrazin, unit le languedoc à La Gascogne ; et Diderot, natif de Langres, carrefour géographique, met en contact la malice champenoise, le bon sens bourguignon, la finesse franc-comtoise et la sagesse lorraine. Chacun apporte les qualités spécifiques de son tempérament et de sa race dans le grand réservoir humain qu'est Paris. Et là, par des frottements réciproques, tous s'adaptent et s'affinent en conservant au fond d'eux-mêmes leur propre originalité. Plus encore : beaucoup connaissent l'étranger. Jean-Jacques, genévois, revient de Venise ; Voltaire séjourna longuement en Angleterre ; Eidous en Espagne. D'autres sont en rapport avec les savants de Berlin, les philosophes de Londres, les libraires d'Amsterdam et les francs-maçons de partout. Tout cela forme un amalgame composé de matières multiples, une pâte généreuse qui fermente à Paris mais dont les épis furent moissonnés en tous lieux. L'Encyclopédie s'apprête à représenter la pensée et la science universelles sous le signe de l'esprit français.

Cependant, malgré la richesse et la variété de l'apport, il devient impossible de réunir un nombre suffisant de collaborateurs pour traiter toutes questions, à moins de copier servilement Chambers, Harris ou Bayle. Mais Diderot entend créer une œuvre originale

nouvelle. Il se charge donc de rédiger les articles manquants, sauf en ce qui concerne les mathématiques, domaine réservé à d'Alembert. Œuvre immense, qui comprend une marge infinie de réalisations, tout en faisant la part de l'imprévu, lequel devient une règle. C'est ainsi que, pour la seule lettre A, Diderot écrit plus de deux cents articles sur les sujets les plus divers. Ajoutez à cela que son véritable travail de directeur et d'éditeur consiste à revoir tous les manuscrits, à les adapter les uns aux autres, à demander aux auteurs soit certaines coupures, soit de plus complets développements. Très souvent il doit effectuer ces corrections lui-même. Dans ce but, il se renseigne auprès de spécialistes ou dans les ouvrages les mieux faits. Mais il puise surtout dans son propre fond. Et comme il possède une grande activité jointe à une merveilleuse aisance d'expression, il communique à tout ce qu'il rédige, de l'attrait et de l'intérêt.

Le Breton et ses associés se félicitaient d'avoir rencontré Diderot. Grâce à son dévouement leur affaire se trouvait lancée dans une excellente voie. Pour se mettre tout à fait à couvert, ils se firent délivrer, le 30 avril 1748, un nouveau privilège prévoyant les changements et augmentations qui pourraient survenir au projet primitif [1]. L'approbation du gouvernement, la protection de personnages haut placés, l'ardeur des collaborateurs, la sympathie du monde intellectuel, la curiosité du public, tout semblait garantir une marche normale et des perspectives heureuses au travail qui s'élaborait.

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. 21.958. f° 928 et 929. Et, *ibidem* : 22.086 f° 260.

III

LE PRISONNIER DE VINCENNES

Diderot maintenant habite à la Vieille Estrapade, au commencement de la rue Mouffetard. Il s'est fait dans le quartier beaucoup d'amis. Chez lui on ne se gêne pas, et lorsque le philosophe se trouve en verve, c'est-à-dire presque toujours, il tient sur les sujets les plus délicats les propos les plus excessifs, avec une conviction qui s'agrémente d'impertinence et s'accroît de hâblerie. Sa situation à la tête d'un ouvrage où s'emploient quatre libraires parisiens, lui donne une autorité qui fait prendre à certains naïfs ses plus folles plaisanteries pour paroles d'évangile. Le bruit court qu'il est l'auteur des *Pensées philosophiques* [1], livre épouvantable, brûlé par la main du bourreau [2]. Quant à ses amis intimes, ils savent que malgré sa vaste besogne à l'Encyclopédie, il vient de composer *la Promenade du sceptique ou les Allées* [3] et termine un essai

1. *Pensées philosophiques*. A La Haye, 1746. En réalité, à Paris, chez Durand.

2. *Arrêt du Parlement... condamnant au feu... les Pensées philosophiques* (7 juillet 1746). Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.176. f° 117.

3. Écrit en 1747. Ne parut qu'en 1830.

destiné à faire grand bruit : *De la suffisance de la religion naturelle* [1]. De tout cela transpirent maintes légendes où la vérité s'adultère de racontars.

L'abbé Hardy de Levaré, curé de Saint-Médard, voit d'un fort mauvais œil une aussi détestable ouaille. Il voudrait en débarrasser sa paroisse. Déjà en 1746 il a dénoncé Diderot comme un libertin dangereux. Mais le lieutenant de police, M. de Marville, ayant sur ses entrefaites résilié ses fonctions, l'affaire n'eut pas de suite. Le curé n'en continue pas moins à surveiller son exécrable paroissien. Quand le nouveau lieutenant de police, Berryer, averti à son tour, veut tirer la chose au clair, le vigilant pasteur lui fournit sur Diderot les renseignements les plus noirs : libertin, blasphémateur, auteur d'ouvrages condamnés, monstre d'impiété, fanfaron d'athéisme, pernicieux propagateur d'apostasie. « Je tiens tous ces faits, ajoute-t-il, d'une même personne qui demeure dans la même maison et qui est entrée assez avant dans sa familiarité pour savoir ce qu'il pense et ce qu'il fait. Il lui importe comme à moi de ne point paraître dans cette affaire [2]. » Le bon apôtre !

Berryer ne se prête pas à de pareilles suggestions. Il juge qu'un pieux dépit ne suffit pas pour inquiéter un citoyen, par ailleurs parfait honnête homme. Diderot peut donc continuer en paix ses travaux, ses conversations, ses plaisirs aussi. Il est l'amant de Madame de Puisieux, une remuante femme de lettres,

1. Écrit en 1747, paru en 1770.
2. *A Berryer*. 22 juin 1747. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. acq. 1311. f° 6.

ravagée d'ambition et tourmentée de vanité. Il lui donne de l'amour, corrige ses manuscrits, redresse son orthographe. Et, chose plus surprenante encore chez ce pauvre diable saturé de privations, il lui procure de l'argent. C'est dans ce but qu'il avait publié les *Pensées philosophiques*. C'est pour la même raison qu'il donne les *Bijoux indiscrets* [1], et qu'il se met à écrire l'*Oiseau blanc, conte bleu* [2]. Mais il ne s'occupe pas seulement de balivernes. Vers la même époque il fait paraître les *Mémoires sur différents sujets de mathématiques* [3], où il traite de question concernant l'acoustique, la développante du cercle, la tension des cordes, la résistance de l'air au mouvement des pendules ; plus un examen de certaines propositions de Newton ; plus un projet d'orgue « sur lequel on peut jouer sans savoir la musique » ; plus des observations sur le chronomètre. Enfin, chaque fois qu'un auteur, encyclopédiste ou non, a besoin d'un renseignement, d'un plan, d'une idée, Diderot renseigne, inspire et souvent même rédige. Son obligeance est si grande qu'elle en deviendrait stupide si le désintéressement ne la rendait admirable. Jadis, à son arrivée à Louis-le-Grand, un condisciple embarrassé l'avait piteusement consulté sur un devoir dont il ne pouvait se tirer. Diderot fit le devoir et fut puni. Pendant toute sa vie il fera le devoir des autres à ses propres dépens.

Mais il prend chaque jour une notoriété manifeste de personnage en vue. Par sa verve, sa truculence et

1. Au Monomotapa. 1748. C'est-à-dire chez Durand, et imprimé par Simon.
2. Écrit en 1748, publié en 1798.
3. Chez Durand et Pissot 1748.

son joyeux cynisme, il va partout répandant, avec des plaisanteries et des rires, les germes les plus actifs de fermentation intellectuelle.

L'on s'y prête d'autant mieux qu'une grande effervescence continue à troubler Paris. Le peuple murmure. Il s'indigne contre le roi trop indifférent, contre Madame de Pompadour trop prodigue, contre le comte d'Argenson trop brutal. Les policiers sont sur les dents. La cavalerie disperse la foule. Littérateurs et nouvellistes peuplent la Bastille. Aussi lorsqu'au printemps de 1749, paraît l'édit imposant les revenus du vingtième, la colère publique déborde. Les écrivains, Voltaire en tête, mènent la bataille.

C'est le moment où Diderot publie la *Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Il y critique la preuve de l'existence de Dieu tirée de l'harmonie universelle et prend position en faveur d'un déterminisme à base scientifique. La *Lettre* suscite un grand bruit. « Les hardiesses qui s'y trouvent font qu'on la répand avec une sorte de précaution et de mystère. Le magistrat a sévi plus d'une fois contre des ouvrages où il y avait moins de philosophie [1]. »

Le comte d'Argenson, en effet, ne tarde pas à sévir. Bien que publiée sous l'anonymat, la *Lettre sur les Aveugles* fait englober Diderot dans une mesure générale de police contre des récalcitrants de tout ordre, abbés, savants, beaux esprits, quelques professeurs de l'Université ou docteurs en Sorbonne [2]. Le 22 juil-

1. Abbé Reynal : *Nouvelles littéraires*. in *Correspondance générale de Grimm, Diderot, etc...* Tome I. p. 311.
2. *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*. VI. p. 10 et 11.

let 1749, Berryer, lieutenant de police, reçoit un méchant bout de papier ne portant ni date ni signature, mais sur lequel il reconnaît l'écriture du comte d'Argenson :

« M. Berryer, donner ordre pour faire mettre à Vincennes le sieur Didrot *(sic)*, auteur du Livre de l'Aveugle. »

Et Berryer, qui n'a pas oublié les plaintes du curé de Saint-Médard, ajoute :

« Saisir ses papiers.

« L'interroger sur le champ sur ce livre, les Pensées philosophiques, les Bijoux indiscrets, l'Allée des idées, l'Oiseau blanc, conte bleu [1]. »

Puis il envoie le méchant bout de papier à M. Duval, son secrétaire, pour exécution. M. Duval, à son tour, transmet cet ordre à qui de droit. Qui de droit, c'est en l'espèce Agnan Philippe Miché de Rochebrune, avocat au Parlement, conseiller du roi, commissaire au Chatelet. Il reçoit l'ordre le 23. Dès le lendemain, jeudi 24 juillet, à sept heures et demie du matin, accompagné de M. d'Hémery, lieutenant de robe courte, et de quelques estaffiers, il se transporte à la Vieille Estrapade dans la maison de la dame Châtel, et frappe, au nom du Roi, au deuxième étage, chez Denis Diderot.

Le philosophe s'attendait-il à cette perquisition ? C'est possible. Dans son cabinet on trouve vingt et un cartons renfermant les manuscrits de l'Encyclopédie et, sur son bureau, des feuilles concernant le même ouvrage. Seulement deux exemplaires brochés

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. acq. 1311. f° 3.

de la *Lettre sur les Aveugles*. Les policiers fouillent armoires et commodes de l'appartement. Rien [1].

La perquisition terminée et le procès-verbal dûment signé par les intéressés, d'Hémery met Diderot en état d'arrestation. Comme d'usage, on monte dans un fiacre. Fouette cocher ! A Vincennes [2]. Dans la matinée même, M. du Chastellet, gouverneur du château, prend possession de son prisonnier et l'incarcère au donjon [3].

Malgré sa philosophie, Diderot reste stupéfait par la rapidité de cette exécution. Lui qui vient de coucher dans son lit, d'écrire à son bureau, de manger à sa table et d'user de sa liberté, se trouve brusquement jeté dans un lieu farouche et tragique. La porte du donjon, porte basse et bardée de fer, s'est refermée sur lui. Poussé par un geôlier, il a traversé la sombre salle du rez-de-chaussée et s'est engagé dans l'étroit escalier à vis. A chaque étage, il a vu les portes des cachots, munies d'énormes serrures, d'impressionnants verrous et de guichets de fer. Maintenant, le voilà dans un de ces cachots, ne pouvant disposer que de quelques pieds carrés, entre la porte copieusement cadenassée et la fenêtre à double grille. « Lorsque le philosophe se vit enfermé, il faillit en devenir fou [4]. »

1 *Procès-verbal de la perquisition*. Bibl. de l'Arsenal. Arch. de la Bastille : 11.671, liasse Diderot. f° 2.

2. « Les prisons (de Paris) sont tellement pleines qu'il faut mettre les prisonniers à Vincennes et ailleurs ». *Journ. et Mém. du marquis d'Argenson* VI. p. 15.

3. *Lettre de d'Hémery* rendant compte de l'arrestation de Diderot et *Lettre de du Chastellet* rendant compte de l'incarcération. Bibl. de l'Arsenal. Arch. de la Bastille. 11.671 f° 5 et 6.

4. CONDORCET : *Vie de Voltaire*. p. 328.

Le roi, il est vrai, octroie à son pensionnaire quatre livres par jour pour sa nourriture [1], ce qui, malgré les prélèvements inévitables de l'économe au marmiton, permet à cette époque un assez honnête ordinaire. Mais ni linge, ni bonnet de nuit [2], un lit où la chaleur de l'été [3] fait grouiller une triomphante vermine, et, sous leur forme la plus rudimentaire, les quelques ustensiles indispensables à la vie. Pas de livres, rien pour écrire et personne à qui parler. Car l'incarcération au donjon de Vincennes équivaut au secret.

Le premier désespoir passé, Diderot cependant reprend confiance. Après tout, la perquisition opérée chez lui reste un échec pour l'autorité. On n'a rien trouvé que les manuscrits concernant l'Encyclopédie, œuvre licite, approuvée, encouragée et protégée par le gouvernement. Quant aux deux exemplaires de la *Lettre sur les Aveugles*, que prouvent-ils contre un écrivain appelé par profession à prendre connaissance de ce qui sort des presses ? De pareils exemplaires, on en aurait tout aussi bien pu découvrir sur la table du lieutenant de police, sur celle du comte d'Argenson, voire de l'archevêque, sans y prendre un prétexte pour jeter en prison ces importants personnages. N'a-t-il pas d'ailleurs quelques amis bien placés qui ne manqueront pas d'intercéder pour lui ? Mieux vaut donc se résigner en attendant la liberté et des excuses. Une attitude noble et fière,

1. *Berryer à du Chastellet*. Bibl. de l'Arsenal. *Ibidem*. f° 14.
2. *Du Chastellet à Berryer*. Bibl. de l'Arsenal. *Ibidem*. f° 6.
3. « Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excessive ». J.-J. Rousseau. *Confessions*. II^e^ partie. VIII.

une attitude à la Plutarque, voilà ce qui convient à un philosophe fort de son droit et conscient de sa valeur.

Les libraires associés montrent moins de confiance. Dès l'arrestation de Diderot, ils adressent au Chancelier une lettre collective pour obtenir la libération de leur directeur. « C'est un homme de lettres d'un mérite et d'une probité reconnus ; nous l'avons chargé depuis près de cinq ans de l'édition d'un dictionnaire universel des sciences, des arts et des métiers. Cet ouvrage qui nous coûtera au moins 250.000 livres et pour lequel nous avons déjà dépensé plus de 80.000 livres, était sur le point d'être annoncé au public. La détention de M. Diderot, le seul homme capable d'une aussi vaste entreprise et qui possède seul la clef de cette opération, peut entraîner notre ruine. » [1] On ne plaide jamais aussi bien la cause d'autrui que lorsqu'on s'y trouve personnellement intéressé.

Quelques jours après, « au nom et pour l'amour des lettres », Le Breton et Cie tentent auprès de Berryer une démarche analogue. « Il (Diderot) est le centre où doivent aboutir toutes les parties de l'Encyclopédie ; sa détention en suspend toutes les opérations et entraînera nécessairement notre ruine pour peu qu'elle soit longue. Mgr. le Chancelier ne se déterminera vraisemblablement à nous rendre M. Diderot qu'après qu'il aura été interrogé et que vous aurez eu la bonté de lui en faire le rapport. Notre sort dépend actuellement de vous, Monsieur ; nous mettons

1. Bibl. de l'Arsenal. *Ibidem.* f° 8.

sous votre protection et nos fortunes et une entreprise qui doit honorer la nation [1]. »

Berryer, en homme consciencieux, se rend lui-même à Vincennes, mande Diderot dans la salle du conseil et procède méthodiquement à l'interrogatoire.

Sans doute huit jours de cachot ont déjà fortement troublé la cervelle du philosophe. Il prend exactement l'attitude contraire à celle qui conviendrait, répond avec une arrogance qui confine à la puérilité, nie formellement avoir écrit la *Lettre sur les Aveugles*, les *Bijoux Enchantés (sic)*, les *Pensées philosophiques*, *l'Oiseau Blanc, conte bleu*, et prétend ne posséder aucun renseignement sur l'auteur, l'imprimeur, les détenteurs ou les lecteurs de ces différents ouvrages. Il revendique cependant comme sien *Le Sceptique ou l'Allée des Idées*, mais prétend en avoir brûlé le manuscrit [2]. Pense-t-il égarer Berryer ? Un honnête homme n'est pas de taille à tromper la police. Seuls les gredins y réussissent.

Berryer, en lui-même, sourit d'une pareille naïveté. Bon ! Puisque Diderot ne veut pas parler, le lieutenant de police connaît quelqu'un qui parlera. Il va droit chez Laurent Durand, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de Saint-Landry et du Griffon. Durand est un homme rassis, qui juge inutile d'entamer la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Il avoue que le manuscrit des *Pensées philosophiques*, apporté par

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. acq. 1311. f° 8.

2. *Interrogatoire de Diderot par Berryer*. DELORT : *Histoire de la détention des philosophes et des gens de lettres à la Bastille et à Vincennes*. II. p. 210.

Diderot en 1746, fut imprimé immédiatement par le sieur de l'Épine ; qu'en 1748, Diderot lui a confié les *Bijoux Indiscrets*, imprimés par le sieur Simon ; enfin que, récemment, le même auteur lui a remis le manuscrit de la *Lettre sur les Aveugles*, également imprimé par Simon [1].

Ainsi Berryer sait ce qu'il veut savoir. L'auteur de la *Lettre sur les Aveugle* se trouve légitimement emprisonné pour idées subversives. On n'a plus qu'à laisser courir l'affaire. Et Diderot, par son attitude, a découragé l'indulgence.

Cependant le prisonnier commence à trouver le temps long. Il a depuis longtemps l'habitude d'aller, venir, monter des étages, parcourir les rues, hanter les cafés, parler, écrire et recommencer. Ici, rien. Quatre murs impassibles, une inaction à devenir enragé ou gâteux [2]. Diderot s'ankylose. Toutefois une préoccupation l'envahit et, rapidement s'accroît jusqu'à l'angoisse. Que va devenir l'Encyclopédie ? Et les rédacteurs ? Et les articles en souffrance ? Quelles fantaisies, quelles bourdes s'apprête-t-on à lui servir ? Et les artisans avec lesquels il a pris rendez-vous ? Et les libraires, qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Et les protes, quelles catastrophes typographiques vont-ils délibérément consommer ? Il y a bien d'Alem-

1. *Procès-verbal de l'interrogatoire de Durand par Berryer*. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 1311. f° 10.

2. M^me^ de Vandeul prétend que son père fabriquait de l'encre avec un mélange d'ardoises pilées et de vin. Essayez, vous m'en direz des nouvelles. Pour écrire il aurait utilisé les marges d'un Milton qu'on lui aurait laissé par mégarde : autant mettre la Seine en bouteilles. Langres et Paris ne sont pas si loin de Tarascon qu'il y paraît.

bert. Mais d'Alembert plane dans les hautes sphères transcendantales. En pratique, un empoté. Que lui, Diderot, reste un peu longuement sous les verrous, et l'Encyclopédie sombrera dans l'incohérence...

Il faut réagir. Le 10 août, au dix-huitème jour de son emprisonnement, Diderot écrit au comte d'Argenson pour le mettre au courant de sa désastreuse situation physique et morale. Une aussi dure peine n'est-elle pas exagérée pour un homme coupable tout au plus de quelques « intempérances d'esprit ? » Qu'on le laisse travailler au Dictionnaire Universel « ouvrage entrepris à la gloire de la France et à la honte de l'Angleterre [1]. »

Le même jour, il envoie à Berryer une lettre alarmée, pressante et grandiloquente. Son emprisonnement, pour les siens c'est la misère ; pour lui-même, la ruine et le désespoir. On lui reproche d'avoir écrit des œuvres immorales ? Comment ! Il dirige l'Encyclopédie, il vient de publier l'*Essai sur différents sujets de mathématiques*, il travaille aux *Antiquités Ecclésiastiques* de Bingham, à l'*Exposition du Système de Musique* de M. Rameau, ajoute sa contribution aux *Observations* de l'abbé Desfontaines, et il aide en même temps tous les lettrés qui s'adressent à lui. Sont-ce travaux d'énergumène ? D'autre part ses mœurs sont pures, sa probité confirmée, et si, en lui « l'homme de lettres n'est pas tout à fait ignoré,... l'honnête homme est encore plus connu. » Aurait-il sans cela gagné la protection et l'amitié de M^me^ du Deffand,

1. *Diderot au comte d'Argenson.* Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 1311. f° 14.

de la marquise du Châtelet, de MM. de Buffon, de Voltaire, de Fontenelle, Clairaut, d'Alembert, Daubenton, et tant d'autres ? En attendant sa juste libération, au moins que l'on adoucisse son régime actuel. Qu'on permette à sa femme, à ses amis de venir le visiter dans sa prison, qu'on lui donne licence d'utiliser une chambre contiguë au réduit où il étouffe, qu'on lui procure des livres... [1]

Berryer est un homme intelligent et fin. Il ne considère pas systématiquement comme des scélérats ceux avec qui ses fonctions le mettent en rapport. Sous une façade de sévérité, il possède un fond d'indulgence. Sachant parfaitement à quoi s'en tenir sur Diderot, il déclare au philosophe que s'il consent à se départir d'une attitude intransigeante, s'il avoue et promet de s'amender, on adoucira sa situation.

Diderot, cette fois, saisit la balle au bond. Dès le 13 août il répond à Berryer dans un style tout différent.

« ... Vous voulez bien déposer avec moi la qualité de magistrat, de dépositaire de l'autorité royale, en un mot d'homme qui juge et punit, pour vous en tenir à celle d'homme qui prétend qu'on rende justice à son honneur et à sa qualité... Je cède donc... à l'extrême confiance que j'ai dans la parole d'honneur que vous me donnez que vous aurez égard à mon repentir. » Et il avoue avoir composé les *Pensées*, les *Bijoux Indiscrets* et la *Lettre sur les Aveugles* [2].

1. *Diderot à Berryer*. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 1311. f° 12.
2. *Diderot à Berryer*. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 1311. f° 18.

Le résultat ne se fait pas attendre. Le 21 août, M. du Chastellet reçoit de Berryer une lettre l'invitant à relaxer Diderot du donjon, à lui donner au château deux chambres pour coucher et travailler, à lui permettre de se promener librement dans le parc, ainsi qu'à recevoir sa femme et ses amis [1]. A ces adoucissements, on met cependant une condition : s'engager par écrit à n'excéder en rien les libertés accordées. Le même jour Diderot recopie de sa main le modèle dont le prévoyant Berryer a composé le brouillon. « Pour marquer ma soumission entière aux dits ordres (du roi) dont je ne m'écarterai jamais, je promets à Monsieur le lieutenant de police que je ne sortirai point dudit château, ni des cours, ni de l'enceinte du jardin royal, ni au-delà des ponts pendant tout le temps qu'il plaira à Sa Majesté de m'y faire retenir prisonnier, me soumettant en cas de désobéissance de ma part à ce que dessus, d'être enfermé toute ma vie dans le donjon d'où il a plu à la clémence du Roi de me faire sortir. DIDEROT [2]. »

Aussitôt prévenus de la bonne nouvelle, Nanette et d'Alembert arrivent, suivis de près par Rousseau. Nanette pleurniche, d'Alembert essaie des mots d'esprit qui sonnent faux, Jean-Jacques dramatise : « Je ne fis qu'un saut, un cri, je collai mon visage sur

1. *Berryer à du Chastellet*. Bibl. de l'Arsenal. Arch. de la Bastille. 11.671. f° 15.

2. Bibl. de l'Arsenal. *Ibidem* f° 14, et Bibl. Nat. *Ibidem* f° 20. M^me^ de Vandeul prétend que son père s'échappait souvent du château pour aller retrouver M^me^ de Puisieux. (Elle habitait l'île Saint-Louis). Tout porte à croire au contraire que Diderot tint scrupuleusement sa promesse Il risquait trop à la moindre incartade, et on lui avait montré qu'on ne lui pardonnerait rien.

le sien, je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs et mes sanglots ; j'étouffais de tendresse et de joie[1].» Les libraires associés paraissent à leur tour, mines défaites, bras ballants, regards apeurés, en mâchonnant des mots sinistres : débours inutiles, insuccès, déconfiture, ruine, misère. Mme de Puisieux survient aussi, froufroutante, évaporée. Il se présente des confrères, des partisans, des curieux.

Et bientôt il ne vient plus personne que Nanette, Jean-Jacques et quelques véritables amis. En vain Diderot convoque-t-il ses collaborateurs. En vain écrit-il aux artistes et artisans avec lesquels il a pris rendez-vous. Il en vient un, un seul, et pour réclamer de l'argent[2]. N'est-ce point chose compromettante que la fréquentation d'un homme compromis ? Que penser de cette Encyclopédie dont pas une ligne n'a encore paru et dont le directeur, déjà, se trouve incarcéré ? D'ailleurs, tout le monde ne peut s'offrir un fiacre à trente sols la première heure et vingt-cinq les suivantes. D'autre part, quatre heures de marche aller et retour, par une chaleur étouffante, exigent le grand cœur du seul Jean-Jacques et ses qualités de piéton.

Malgré une demi liberté, Diderot se trouve donc à nouveau isolé. Les jours s'écoulent et sa détresse augmente : il sait très bien qu'un prisonnier destiné à rester quelques jours en prison y croupit souvent de longs mois et même des années. Il voit l'avenir sous les plus sombres couleurs, son œuvre effritée, sa situation perdue, sa famille affamée, Nanette pour

1. J.-J. Rousseau. *Confessions*. IIe partie. VIII.
2. Delort : *Détention des Ecrivains et Philosophes*... II. p. 224.

toujours hostile et geignante. Là-dessus, il apprend que Madame de Puisieux le trompe. Tout s'effondre, projets, fortune, amour et gloire. « Je le trouvai très affecté de sa détention, écrit Jean-Jacques ; le donjon lui avait fait une impression terrible, et quoiqu'il fût agréablement au château et maître de ses promenades dans un parc qui n'est même pas fermé de murs, il avait besoin de la société de ses amis pour ne pas se livrer à son humeur noire [1]. »

Les libraires associés tentent un nouvel essai en faveur du prisonnier. Sans lui, tout va croûler. Ils écrivent au comte d'Argenson un long mémoire, fort explicite et détaillé, dans lequel il démontrent l'impossibilité d'administrer, de Vincennes, une entreprise dont les collaborateurs et les ouvriers se trouvent à Paris [2]. Le président Hénault s'entremet pour adresser cette supplique au ministre.

En même temps Diderot demande officiellement sa mise en liberté en tant que directeur de l'Encyclopédie. Et Berryer apostille la lettre en ces termes : « Si M. le comte d'Argenson juge qu'il (Diderot) ait fait suffisamment pénitence de ses intempérances d'esprit, il est supplié de faire expédier l'ordre du Roi pour sa liberté [3]. »

Malgré ces démarches, septembre s'achève. Puis tout octobre s'écoule jour à jour, heure à heure, sans qu'un changement s'effectue dans la situation du philosophe. Il désespère. Cet état de perpétuelle

1. J.-J. Rousseau : *Confessions*. IIe partie. VIII.
2. Bibl. de l'Arsenal. *Ibidem*. fo 10 et 16.
3. Delort : *Détention*... II. p. 227.

attente le fait passer par de cruelles alternatives d'abattement et d'indignation. Il n'ignore pas que la population parisienne reste fort turbulente, que les cafés et lieux publics s'emplissent chaque jour de gens surexcités, que des collisions se produisent entre le peuple et la police, que les arrestations continuent. D'Argenson peut-il libérer un homme qu'il a fait précisément emprisonner comme provocateur de sédition ?

Cependant, le 3 novembre, M. du Chastellet reçoit de Berryer le billet suivant, daté du 29 octobre :

« J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, la lettre de cachet qui vous est adressée pour mettre en liberté du château de Vincennes le Sr Diderot qui y est par ordre du Roi. Vous voudrez bien, s'il vous plaît, la faire mettre en exécution et m'en accuser réception [1]. »

La lettre de cachet porte la date du 21 octobre 1749. M. du Chastellet la reçoit le 3 novembre seulement. On a donc hésité deux semaines avant d'opérer la levée d'écroui. Diderot redevient libre au 102e jour de sa captivité. Mais la publication de l'Encyclopédie se trouve retardée d'un an.

1. *Berryer à du Chastellet.* Bibl. de l'Arsenal. *Ibidem.* fo 20.

IV

PREMIERS VOLUMES ET PREMIÈRES TEMPÊTES

Libéré aussi brusquement qu'il avait été emprisonné, Diderot garde au cœur une obstinée rancune. L'indépendant avait dû se soumettre, le bavard se baillonner, l'insolent s'humilier. Et devant qui ? Devant les représentants d'une force d'autant plus détestable qu'elle semblait plus arbitraire, d'autant plus dangereuse qu'elle agissait sans s'expliquer. Il était devenu le jouet de ceux qu'il combattait. Intelligence, activité, valeur personnelle, zèle de ses amis et protecteurs, autant de fétus dans la balance d'une justice aveugle! Certes, il tient toujours aussi fortement à ses idées, à son œuvre, à ses amis. Mais trois mois et demi de prison l'ont mûri plus que dix ans d'études. Il comprend que, pour réussir, un premier sacrifice devient indispensable. Atténuer, au moins dans l'expression, quelques unes de ses plus chères idées. Contrainte atroce !

Avec acharnement il se remet au travail, retrouve manuscrits, épreuves, bonnes feuilles, émonde, corrige,

classe. Il regroupe ses collaborateurs, visite les gens de métier, rassure les quatre libraires, bref fait l'impossible pour regagner un peu du temps perdu. Après plusieurs mois d'efforts et de démarches, les articles du premier volume se trouvent prêts. Une à une arrivent les approbations des censeurs. Diderot pousse un particulier soupir de satisfaction en recevant celle-ci :

« J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier la partie du livre de l'Encyclopédie concernant la théologie et l'histoire ecclésiastique, dans laquelle je n'ai rien trouvé de contraire à la saine doctrine. TAMPONNET, docteur et ancien syndic de la Faculté de théologie de Paris [1]. »

Assurés d'éviter tout ennui sur l'importante question de la doctrine, les libraires peuvent fixer les conditions matérielles de la publication. L'ouvrage comprendra au moins dix volumes in-folio, dont deux consacrés aux planches en taille douce. On tirera à 4.250 exemplaires. Les libraires garderont pour eux 150 exemplaires. Il en restera donc 4.100 à mettre en souscription [2]. Tout étant réglé Diderot rédige le *Prospectus* de l'Encyclopédie [3].

C'est une brochure de huit pages in-folio, débordant des plus séduisantes promesses. L'ouvrage, prêt à paraître, expliquera les sciences et décrira les arts « de manière à ce qu'on ne suppose aucune connaissance préliminaire. » Il dira « ce qu'il importe de savoir

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.139. f° 126.
2. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069. f° 85.
3. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069. f° 159. et sq.

sur chaque matière » et, grâce à de nombreux renvois, les articles se compléteront les uns par les autres. Suit un *Système figuré* des connaissances, classées sous les trois catégories principales de la Mémoire, de la Raison et de l'Imagination, système emprunté presque tout entier à Bacon. Après quoi Diderot, invoquant le témoignage futur de la postérité, s'écrie : « Qu'elle dise à l'ouverture de notre Dictionnaire : Tel était alors l'état des Sciences et des Beaux-Arts. Qu'elle ajoute ses découvertes à celles que nous avons enregistrées, et que l'histoire de l'esprit humain et de ses productions aille d'âge en âge jusqu'aux siècles les plus reculés. »

Enfin le *Prospectus* en vient aux conditions de la souscription. Celle-ci, dès à présent ouverte, prendra fin le 1er mai 1751. Chaque année paraîtront deux volumes, en juin et en décembre, à partir de juin 1751. Tout souscripteur doit verser 60 livres en accompte, 36 livres à la livraison du premier volume, 24 livres à la livraison de chacun des suivants, et 40 livres pour les deux volumes de planches ; au total 280 livres. On le pourvoit d'une *Reconnaissance de souscription* munie de coupons. Chaque fois qu'il recevra un volume, il détachera un coupon en acquittant le prix dudit volume. Après la réception du dernier tome, il signera la *Reconnaissance* en la remettant en décharge [1]. Quant aux non-souscripteurs, ils payeront 25 livres pour chaque volume en feuilles, et 172 livres pour les volumes de planches. Ce qui porte le total à 372 livres.

Le Prospectus de l'Encyclopédie est répandu dans

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069. fº 188.

le public au mois d'octiobre 1750, sous la date anticipée de 1751. Il provoque immédiatement l'attention. Dès le mois de novembre, l'abbé Raynal écrit dans ses *Nouvelles littéraires* : « On vient de publier le Prospectus de l'Encyclopédie... A juger de cet ouvrage par l'annonce, par les gens qui y ont travaillé et par les dépenses que l'on a faites, ce sera un chef-d'œuvre [1]. »

Tel n'est pas l'avis des *Mémoires de Trévoux*. A l'instigation de son directeur, le P. Berthier, le journal des jésuites prend position contre l'Encyclopédie dans un article paru au deuxième numéro de janvier 1751. Faisant toutes réserves sur le futur ouvrage, il attaque, pour le moment, la classification des arts et des sciences donnée par Diderot, et la juge bien inférieure à celle de Bacon. Diderot répond immédiatement par ses deux *Lettres au R. P. Berthier, Jésuite*, et, criblant son adversaire de sarcasmes, met les rieurs de son côté. « M. Diderot, écrit Raynal, a entrepris la défense de son ouvrage avec toute l'éloquence, le feu et le sel dont il est capable [2]. » L'Encyclopédie se trouve encore dans les limbes typographiques, et déjà les hostilités s'engagent.

Quant aux souscripteurs, ils affluent. Le 29 avril 1751, Briasson, à lui seul, a distribué 1.002 souscriptions [3]. Les demandes se multiplient à tel point qu'après le 1er mai on distribue de nouvelles souscriptions pendant trois mois encore, mais avec un versement initial de 84 livres. Tout promet le succès.

1. *Correspondance générale de Grimm, Diderot...* I. p. 486.
2. *Correspondance générale de Grimm...* etc. II. p. 27.
3. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069. fo 188.

Le tome I de l'Encyclopédie paraît le 1er juillet 1751. Beau jour, qui voit enfin venir au monde, après une longue et pénible gestation, l'aîné d'une ingénieuse famille. Ce premier volume revêt les apparences d'un magnifique in-folio relié en veau plein, avec des tranches rouges, un tranchefile en soie verte et rouge. Son dos porte huit nervures dorées et des fers représentant une marguerite épanouie. Le titre est explicite : *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Arts et des Métiers, par une société de gens de lettres. Mis en ordre par M. Diderot de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Prusse ; et quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert de l'Académie royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse et de la Société Royale de Londres* [1]. Au dessous, en exergue, ces vers d'Horace :

Tantum series juncturaque pollet,
Tantum de medio sumptis accedit honoris [2] !

En tournant la page [3], on trouve une *Lettre dédicace* au comte d'Argenson. Vient ensuite le *Discours préliminaire* de d'Alembert comprenant XLV pages et terminé, comme le Prospectus, par le *Système figuré* des connaissances humaines. Enfin commence le texte de l'Encyclopédie, texte ordonné sur deux

1. Diderot avait été récemment nommé membre de l'Académie de Prusse. Par lettre du 5 mars 1751, il remercie Formey de lui en envoyer le diplôme. *Œuv. Compl. de Diderot*. Ed. Assézat et Tourneux. T. 19. p. 424.

2. *Art Poétique*, vers 249-250. : L'ordre et la composition ont tant de valeur qu'un sujet vulgaire s'en trouve ennobli.

3. Le frontispice, dessiné par Cochin en 1764, et gravé par Prévost (1772), ne parut qu'avec les derniers volumes de planches.

colonnes de 74 lignes chacune, et comprenant 915 pages pour la lettre A, seule traitée dans ce volume.

Le *Discours* de d'Alembert précisait les théories encyclopédiques. « Il y présentait aux lecteurs les sciences et les savants dont il allait être question dans le corps de l'ouvrage : en de larges aperçus philosophiques, il expliquait comment les sciences étaient nées dans la suite des temps, les unes après les autres et les unes des autres, et quels étaient, chez les différents peuples et aux différentes époques de l'histoire, les savants et les penseurs qui avaient le plus contribué à ce savoir humain dont le Dictionnaire allait détailler toutes les richesses [1]. » Claire affirmation des doctrines nouvelles, le *Discours* place les phénomènes naturels, sociaux et moraux sous le jour des données expérimentales. « En bonne philosophie, prêche d'Alembert, toute déduction qui a pour base des faits ou des vérités reconnues est préférable à ce qui n'est appuyé que sur des hypothèses, même ingénieuses. »

Cette préface soulève l'enthousiasme de la plupart des « philosophes » professionnels ou amateurs. « Je crois, écrit Raynal, que c'est un des morceaux les plus philosophiques, les plus conséquents, les plus lumineux, les plus exacts, les plus serrés, et les mieux écrits que nous ayons dans notre langue [2]. » Mais il excite également de violentes protestations. Dans le numéro d'octobre 1751, les *Mémoires de Trévoux* lui consacrent un article de 45 pages qui bataille contre

1. Louis Ducros : *Discours préliminaire de l'Encyclopédie, avec une introduction et des notes*, p. 16.
2. *Corresp. Gén. de Grimm*... etc. II. p. 73.

certaines opinions suspectées : origine sensualiste des idées, genèse des notions morales issues d'une constatation de l'inégalité parmi les hommes, idée de Divinité dérivant à posteriori de ces notions, etc. En novembre et décembre 1751, janvier, février et mars 1752, les *Mémoires de Trévoux* épluchent un grand nombre des articles contenus dans ce tome I. Le reproche le plus fréquent est celui de plagiat, et, parmi les ouvrages plagiés, se trouve cité en première ligne le *Dictionnaire de Trévoux*. Suivent les accusations d'erreurs, omissions, imprudences, impudences. Au sujet, par exemple, de l'article AMOUR DES SCIENCES ET DES LETTRES, la pieuse gazette s'indigne du fait que l'on puisse comparer cet amour à celui de la Religion et de la Vertu. Elle insinue : « Nous ne serions pas surpris que (cette proposition) fut notée et censurée comme très irréligieuse [1]. » Malgré quelques éloges donnés en passant aux articles de Dumarsais sur la grammaire et de J.-J. Rousseau sur la musique, on sent l'animosité grandir à chaque page. La conclusion apparaît nettement péjorative et tendancieuse : « En plusieurs endroits la religion n'a pas été respectée : sur quoi nous prions instamment tous ceux qui mettent la main à cet ouvrage, d'être infiniment circonspects sur un point de si grande importance. Le premier et le plus grand de nos soins sera de veiller aussi sur cette partie, d'exercer même une critique grave et soutenue contre tout ce qui donnerait atteinte aux vérités révélées et à la doctrine des mœurs. Heureux si par l'étendue de ce zèle, nous pouvons remplir tout

1. *Mémoires de Trévoux*. Février 1752. p. 312.

notre devoir et répondre à tous les désirs des gens de bien [1]. »

Ainsi les Jésuites expriment-ils clairement leur avis. Ils ont écrit dans leur journal sept articles, soit 252 pages, pour préparer l'opinion contre l'Encyclopédie. Leur « zèle », aussi étendu qu'il soit, reste cependant entâché d'intérêt. Il est évident, en effet, que l'Encyclopédie va porter un tort énorme au Dictionnaire de Trévoux. Mais les Bons Pères prétendent se poser devant l'opinion en gardiens de la vérité et défenseurs des gens de bien. Ce qui laisse entendre que le parti adverse se compose de scélérats. Tactique banale, mais qui donne toujours des fruits.

Les Jésuites ne s'en tiennent pas aux articles, en apparence mesurés, de leur journal. Ils utilisent le pamphlet. Les *Réflexions d'un franciscain* [2] prennent à partie l'article ARISTOTÉLISME, et sous prétexte de défendre Scot, le docteur subtil, injurient Diderot. Ces premières attaques font dire au marquis d'Argenson : « Il y a grand orage contre le Dictionnaire encyclopédique, et cet orage vient des Jésuites [3]. »

La satire représente en France une des formes les plus goûtées de la critique. Aussi les épigrammes pleuvent-elles. Bonneval s'empresse d'écrire :

Voici donc l'Encyclopédie ;
Quel bonheur pour les ignorants !

1. *Mémoires de Trévoux*. Mars 1752. p. 469.
2. *Réflexions d'un Franciscain, avec une lettre préliminaire adressée à M.**** (Diderot) *auteur en partie du Dictionnaire Encyclopédique*. 1752. La préface est datée du 1er novembre 1751. Pamphlet composé par les R. P. Fruchet et Geoffroy.
3. *Journ. et Mém. du marquis d'Argenson*. VII. p. 56.

Que cette docte rapsodie
Fera naître de faux savants !
Ainsi nous reverrons en France,
Pour l'esprit et pour le savoir
Ce que Law nous avait fait voir
Pour le commerce et la finance.

Un autre joue le naïf :

Je suis bon encyclopédiste,
Je connais le mal et le bien,
Je suis Diderot à la piste,
Je sais tout et je ne crois rien.

Un autre encore imagine le dialogue d'un colporteur avec Diderot dans la boutique d'un libraire. Et le colporteur de gémir :

J'apporte le premier volume
D'un dictionnaire nouveau :
Il sort comme on dit de l'enclume ;
On l'a fait à coups de marteau.
Son poids m'ôterait le courage
D'en être souvent le porteur.
Malheur à ce coquin d'ouvrage
S'il pèse autant à son lecteur[1].

La bataille, d'ailleurs, ne manque pas de montrer quelques échantillons de l'incohérence humaine. C'est ainsi que d'irréductibles adversaires expriment, de façon différente, sur un même sujet, une identique réprobation. Le *Journal de Trévoux* trouve excessif l'article AUTORITÉ POLITIQUE : « Cet article a surpris

1. Reproduits dans le *Journal de Barbier*. Bibl. Nat. Mss, Fr. 22.156. f° 94 et 118.

bien des gens : nous sommes du nombre [1]. » Et Deleyre, d'idées très avancées, le juge au contraire lâchement rétrograde : « Je veux un grand mal à M. Diderot de ce qu'il a mis dans l'article Autorité... Pour peu qu'une âme forte montre de la faiblesse, elle détruit son propre ouvrage [2]. » Voltaire, de son côté, chante victoire. Dans le *Siècle de Louis XIV*, il parle de « cet ouvrage immense et immortel qui semble accuser la brièveté de la vie des hommes [3]. Et Rousseau, ramenant tout à sa mesure, écrit à d'Alembert : « Je ne puis m'empêcher de penser avec plaisir que la postérité verra dans un tel monument que vous avez bien pensé de moi [4]. »

D'autres s'efforcent à l'impartialité. Le *Journal des Savants* distribue également éloges et critiques [5]. Quant à l'abbé Raynal, revenu de son récent enthousiasme, il constate : « Le premier volume de l'Encyclopédie... a des censeurs et des partisans. Il semble qu'ils ont tous raison. L'ouvrage est louable par l'esprit philosophique qui y règne, et blâmable par les inutilités qui s'y trouvent [6]. »

Diderot suit avec un extrême intérêt les mouvements de l'opinion. Nul doute qu'il ne souffre devant le parti pris des uns et le persiflage des autres. Mais il garde le front serein du bon polémiste, et cette espèce de désinvolture qui maquille souvent les plus graves préoccupations. Après un travail ardu, rien de décevant

1. *Mémoires de Trévoux*. Mars 1752.
2. *Corresp. Gén. de J.-J. Rousseau*. Ed. Armand Colin. II. p. 287.
3. *Œuvres complètes de Voltaire*. Ed. Garnier. XIV. p. 153.
4. *Corresp. Gén. de J.-J. Rousseau*. II. p. 12.
5. *Journal des Sçavans*. Septembre 1751. p. 625.
6. *Corresp. Gén. de Grimm*... II. p. 85.

comme certaines incompréhensions. Elles rendent aussi pénible l'encens des thuriféraires que les sarcasmes des sots. Cependant, en définitive, le public paraît favorable à l'ouvrage. Malgré ses blessures intimes, le père de l'Encyclopédie peut se montrer satisfait. L'enfant se révèle vigoureux, pétulant et prêt à se créer une belle place dans le monde.

Ces constatations, les adversaires les font également. Ils prennent un moyen détourné pour étouffer le nouveau-né dès le berceau.

L'abbé de Prades, bachelier en Sorbonne, présentait devant la célèbre école, sa thèse pour le doctorat en théologie : *Jerusalem cœlesti* : *A la Jérusalem céleste*. L'ouvrage, examiné d'avance par le président de thèse, le syndic de la Faculté et le grand-maître des études, avait obtenu l'approbation réglementaire. De sorte que le 18 novembre 1751, jour de la soutenance, tout se passa le mieux du monde. Non sans mérite pour le candidat. Il argumenta pendant douze heures [1]. « Cette thèse se soutint avec un grand applaudissement et il n'y eut pas un billet noir contre le bachelier [2]. » Donc l'abbé de Prades coiffa le bonnet de docteur, remercia ses maîtres, serra la main de ses condisciples et s'en alla vers la vie avec un titre qui lui permettait quelques beaux rêves d'avenir.

Ils ne durèrent pas longtemps. L'abbé de Prades se disait encyclopédiste. Certains l'accusèrent d'avoir écrit sa thèse à l'instigation des philosophes. On protesta contre l'admission d'une brebis galeuse dans le

1. *Journal de Barbier*. III. p. 333.
2. *Journ. et Mém. du marquis d'Argenson*. VII. p. 63.

bercail incorrompu de la Sorbonne. Une assemblée générale de la Faculté de théologie fut constituée. Les 146 docteurs qui la composaient se réunirent une première fois le 15 décembre 1751, puis neuf fois encore jusqu'au 26 janvier suivant[1]. « Donnez-moi, disait Laubardemont, une ligne, la plus indifférente, de la main d'un homme, et j'y trouverai de quoi le faire pendre. » La thèse de l'abbé de Prades comprenait 44 pages de texte latin serré. Les docteurs en théologie y trouvèrent ce qu'ils voulurent, et spécialement dix propositions toutes plus abominables les unes que les autres : origine sensualiste des idées, apologie de la morale naturelle, comparaison des miracles de Jésus-Christ avec les guérisons d'Esculape, etc. Bref, ce qui avait paru anodin en novembre, devint pernicieux en décembre et fut condamné en janvier. « L'abbé de Prades... vient d'être jugé avec une partialité inséparable de tout ce qu'ordonne aujourd'hui notre faible gouvernement. Il a eu pour lui cinquante-quatre voix, nombre composé de la partie la plus saine de la Sorbonne... Mais quatre-vingt-deux ont été d'avis de le condamner sans l'entendre[2]. » Il se vit déchu de ses grades, rayé à jamais de la Faculté. Les membres du jury qui avaient approuvé la *Jerusalem cœlesti* étaient blâmés pour insuffisance ou négligence ; et le président de thèse, Luce-Joseph Hooke, réputé pour son savoir et son esprit, perdait sa chaire à la Faculté. « Horruit Sacra Facultas ad opus tenebrarum ab uno et suis baccalaureis confectum... » La Sacrée Faculté a frémi

1. *Mercure de France*, Avril 1752, p. 197.
2. *Journ. et Mém. du marquis d'Argenson*, VII, p. 80.

d'horreur devant l'ouvrage de ténèbres composé par un de ses bacheliers [1].

Deux jours après, Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, lançait un *Mandement* dans lequel, en condamnant l'abbé de Prades, il frappait les philosophes.

Nous voyons avec douleur, mes très chers frères, les funestes progrès faits chaque jour par cette philosophie superbe et téméraire dont saint Paul se plaignait dès les premiers siècles de l'Église [2]...

Mgr de Beaumont tenait pour les Jésuites. Mgr de Caylus, évêque d'Auxerre, tenait, lui, pour les jansénistes. Mais, devant le péril commun, les vieux adversaires s'unirent. Mgr de Caylus attaqua donc, dans une *Instruction pastorale* [3], l'abbé de Prades ainsi que les suppôts de la philosophie. Et l'évêque de Montauban, qui comptait l'abbé parmi ses ouailles, sévit à son tour dans un *Mandement* du 8 février :

Jusqu'ici, disait-il dans un bel élan, l'enfer avait vomi son venin goutte à goutte ; aujourd'hui ce sont des torrents d'erreurs et d'impiété qui ne tendent à rien moins qu'à submerger la foi, la religion, les vertus, la subordination, les lois et la raison [4].

1. *Acta Sacrae Facultatis Parisiensis circa Johanem Martinum de Prades.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.112. f° 10. Et : *Censura S. Facultatis...* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.092. f° 65.
2. *Mandement de Mgr. l'archevêque de Paris portant condamnation d'une thèse...* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.092. f° 66.
3. Auxerre, 1752.
4. *Mandement de l'Archevêque de Montauban.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.092. f° 198.

L'abbé de Prades se serait vu promptement embastillé sans le secours du marquis d'Argenson. Ce dernier le cacha dans une de ses terres, à Saint-Sulpice-de-Favières, puis lui procura les moyens de s'évader en Hollande. Plus tard l'abbé gagna la Prusse. D'Alembert le recommanda à Voltaire [1], et celui-ci lui fit obtenir un emploi à la cour de Frédéric II. L'abbé Yvon, également menacé, s'était enfui avec l'abbé de Prades.

Tout cela fait grand bruit. Le public s'en mêle. La thèse de l'abbé de Prades, les propositions condamnées, l'attitude de la Sorbonne, défraient les conversations. « Nos dames, depuis quinze jours, ne parlent que de prophéties et de miracles », écrit Raynal [2]. On crie dans les rues le mandement de l'archevêque, imprimé en brochure et débité à bas prix. Bourgeois, boutiquiers, gens du peuple, l'achètent et le commentent, non sans s'ébaudir bien souvent en voyant tous ces sorbonnards laver leur linge sale en public.

Les couplets satiriques courent :

> Flétrir les gens sans les entendre,
> Les ouvrages sans les comprendre,
> C'est le vieux code des pédants,
> Des faux dévots, des ignorants [3].

Le raisonnable Barbier apporte la note juste dans l'agitation générale : « Le mandement de l'archevêque paraît très indiscret et très déplacé. » Il est imprudent,

1. *D'Alembert à Voltaire.* 24 août 1752.
2. *Corresp. Gén. de Grimm...* II. p. 123.
3. *Journal de d'Hémery.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.157, f° 30.

en effet, d'instruire le public « des raisonnements que peuvent faire les philosophes sur la religion [1]. » Quant au marquis d'Argenson, il déclame : « Malheur aux ennemis des Jésuites ! L'inquisition française augmente d'étendue et de pouvoirs... Malheur aux honnêtes gens tranquilles, sains de cœur et d'esprit, mais qui ne maîtrisent pas assez leur langue sur la philosophie et sur la liberté [2] ! »

Stanislas Leczinski, roi de Pologne, affecte, pour son compte, des sentiments tout opposés. Par sa fille la reine, il appartient au parti dévot. En outre, il vient de se montrer assez faible argumentateur contre J.-J. Rousseau dans une polémique engagée au sujet du *Discours* à l'Académie de Dijon. Aussi n'aime-t-il pas les encyclopédistes. Dès le 7 février, il exprime sa vive satisfaction à l'un des exécuteurs de l'abbé de Prades :

Monsieur, je connaissais trop bien la Faculté de théologie de Paris, et le zèle qu'elle a toujours eu à maintenir la pureté de la Foi et de la Morale, pour ne pas m'attendre à la censure dont vous me faites part et qu'elle vient de prononcer contre la thèse d'un de ses bacheliers. Je ne saurais vous marquer assez la joie que j'ai eue en voyant de mes propres yeux ce que j'avais prévu qu'elle ne manquerait pas de faire ; votre attention à m'envoyer cet imprimé ne peut qu'augmenter l'estime que j'ai pour elle. Vous avez en cette estime toute la part que vous méritez, et c'est aussi avec bien de la sincérité que je suis, Monsieur, votre très affectionné. STANISLAS ROI [3].

1. *Journal de Barbier*. III. p. 339.
2. *Journ. et Mém. du marquis d'Argenson*. VII. p. 106.
3. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.112. f° 10.

Tant de tintamarre dépasse le but et veut le dépasser. La thèse incriminée sert uniquement de prétexte. En la déclarant imprudente, impie, hérétique, on vise surtout l'Encyclopédie. Les gens avertis ne se font aucune illusion.

Le chef du parti antiphilosophique est un puissant personnage, Boyer, jadis évêque de Mirepoix, et, par la suite, précepteur du Dauphin. L'éducation princière terminée, l'évêque a conservé sur son ancien élève une très grande influence. Appartenant à l'Académie française, à l'Académie des Sciences, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de plus autoritaire et cassant, il passe dans le parti dévôt pour une lumière. Peut-être puise-t-il simplement sa plus grande force dans le fait qu'il détient la feuille des bénéfices. Donc, tout ecclésiastique un peu rétif est assuré de se voir rapidement réduit à la portion congrue. Boyer proclame l'excellence de la religion et de la morale chrétiennes, opinion louable ; mais il ajoute qu'il faut soutenir cette opinion par la violence, en quoi il fait erreur. Quand paraît le premier volume de l'Encyclopédie, l'évêque vient trouver le roi, et, la larme à l'œil, lui représente que toute religion sera perdue dans le royaume si l'on ne met bon ordre aux débordements des impies. Louis XV, qu'un tel zèle importune, se débarrasse poliment du prêneur en l'adressant au nouveau chancelier, Guillaume de Lamoignon-Malesherbes. Ce dernier, ne voulant pas désavouer son prédécesseur d'Aguessau, tente d'apaiser le bouillant prélat, et, n'y pouvant parvenir, l'envoie à M. de Malesherbes son fils, récemment nommé Directeur de la Librairie. M. de Malesherbes, esprit

libéral autant qu'accommodant, voudrait que tout allât pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il écoute respectueusement l'omnipotent évêque, avec la physionomie d'un homme déterminé à d'importantes concessions.

« Il me dit qu'on avait trompé les censeurs nommés par M. d'Aguessau, en insérant dans les articles de médecine, de physique ou d'autres sciences profanes, des erreurs qui ne pouvaient être aperçues que par un théologien. Je lui offris de faire censurer tous les articles sans exception, par des théologiens qu'il choisirait lui-même. Il accepta ma proposition avec joie et me nomma les abbés Tamponnet, Millet et Cotterel qui étaient ceux en qui il avait le plus de confiance [1]. »

Au milieu de pareilles discussions, on imagine avec quelle impatience le public attend le second tome de l'Encyclopédie. Chacun se demande avec curiosité comment les censeurs auront exercé leurs pouvoirs dans quelles mesures les encyclopédistes s'y seront soumis, ou de quelle façon ils les auront tournés.

Le 27 janvier 1752, d'Hémery écrit dans son Journal : « Le second volume de l'Encyclopédie a été mis en vente depuis quelques jours. Les libraires de cette société se donnent beaucoup de mouvement pour en avoir le débit et pour esquiver toutes les satires qu'on a lancées contre cet ouvrage [2]. » Peine perdue. Ce volume paraît au moment où le *Journal de Trévoux* commente avec une partiale insistance les articles du

1. MALESHERBES : *Mém. sur la liberté de la presse.* Chap. III. p. 348.

2. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.157. f° 18. Barbier prétend que ce volume parut le 22 ou le 23 janvier. III. p. 337.

tome I, où les *Nouvelles ecclésiastiques* accusent directement Diderot des idées subversives soutenues dans la *Jerusalem cœlesti* [1]. L'Encyclopédie est condamnée d'avance. L'évêque de Mirepoix, les Jésuites, les Jansénistes, la Sorbonne ou les dévôts n'ont pas à perdre leur temps à rechercher de nouvelles erreurs. Dès le 7 février, le Conseil du Roi rend un arrêt d'interdiction visant les deux premiers tomes :

Le Roy s'étant fait rendre compte... Sa Majesté a reconnu que dans ces deux volumes on a affecté d'insérer plusieurs maximes tendantes à détruire l'autorité royale, à établir l'esprit d'indépendance et de révolte, et, sous des termes obscurs et équivoques, à élever les fondements de l'erreur, de la corruption des mœurs, de l'irréligion et de l'incrédulité. » Suit la défense « d'imprimer ou faire réimprimer, vendre, débiter ou distribuer les exemplaires, sous peine de 1.000 livres d'amende [2]. »

La rapidité de l'attaque et la brutalité de l'arrêt consternent les philosophes. Tout espoir semble définitivement perdu.

Les mauvaises langues font courir un bruit qui prend chaque jour plus de consistance. Les Jésuites, dit-on, veulent accaparer à leur usage les matériaux de l'Encyclopédie. Puis, les ayant purifiés et remaniés, ils en feront un ouvrage à la plus grande gloire de Dieu et de leur Ordre [3]. Ainsi le Dictionnaire de Trévoux, remis au point, reprendra place au premier rang. Ainsi

1. *Nouvelles ecclésiastiques*. Année 1752. p. 33 et sq.
2. *Arrêt du Conseil du Roy*... Versailles, 7 février 1752. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22. 177. f° 17.
3. GRIMM : *Corresp. Gén*... II. p. 209. MARQUIS D'ARGENSON : *Journ. et Mém.* VII. p. 112.

les souscripteurs ne perdront pas leurs avances. Et quel geste méritoire, de donner à ces souscripteurs, en échange de déclamations impies et blasphématoires, une saine doctrine orthodoxe, infusée de forces nouvelles !...

Un railleur constate :

Dans les troubles nouveaux qui partagent la France,
Les uns sont pour la Foi, d'autres pour l'Espérance ;
La Charité se perd et personne n'y pense [1].

Diderot est effondré. Mais le conciliant Malesherbes suffoque de colère. Il a fait l'impossible pour arranger les choses en demandant aux uns de l'indulgence, aux autres des concessions. Il a même arrêté la vente de l'Encyclopédie pour que l'on puisse mettre des cartons [2] aux articles suspects. Et, tout à coup l'arrêt du Conseil vient annuler ses démarches et réduire à néant sa diplomatie ! Aussi lorsqu'on le charge, quelques jours plus tard, de saisir chez Le Breton les papiers concernant l'Encyclopédie, il se hâte de prévenir Diderot. Avant que la perquisition ait lieu, celui-ci porte tous les manuscrits chez le Directeur de la Librairie [3]. Ils s'y trouveront plus en sûreté que dans n'importe quel greffe. Jamais aucun Jésuite ne viendra les subtiliser, soit par pieuse intention, ou pour en tirer profit.

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.158. f° 5.
2. En terme d'imprimerie, c'est l'opération qui consiste à substituer un texte à un autre, sur une feuille fautive.
3. *Journal de Barbier*. III. p. 355. *Journ. et Mém. du marquis d'Argenson*, VII, p 122.

V

BATAILLES DE PLUME

Pendant quelques temps Diderot doit se cacher. On le dit en fuite. L'opinion s'émeut.

Un revirement se produit. Comment ! En Angleterre, en Prusse, en Hollande, des gens qui pensent librement font imprimer leurs œuvres sans risquer la prison ou l'exil, tandis qu'en France, quelques tartuffes, sorbonnards et robins suffisent à étouffer toute tentative d'entreprise intellectuelle !... Cependant Angleterre, Prusse, Hollande se portent, ma foi ! fort bien, alors que la pauvre France va de plus en plus mal. Des personnages très importants ne se gênent nullement pour proclamer le dégoût que leur inspire la cabale antiphilosophique. Madame de Pompadour déteste le parti dévôt et particulièrement les Bons Pères, qui l'ont empêchée d'obtenir à la cour certaines prérogatives. Mettant à profit un regain d'affection chez le roi, elle ne perd pas une aussi belle occasion de vengeance, et démontre à Louis XV qu'on lui a forcé la main. Si l'on continue à persécuter dans le royaume hommes de lettres et savants, ceux-ci feront ce qu'a déjà

fait Voltaire : ils iront en Prusse ou ailleurs, offrir aux souverains rivaux leur intelligence et leur gloire. Et la France, jadis patrie du bon sens, deviendra la patrie de l'intolérance et de la sottise.

Trois mois ne se sont pas écoulés depuis l'arrêt déclarant l'Encyclopédie nuisible au peuple comme au gouvernement, que ce même gouvernement demande à Diderot et d'Alembert de continuer leur œuvre. Le terrible arrêt d'ailleurs à quoi donc a-t-il servi ? Depuis longtemps tous les exemplaires souscrits du Tome I ont gagné leur destination. Quant au Tome II, il en reste seulement quelques volumes, consignés à la Chambre syndicale de la Librairie. Un épouvantail à moineaux ! Malesherbes déploie toute son activité pour arranger les choses le plus pratiquement possible. Il met sur pied un projet de réorganisation [1]. Désormais les épreuves seront signées à chaque page par les censeurs délégués. Personne ne prétendra plus tourner ou berner la censure, et l'Encyclopédie pourra poursuivre sa publication.

Diderot de son côté ne fait pas le mort bien longtemps. Toujours très au courant de l'opinion, il sait que tous les gens éclairés et sensés l'approuvent. A la cabale des Jésuites et de la Sorbonne, aux foudres des évêques, aux tracasseries des gazettes, il répond par une *Apologie de l'abbé de Prades*, où frémissent l'ironie, le dédain et l'indignation. Pour un homme aussi menacé, le geste ne manque pas de crânerie.

Les faits même plaident en sa faveur. En février, au moment de la condamnation, le nombre des sous-

1. Bibl. Nat. Mss. Fr Nouv. Acq. 3.345. f° 136 et sq.

cripteurs atteignait 2.000. Dès mars, de nouveaux souscripteurs demandent à s'assurer cet ouvrage en principe inexistant. Or, cette question des souscriptions est une de celles qui préoccupent tout particulièrement Diderot. Il se refuse à faire des dupes. Il ne veut pas que les commanditaires ou les artisans d'une belle entreprise s'en aillent les mains vides et la colère au cœur. Chez lui rien de commun avec ces gens trop adroits qui, dans un cas difficile, se tirent d'affaire par une pirouette ou même une impertinence. Il appartient à cette catégorie d'authentiques Français, nourris depuis des générations dans la droiture, et pour qui la parole donnée constitue la loi la plus sacrée du monde, au-dessus des législations et des religions. Après la bourrasque de février, Voltaire avait proposé avec insistance de continuer l'Encyclopédie à Berlin, sous l'œil bienveillant de Frédéric II. Mais Diderot ne voulut rien entendre. Partir, ç'eût été trahir les libraires associés et ne livrer plus tard qu'un ouvrage de contrebande, source d'innombrables ennuis. Il faut lutter, et lutter sur place. La proposition faite par le gouvernement constitue pour le philosophe une magnifique victoire.

D'Alembert, plus méfiant, se rebiffe. Que signifient ces démarches après les attendus infamants et les menaces de l'arrêt ? Au moindre caprice du pouvoir, les persécutions ne vont-elles pas recommencer ? Mais le projet de Malesherbes, les fermes promesses de certaines gens haut placés, et l'insistance du public, décident le mathématicien à reprendre sa collaboration. « J'ai refusé pendant six mois ; j'ai crié comme le Mars d'Homère ; et je puis dire, que je ne me suis

rendu qu'à l'empressement extraordinaire du public. J'espère que cette résistance nous vaudra dans la suite plus de tranquillité. Ainsi soit-il [1]. »

Diderot s'empresse de rassurer les libraires et d'annoncer en tous lieux la bonne nouvelle. Puis il se remet à stimuler ses collaborateurs.

La tyranie et l'arbitraire en ont augmenté le nombre. La France est un pays où l'esprit s'accommode mal des brimades. Les tentatives de contrainte dans le domaine intellectuel s'y terminent presque fatalement par l'affirmation des libertés menacées. Hommes de lettres, philosophes et savants apportent à l'Encyclopédie leur travail, leur compétence et leur appui. De 1750 à 1760, tous ceux qui possèdent un peu de gloire, ou pour le moins de saine notoriété, collaborent, dans certaines limites, à l'Encyclopédie. Pour l'économie politique, c'est Quesnay, Turgot, Necker ; pour le droit, Boucher d'Argis ; pour les sciences physiques, chimiques et naturelles, Venel ; pour la médecine, Barthez, Bordeu, Tronchin ; pour les lettres, Marmontel, Duclos, l'abbé Morellet ; pour l'art vétérinaire, Bourgelat [2]. Il faut ajouter La Condamine, le président de Brosses, le comte de Tressan, le baron d'Holbach, l'abbé de Sauvages, cent autres. Des quatre coins de la France, Diderot reçoit des articles par lesquels lettrés et savants provinciaux ajoutent leur pierre à l'édifice. Un nommé Bouillet envoie de Béziers l'article FACULTÉ. M. Penchenier, « docteur

1. *D'Alembert à Voltaire*. 24 août 1752.
2. Il donna des bases scientifiques à l'art vétérinaire et fonda l'École vétérinaire de Lyon.

en médecine à Montélimart en Dauphiné », traite de la GOUTTE en excellent praticien qui unit la science au bon sens ; et l'abbé de Compt, curé d'Alleu, près de La Rochelle, écrit l'article EAU-DE-VIE. Beaucoup adressent à Diderot des rectifications ou des suppléments dictés par leur expérience personnelle. C'est une femme du monde qui se charge des articles sur la toilette et la mode. Véritablement l'Encyclopédie devient œuvre nationale.

Ce qu'il faut remarquer, c'est le calme de tous ces gens-là. Sans doute Diderot, d'Alembert, comme chefs de l'entreprise, se voient contraints d'être sans cesse sur la brèche, de répondre aux attaques et souvent de les prévenir. Mais combien l'un et l'autre se dispenseraient de ce bruit nécessaire ! Certes, on rencontre aussi des agités comme Voltaire, des fanfarons comme Marmontel. Il n'en est pas moins vrai que la grande majorité des encyclopédistes reste muette et dédaigne de s'afficher. Chacun rédige son travail, l'envoie, et puis rentre dans sa vie, qu'elle soit illustre ou obscure, avec une seule satisfaction de généreuse initiative.

Mais le plus dévoué, le plus convaincu, le plus acharné, c'est le chevalier Louis de Jaucourt.

Il avait connu trop tardivement la grande entreprise pour collaborer au premier volume, l'article ANATOMIE, qu'il voulait écrire, étant déjà réservé à Tarin [1]. Dès le deuxième volume, Jaucourt affirme son zèle. Grâce à l'Encyclopédie, cet homme trouve sa voie.

Depuis sa jeunesse, il s'intéresse aux branches multiples du savoir humain. Il a travaillé à Genève,

1. *Diderot à Jaucourt. Œuv., Compl. de Diderot.* T. 19 p. 423.

en Angleterre, en Hollande, appris la médecine sous la direction de Boerhaave et reçu le bonnet de docteur le même jour que Tronchin. Mais, à l'encontre de son illustre confrère, il estime que l'intérêt de la médecine consiste dans l'étude et l'observation, non dans une pratique plus ou moins lucrative. Son savoir, il le veut consacrer aux pauvres seulement. Il s'occupe en outre de philosophie, histoire, archéologie, littérature, physique, sciences naturelles, bref de tout ce qui peut captiver un esprit à la fois actif et réfléchi. Ayant perdu la plus grande partie de sa fortune sans en être affecté, manifestant des goûts modestes et des mœurs douces, il se donne lui-même comme un homme « sans besoins, sans désirs, sans ambition, sans intrigue, et qui s'est bien promis d'assurer son repos par l'obscurité de sa vie studieuse. » Dans son logis de la rue de Grenelle, jour et nuit, il satisfait son unique passion, le travail. Jusqu'à l'Encyclopédie il s'est efforcé d'apprendre. Maintenant, à quarante-six ans, il va répandre ce qu'il sait.

Il se révèle immédiatement incomparable vulgarisateur, s'exprimant dans un style agréable, clair, précis. Pendant une vingtaine d'années, il persévérera dans la tâche adoptée avec une conscience, une modestie, un désintéressement qui ne se démentiront jamais, acceptant toutes les besognes, toutes les corvées, composant, dictant, colligeant, trouvant les journées trop courtes, voulant opiniâtrement faire plus, faire mieux, et sachant se passer de remerciements ou d'éloges. Il écrira plus que Diderot lui-même. Dans l'armée encyclopédique, d'autres jouent les chefs, les porte-drapeau, les voltigeurs, les victimes, et, bientôt, les trans-

fuges. Jaucourt est le fourrier, le fourrier sans cesse ignoré, sans cesse indispensable.

A peu près vers la même époque, Diderot fait la connaissance de Grimm. Celui-ci arrive de sa Bavière natale, plutôt désargenté, mais pourvu de quelques bonnes protections et fermement décidé à se pousser dans la vie parisienne. Un goût commun pour la musique le lie à Rousseau, qui l'amène chez Diderot. Entre ce dernier et Grimm naît une amitié qui s'affirme d'emblée et pour toujours. Diderot, par sa pétulance et sa verve, entraîne ce jeune Allemand d'esprit un peu compassé. Mais Grimm prend rapidement sur Diderot l'ascendant d'une volonté forte et d'un sens critique très sûr. Il devient son « modérateur » et sait réprimer, chez ce nerveux et ce sensible, les enthousiasmes trop vifs ou les découragements trop profonds.

L'aide du chevalier de Jaucourt et l'amitié de Grimm rendent à Diderot la tâche plus légère. Son ardeur, sa gaîté se débrident. Avec Grimm, Rousseau, d'Alembert, on inaugure des « dîners de garçons » où les plaisanteries, rires et truculences forment la plus substantielle partie du menu. On se rattrape chez le baron d'Holbach : la chère y est exquise et les propos plus gaillards encore. Puis on se rend au spectacle : « Le baron d'Holbach... aime passionnément la musique italienne. C'est un des enthousiastes les plus zélés des Bouffons. Il est toujours à l'Opéra, au coin de la reine, avec la bande bouffonnière, savoir Grimm, Rousseau de Genève, d'Alembert, Diderot, Duché [1]... »

1. *Journal de d'Hémery*. 25 janvier 1753. Bibl. Nat. Mss. Fr: 22.158. f° 115.

La joie de vivre revient avec les espoirs nouveaux.

Le troisième volume de l'Encyclopédie paraît en novembre 1753. Un *Avertissement des éditeurs* le précède. D'Alembert, qui l'a composé, y rappelle les récentes « tracasseries » survenues à l'ouvrage, et, faisant allusion à la guerre de presse, il écrit : « Aujourd'hui dans la république des lettres, le droit de louer et de médire est au premier qui s'en empare ; et rien n'y est plus méprisable que l'ineptie des satires si ce n'est celle des éloges. » Il ajoute : « Le sage, et celui qui aspire à l'être, traite la réputation littéraire comme les hommes : il sait en jouir et s'en passer. » Ces lignes, pleines de dédain, semblent déjà montrer quelque lassitude.

La lutte, en effet, reprend. Grimm, avec beaucoup de verdeur, raconte la guerre suscitée contre l'Encyclopédie, les simagrées du gouvernement, la cabale de la Sorbonne, les diffamations intéressées des Jésuites. Il fait un vibrant panégyrique de Diderot [1]. Voltaire s'agite, envoie des matériaux, demande qu'on les arrange en articles : « Ajoutez, retranchez ; je vous donne mes cailloux pour les fourrer dans quelque coin de mur... Adieu, Atlas et Hercule qui portez le monde sur vos épaules [2]. » Bourgelat annonce, de Lyon, l'envoi « d'un énorme paquet pour Mrs. les Éditeurs de l'Encyclopédie » et promet d'autres envois analogues [3]. Naturellement Diderot et d'Alembert continuent leur propagande dans les salons, les cafés, les lieux publics.

1. *Corresp. Gén. de Grimm...* II. p. 301.
2. *Voltaire à d'Alembert.* 23 septembre 1753.
3. *Bourgelat à Malesherbes.* Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. f° 253.

Ils se multiplient, plaident devant les hésitants, ménagent les craintifs, rudoient les adversaires.

Quant à M. de Malesherbes, qui passe pour avoir favorisé systématiquement l'Encyclopédie, il exerce ses difficiles fonctions en toute conscience. Dans les cas épineux, afin d'éviter toute sottise ou négligence, il relit et critique lui-même les articles déjà revêtus de l'approbation des censeurs. C'est ainsi qu'ayant reçu l'article CONSTITUTION UNIGENITUS, il craint, à juste raison, qu'une dissertation sur un pareil sujet ne réveille des querelles à peine assoupies. Sans hésiter, il écrit à Diderot :

Je viens d'être averti, Monsieur, par un des censeurs qui revoient l'Encyclopédie, qu'on a inséré dans le quatrième volume une disposition très longue sur la Constitution Unigenitus. Puisque cet article a été soumis à l'examen d'un des théologiens nommés par M. le Chancelier, je suis persuadé qu'il ne contient rien de contraire aux lois de l'Église et de l'État. Cependant il serait imprudent et peu convenable de placer dans l'Encyclopédie un traité complet sur une matière d'importance, et si délicate... Aussi je vous prie de retrancher entièrement de votre quatrième volume l'article Constitution Unigenitus.

Mais comme Malesherbes comprend qu'on ne peut passer entièrement sous silence un fait historique aussi capital, il revient sur cette interdiction et permet qu'on se tienne à l'essentiel « en très peu de lignes », et surtout qu'on évite « toutes les réflexions ». Il ajoute :

Quand l'article sera ainsi rédigé, vous voudrez bien me le communiquer avant de l'envoyer à l'imprimeur[1].

1. *Malesherbes à Diderot*. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.345. f° 150.

Quelques jours après, recevant le manuscrit mis au point, il le corrige soigneusement [1]. On voit avec quel sérieux se font les choses. C'est la meilleure façon de protéger l'Encyclopédie [2].

Mais tant de peine reste inutile. Quand la mauvaise foi manque de prétextes, elle les crée. Fréron entre en scène. Déjà, dans les *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, il n'avait pas manqué d'attaquer Voltaire, son ennemi personnel, et les encyclopédistes, amis de son ennemi. En 1754, il lance l'*Année Littéraire* et, dès le premier numéro, attaque Diderot et persifle Rousseau. Il les représente tous deux comme des gens grisés de vanité et solidarisés dans le mal : « Ils sont associés... pour ce commerce d'erreurs. Ces puissances philosophiques ont conclu entre elles une ligue offensive et défensive [3]. » Fréron, « cet homme à lourde mine

> Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
> Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon [4],

Fréron est un redoutable adversaire. Il possède l'animosité, l'acharnement du véritable polémiste, et sait décocher au bon endroit, au bon moment, des traits empoisonnés. Sans doute lui arrive-t-il fréquemment de recevoir quelques bourrades. Il riposte toujours. Et plus il a tort, plus il crie à tue-tête qu'il a raison. Sa

1. *Manuscrits de l'article Constitution Unigenitus. Ibidem* f° 165. et sq.
2. L'article d'ailleurs ne parut pas. On trouve seulement, au mot CONSTITUTIONNAIRE, deux lignes signées G. (abbé Mallet).
3. *Année Littéraire*. 1754. I. p. 14.
4. VOLTAIRE : *Le pauvre diable.*

probité passe pour équivoque, ses mœurs pour suspectes. Personne ne l'estime, tout le monde le lit. Mauvais plaisant, mais pétillant d'esprit, et qui prétend représenter l'honneur, la tradition, la religion. Cas beaucoup plus fréquent qu'on ne suppose. Le roi Stanislas, la reine, le Dauphin et tout le parti dévôt soutiennent Fréron. Même s'il voulait passer à l'Encyclopédie, il ne pourrait le faire [1].

Car le parti dévôt, bien entendu, n'abdique pas. Par tous les moyens, il dénonce l'Encyclopédie comme un ramassis d'erreurs propagées par une bande de scélérats. Le soi-disant franciscain qui avait déjà prétendu flageller Diderot, écrit un nouveau pamphlet de 180 pages à propos de l'article CAPUCHON : « Des gens de lettres s'assemblent pour composer ; ce sont les montagnes de la terre... Que produisent ces montagnes en travail ? Quelques articles. Une souris [2]. » Pendant le carême de 1754, à Lyon, les jésuites, utilisant la chaire, mènent campagne contre l'Encyclopédie [3]. Mais quand paraît le quatrième volume à la fin de l'année, leur colère ne connaît plus de bornes.

L'article COLLÈGE les blesse à vif : il attaque l'espèce de monopole qu'ils se sont créés dans la pédagogie et réclame un enseignement d'État. Indignés, les Révérends Pères donnent une réunion dans la petite cour de leur Collège de Lyon, après avoir répandu en

1. *Année littéraire*. 1766. I. Préambule.
2. *Réflexions d'un franciscain sur trois volumes de l'Encyclopédie...* A Berlin. 1754. p. 6.
3. *Bourgelat à Malesherbes*. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. f° 255.

ville d'abondantes convocations [1]. Le P. Tholomas, professeur de rhétorique, y « vomit pendant cinq quarts d'heures, en très mauvais latin, un torrent d'injures sur l'Encyclopédie et les encyclopédistes... gens que l'église et le gouvernement doivent poursuivre. » Il réclame la rigueur des magistrats « pour terrasser ces grands audacieux » et « l'autorité du souverain pour les anéantir et les détruire ». Enfin, il insulte d'Alembert « cui non pater est, nec res [2]. »

Procédé d'autant plus odieux que ces attaques précèdent de quelques jours la réception de d'Alembert à l'Académie française. Ce dernier se fâche. Il demande des explications à la Société Royale de Lyon, qui compte parmi ses membres le P. Tholomas. On laisse traîner l'affaire, on l'embrouille. D'Alembert attend en vain la confirmation officielle d'un fait de notoriété publique dont auraient pu témoigner des centaines de personnes. Que ce mathématicien est naïf ! Il réclame à ses insulteurs des armes pour les confondre ! En revanche il reçoit du P. Tholomas une lettre farcie de bénignité, qui se résume dans ce propos assez inattendu : « On vous a prévenu contre moi ; j'en suis également surpris et affligé [3]. »

1. Pro scholis publicis adversus encyclopoeditas dicet alter rhetorum. In Aula minore Collegii SS. Trinitatis Societatis Jesu, die 30ª Novembris 1754, hora sesqui secunda. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. fº 257.

2. *Bourgelat à Malesherbes. Ibidem.* fº 254-255. « Il n'a ni père, ni biens ». L'incident est rapporté en termes analogues par Voltaire qui se trouve de passage à Lyon : *Voltaire à M. Dupont, avocat.* 6 décembre 1754. On sait que d'Alembert était fils naturel de Mme de Tencin et du chevalier Destouches.

3. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. fº 259 à 262.

Évidemment la réception à l'Académie du co-directeur de l'Encyclopédie fait écumer de rage tout le parti dévôt. Cette réception a lieu le jeudi 19 décembre 1754. Le P. Tholomas avait commencé les hostilités avant la réception. Fréron continue la bataille en rendant compte du discours prononcé par le récipiendaire. Le 28 décembre on apprend dans l'*Année littéraire* que d'Alembert, tout en étant grand géomètre, produit fort souvent des œuvres imparfaites, et que son discours, contraint, embarrassé, entortillé, montre surabondamment que le nouvel académicien possède mal la langue française [1].

Indirectement ces dissensions atteignent Diderot. La publication du quatrième volume lui apporte des contrariétés de toutes sortes, même des embarras d'ordre matériel avec les libraires associés. Ces bons commerçants prétendent payer véritablement trop cher de trop nombreux ennuis. Il faut que Diderot s'emporte et menace de tout planter là. « Il a essuyé, écrit J.-J. Rousseau, de la part des libraires, des tracasseries, qui l'ont mis à la veille d'abandonner l'Encyclopédie [2]. » Ah ! les beaux temps de la précédente années, qu'ils sont loin !... Fréron, attaqué dans l'article CRITIQUE, riposte violemment. Mais, chose plus grave, Diderot constate un flottement parmi les admirateurs de l'Encyclopédie. L'abbé Raynal accuse l'ouvrage d'incohérence : « Cela ressemble assez à la confusion des langues dans la tour de Babel [3]. » Grimm lui-même avoue qu'à

1. *Année littéraire* : décembre 1754. VII. p. 349 et sq.
2. J.-J. ROUSSEAU : *Corresp. Gén.* II. p. 150.
3. *Corresp. Gén. de Grimm.* II. p. 198.

côté de remarquables qualités, l'Encyclopédie montre de graves défauts et que, seule, une nouvelle édition pourra la mettre au point [1]. Quant à Voltaire, il persifle sous la louange, car Voltaire reste vexé que l'on continue l'Encyclopédie à Paris et de n'en pas être le chef [2].

Tant de tribulations éprouvent Diderot. Il observe à ses dépens que travailler pour les autres, vraiment, c'est accomplir l'œuvre la plus difficile et la plus décevante qui soit. Plus l'effort est considérable et mieux on est payé en hostilité et sarcasmes. Seulement, le public continue à venir à l'Encyclopédie. Le nombre des souscripteurs atteint 3.000. Or on travaille pour le public, non pour Messieurs les critiques.

Le tome V est livré au public en septembre 1755. Il débute par un *Éloge du président de Montesquieu*, lequel vient de mourir. Montesquieu, sauf dans les premiers temps, ne s'était jamais montré bien enthousiaste de l'Encyclopédie. Il avait donné, un peu à contre-cœur, l'article GOÛT, mais avait refusé d'écrire les articles DÉMOCRATIE et DESPOTISME [3]. Les encyclopédistes ne considèrent pas moins comme un des leurs cet homme éminent entre tous, dont le prestige demeure indiscutable et l'autorité reconnue. L'*Éloge* est reproduit dans le *Mercure de France*. On en fait des tirages à part [4]. C'est une excellente réclame.

Parmi les passages saillants du tome V, l'article ENCYCLOPÉDIE provoque une vive attention. « L'article Encyclopédie, qui est de Diderot, fait l'admiration de

1. *Ibidem*. II. p. 408.
2. *Voltaire à Gauffecourt*. 30 janvier 1755.
3. LOUIS DUCROS : *Les Encyclopédistes*. p. 66.
4. *Journal de d'Hémery*. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.159. f° 145.

tout Paris, et ce qui augmentera votre étonnement quand vous le lirez, c'est qu'il l'a fait étant malade [1]. » Il n'y paraît pas. Avec une verve qui touche à l'éloquence, une éloquence qui parfois confine au lyrisme, Diderot expose ses idées de combat et de rénovation. Il semble revenu à dix ans en arrière, au moment où, prenant en main la direction de l'ouvrage, il se laissait entraîner aux plus magnifiques espoirs. C'est un ardent panégyrique de la doctrine encyclopédique et des fruits qu'elle doit porter. Même s'ils paraissent chétifs, trop précoces, ces fruits donneront à ceux qui voudront bien s'y rafraîchir, la saveur de la vérité et le parfum de l'idéal. Certes, tout en comprenant la grandeur de sa tâche, Diderot en voit les imperfections. Il les avoue sincèrement dans l'article ÉDITEUR, qui précède de quelques pages l'article Encyclopédie.

Cette profession de foi, cet aveu, plaisent aux esprits libéraux. Voltaire, plus que jamais versatile et toujours excessif, s'écrie : « Tant que j'aurai un souffle de vie, je suis au service des illustres auteurs de l'Encyclopédie. Je me tiendrai très honoré de pouvoir contribuer, quoique faiblement, au plus grand et au plus beau monument de la littérature [2]. »

Naturellement, la cabale se remet à hurler. Parmi les blâmes, ceux qui affectent le plus particulièrement Diderot proviennent d'une brochure de Rameau : *Erreurs sur la musique pratique de l'Encyclopédie.* Rameau est un ami. Mais Rameau, très entier dans ses idées, ne transige jamais. Certaines propositions

1. J.-J. ROUSSEAU : *Corresp. Gén.* 23 novembre 1755. II. p. 239.
2. *Voltaire à d'Alembert.* 9 décembre 1755.

de J.-J. Rousseau le choquent : il le dit. Naturellement Fréron s'empresse de signaler ces reproches et ne manque pas l'occasion de railler [1].

L'archevêque de Paris entend prendre part, lui aussi, au concert des malédictions. Il écrit à Malesherbes, le 2 mars 1756 :

« ... Je joins à ma lettre une note de ce qu'on lit dans le cinquième volume du Dictionnaire encyclopédique, page 635, au mot Encyclopédie. Vous y verrez qu'on y parle d'une manière très indécente de la Sorbonne en assurant qu'elle ne pouvait fournir à l'Encyclopédie que de la théologie, de l'histoire sacrée et des *superstitions*. C'est attaquer la religion même que de regarder la science de la religion comme une source de superstitions. Il est bien fâcheux que les censeurs n'aient pas aperçu une pareille faute, et j'espère que vous voudrez bien donner les ordres nécessaires pour qu'elle soit corrigée ou tout au moins réparée [2]. »

Malgré ce ton impérieux, il est impossible de revenir sur un volume qui se trouve depuis six mois déjà, dans toutes les mains. Le terrible archevêque ne l'ignore pas. Mais il veut marquer le coup, montrer que son zèle ne saurait faiblir, et que l'insuffisance des censeurs n'échappe pas à sa perspicacité.

Le tome VI voit le jour au début de l'année 1756. Comme les autres, il apporte son contingent de louanges et de critiques. Fréron guettait. Il part en guerre avec

1. *Année littéraire*. 1756. III. p. 118 à 130.
2. *A M. de Malesherbes*. Bibl Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.345. f° 175.

cette allégresse acerbe qui caractérise sa manière. Rappelant l'*Éloge du président de Montesquieu*, composé par d'Alembert, il s'efforce de démontrer que ce dernier ne sait ni s'exprimer clairement, ni écrire correctement. Et il ajoute : « Si nous relisions ensemble ce morceau, j'ose vous assurer que peu de phrases échapperaient à une juste censure [1]. » D'Alembert bondit sous l'outrage. Mais, tranquillement, Fréron récidive. Utilisant certain passage d'un *Dictionnaire portatif de la Bible* qui vient de paraître, il traite l'Encyclopédie « d'ouvrage très scandaleux [2] ». Cette fois l'insulte est collective. D'Alembert se plaint à Malesherbes au nom des encyclopédistes :

« J'apprends, Monsieur, que dans la dernière feuille de Fréron, l'Encyclopédie est traitée d'ouvrage scandaleux. Je sais que ces feuilles et leur auteur sont sans conséquences ; mais cette raison ne doit pas, ce me semble, autoriser une licence pareille, ni permettre à un censeur de l'approuver. Ce serait me manquer à moi-même et à mes collègues de ne vous point porter mes plaintes, bien résolu à me tenir tranquille après, si, par un malheur que je n'aurai point à me reprocher, justice ne nous était faite [3]. »

Le censeur, c'est l'abbé Trublet. Il reçoit une lettre très ferme de Malesherbes : « ... Je ne saurais croire que l'article de la feuille 13 vous ait passé sous les yeux. Ce serait une misérable subtilité que de dire qu'on n'a fait que transcrire le passage d'un ouvrage

1. *Année littéraire*. 1756. I. p. 119.
2. *Année littéraire*. 1756. III. p. 193.
3. *D'Alembert à Malesherbes*. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191 f° 134.

déjà imprimé, et vous ne vous seriez pas sûrement laissé éblouir. Aussi je ne doute point que le Sr. Fréron, dans cette occasion-ci comme dans beaucoup d'autres dont vous auriez déjà pu vous plaindre, ne se soit passé de votre approbation. C'est là ce qui rend l'auteur et l'imprimeur également coupables. J'attends votre réponse pour me déterminer sur le parti qu'il faut prendre pour leur punition [1]. »

Trublet s'empresse de défendre Fréron. C'est se défendre soi-même. Mais comme Trublet convoite l'Académie, qu'il ne veut indisposer ni Malesherbes, ni les encyclopédistes, et qu'il possède « un tour d'esprit finet et jésuitique [2] », il ne manque pas d'affirmer qu'il s'oppose, quand il le faut, aux incartades de Fréron. Et il ajoute : « Jamais je n'ai voulu permettre aucun extrait d'aucun ouvrage contre l'Encyclopédie [3]. »

Tous ces dessous montrent l'intensité de la lutte et le profit que chacun en prétend tirer.

Toutefois l'opinion reste favorable aux philosophes. Les événements de politique intérieure les servent. Le public s'irrite chaque jour avec plus d'aigreur contre le clergé et ses abus. L'éternel conflit entre jésuites et jansénistes, les mesquineries suscitées par le refus des sacrements, la dispersion du Parlement, l'exil de l'archevêque de Paris, tant de bruit autour de tant de faiblesse, tout cela fait hausser les épaules à ceux qui

1. *Malesherbes à Trublet*. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.351. f° 62.
2. J.-J. Rousseau : *Confessions*. II° partie. Livre X.
3. *Trublet à Malesherbes*. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.531. f° 62.

se piquent de libéralisme. L'Encyclopédie représente l'esprit libéral. Malgré les attaques journalières, Diderot tient le beau rôle. Rien ne peut mieux l'encourager. Inlassablement, il continue sa tâche.

VI

LES CACOUACS

Le 5 janvier 1757, à six heures du soir, Damiens frappe Louis XV d'un coup de couteau. Blessure légère, peur démesurée, conséquences déplorables. Le gouvernement redoute indiscrétions, complications, commentaires, satires. Ordre est donné aux libraires de ne rien imprimer, ni publier, sur les affaires présentes. Menacés de saisie à la moindre infraction, ils doivent subir de nombreuses visites domiciliaires [1]. Molester les libraires, passe ; mais museler les bavards, impossible. Les commérages s'amplifient à l'excès. On voit dans l'attentat la main des Jésuites, puis celle des Jansénistes. A quoi ces bonnes gens ripostent : Cherchez les vrais coupables où ils se trouvent, parmi les facteurs de désordre, les contempteurs des lois et des mœurs, parmi les philosophes, au sein de l'Encyclopédie.

Le 16 avril paraît un édit concernant la librairie. Pour tous ceux qui seront convaincus d'avoir, sans

1. *Avertissement aux Libraires.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.177. f° 95.

permission, composé, fait composer, imprimé, colporté ou répandu des livres tendancieux, punition de mort. Pour tous ceux qui ne se conformeront pas strictement aux statuts déjà promulgués, les galères. Pour les propriétaires ou principaux locataires qui n'auront pas dénoncé à la justice l'existence d'imprimeries dans leurs immeubles, 6.000 livres d'amendes [1]. Barbier prétend qu'on ne pourra plus lire que la *Gazette ecclésiastique*, laquelle atteindra des prix fous [2].

Évidemment, l'Encyclopédie possède ses permissions et privilèges ; en outre chacune de ses feuilles subit la censure avant l'impression. Mais, avec un pareil édit, on peut tout craindre, les magistrats étant créés et mis au monde pour trouver dans les textes de quoi tourner les lois ou les rendre terribles. Éditeurs et libraires associés se réunissent pour savoir s'il ne vaudrait pas mieux tout abandonner. Les libraires, à juste titre, laissent paraître leur frayeur. D'Alembert se montre nerveux. Mais Diderot prétend persévérer. On verra bien...

Cependant la situation empire chaque jour. Les adversaires de l'Encyclopédie, sentant la force pour eux, font éclater une féroce explosion de haine. Fréron refuse délibérément à Malesherbes de se réconcilier avec Diderot. « Il peut continuer d'insérer dans son Dictionnaire tous les sarcasmes qu'on lui fournira contre moi. Des épigrammes enfouies dans des in-folio ne me piquent guère. J'ai un peu plus beau jeu. Il n'y a pas de parité entre de petites feuilles, misérables

1. *Déclaration du roi.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22. 177. f° 97.
2. *Journal de Barbier.* IV. p. 218.

à la vérité, mais que tout le monde lit, et un gros dictionnaire, très beau, très savant, très sublime, mais qu'on ne peut tout au plus que consulter de temps en temps [1]. » L'archevêque de Paris censure les censeurs en examinant après eux les articles concernant le droit canonique [2]. Certaines gazettes sonnent l'hallali. Et des pamphlets surgissent, dont chacun prétend donner le coup de grâce.

Palissot publie les *Petites lettres sur de grands philosophes* dans lesquelles il attaque Diderot, Rousseau, l'abbé Yvon, et rabâche, sans beaucoup d'esprit, tout ce que l'on reproche depuis longtemps à l'Encyclopédie. Mais dans le *Mercure de France* d'octobre 1757, sous le titre d'*Avis utile*, paraît une fantaisie qui ne manque pas de sel. Elle attire l'attention et fait beaucoup jaser. L'auteur, empruntant le ton des récits de voyage, très en faveur à cette époque, raconte qu'il existe, vers le 48e degré [3] de latitude septentrionale, des sauvages « plus féroces et plus redoutables que les Caraïbes : on les appelle Cacouacs. « Ces sauvages, enjôleurs et plaisants à première vue, appartiennent à une terrible espèce, car ils possèdent un venin caché sous la langue. Ils ne respectent rien, attaquent tous ceux qui n'appartiennent pas à leur tribu, mais les attaquent par derrière. D'ailleurs, ils se craignent entre eux. » Ce sont les seuls êtres dans la nature qui fassent le mal précisément pour faire le mal. »

1. Étienne Charavay : *Diderot et Fréron*. Documents sur les rivalités littéraires au XVIIIe siècle.
2. *L'abbé Terrasson à Malesherbes*. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. fo 49.
3. Paris se trouve à 48° 50' 14" de latitude nord.

Cette satire émane de Jean-Nicolas Moreau, avocat. Comme ce personnage dirige le *Spectateur Hollandais*, feuille politique, et qu'il a récemment subi les attaques de la janséniste *Gazette ecclésiastique*, les encyclopédistes ont tenté de l'attirer dans leur camp. Mais Moreau pense que le débraillage philosophique ne peut assurer un bel avenir. Il préfère la protection des Jésuites, lesquels, comme on sait, suivent dans la vie leurs disciples et favorisent leur carrière, à condition de s'y montrer jésuites de robe courte. Donc, arrière les philosophes ! Et que personne ne s'y trompe : « Je fus plus irrité de leurs espérances que je n'avais été alarmé de la rancune des Jansénistes ; et, pour déconcerter leur apostolat, six mois après je fis les Cacouacs, ouvrage qu'ils ne m'ont jamais pardonné. Il eut le plus grand retentissement, produisit une vraie révolution dans la république des lettres, et c'est un de ceux qui m'ont valu, dans la suite, les bontés de Mgr le Dauphin [1]. »

L'*Avis utile*, en effet, n'est qu'une préface. Avant la fin de l'année paraît en brochure le *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*.

Poursuivant l'allégorie, l'auteur imagine qu'entraîné par la chasse, il est tombé aux mains des Cacouacs. Il peut donc les observer de près, et même subir leur influence. Car les Cacouacs brûlent sans cesse un encens qui grise et supprime tout jugement. Le prisonnier, peu à peu, s'adapte à leurs mœurs et participe à leurs divagations. Il devient parfait Cacouac, si parfait qu'on le juge digne de recevoir, avec la pompe accou-

1. Jean-Nicolas Moreau : Mes souvenirs. Plon. 1898. I. p. 54

tumée, la suprême initiation. Mais, un beau jour, paraît l'armée des ennemis jurés de la tribu, les Aléthophiles [1]. Pour combattre, il ne leur faut nulle arme, point de machines guerrières et pas la moindre stratégie. Ils n'ont besoin que de sifflets. Car au bruit des sifflets, les Cacouacs prennent leurs jambes à leur cou et tous les sortilèges de l'encens s'évanouissent. « Le mépris public est le seul châtiment dû à l'extravagance. »

Sous le badinage, ce pamphlet dissimule de terribles attaques. Moreau ne se sert pas seulement d'un sifflet. Il montre en effet les encyclopédistes comme un corps organisé, possédant tout l'attirail nécessaire au combat et marchant délibérément à l'assaut de la religion, de la morale et du gouvernement. Dans la situation actuelle, ces accusations peuvent susciter les plus dangereuses mesures.

En effet le Tome VII de l'Encyclopédie paraît pendant le mois de novembre, presque en même temps que le *Nouveau Mémoire*. Cela montre chez Diderot beaucoup d'audace et de bravoure. Beau geste, mais grave imprudence. D'autant que, comme pour souligner ce geste, les libraires publient un *Avis aux souscripteurs*, prévenant ces derniers d'une augmentation de l'Encyclopédie en volumes de texte et de planches. Le tome VII s'arrêtant à la fin de la lettre G, il devient manifestement impossible de terminer l'ouvrage avec si peu de place. Les nouveaux volumes se paieront, l'un dans l'autre, 24 livres [2].

1. De Ἀληθής : vrai.
2. *Avis aux souscripteurs* : Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069. f° 318.

Malgré ce surcroît de dépense et le danger de la situation, le nombre des souscripteurs atteint 4.000. Le Tome VII obtient un très gros succès. Il est, de l'avis de gens indépendants, bien supérieur aux autres. Raison de plus pour redoubler le zèle antiphilosophique. « On sème des bruits, écrit Grimm, on fait des brochures, toutes les imputations les plus odieuses et les plus ridicules sont reçues et répétées avec joie et avidité ; mais les brochures qui amusent le plus la malignité publique meurent au bout de huit jours, l'ouvrage reste [1]. »

Oui, l'ouvrage reste, mais le surnom de Cacouac demeure, lui aussi, attaché aux encyclopédistes par une association d'idée désormais indissoluble. Cacouac, de κακός, mauvais, mauvais auteurs, mauvais philosophes, mauvais citoyens. Cacouac, cela sonne avec une ironie méchante, cela évoque comme un coassement de répugnants batraciens, accroupis dans la pestilence. Cacouac, ces seules syllabes suscitent des pensées malsaines et d'immondes images. Fréron ne manque pas d'épiloguer dans l'*Année littéraire*. Dès le premier numéro de 1758, il donne l'analyse du *Nouveau Mémoire*. « J'aurais souhaité que l'auteur n'ait point parlé de M. de Montesquieu et de M. de Voltaire. Ils peuvent être Cacouacs, mais ils sont d'un ordre si élevé qu'on les dégrade en les confondant avec deux ou trois petits philosophes. C'est allier les aigles avec les roitelets... Je ne sais pourquoi encore l'auteur attribue aux Cacouacs partout l'art de la magie. Ces gens-là, chez qui j'ai voyagé moi-même par curiosité et dont j'ai lu les ouvrages,

1. *Corresp. Gén. de Grimm.* III. p. 458.

ne paraissent pas de grands sorciers [1]. » Fréron ne manque pas de faire remarquer en passant que les allusions du pamphlet au géomètre cacouac s'ppliquent à d'Alembert.

Celui-ci éclate. Le 23 janvier, il écrit à Malesherbes : « Mes amis m'ont représenté, Monsieur, que les accusations de l'auteur des Cacouacs étaient trop graves et trop atroces pour que je dusse souffrir d'y être impliqué nommément : je prends donc la liberté de vous porter mes plaintes du commentaire que Fréron a fait à mon sujet et de vous demander justice [2]. »

Le malheureux Malesherbes, dont le métier semble consister à se trouver dans cesse entre l'enclume et le marteau, tente de calmer l'irrascible philosophe. Il lui représente qu'un homme de son envergure ne doit pas s'attacher à semblables insinuations [3]. Mais, excédé, il ne peut s'empêcher de livrer à d'autres sa véritable pensée : « Il est indiscret, et j'ose le dire, déraisonnable, de se plaindre de Fréron dans le moment où le septième volume de l'Encyclopédie et surtout l'article GENÈVE ont excité les cris les plus puissants et où on ne peut soutenir l'ouvrage et le parti des auteurs qu'en s'exposant personnellement à des reproches très graves [4]. » Cependant il essaie d'intimider Fréron. Mais qu'importent à celui-ci les remontrances ! Il répond par une lettre où sonne la victoire et dans laquelle il étale tout son mépris pour d'Alembert et

1. *Année littéraire*. 1758. I. p. 3 et sq.
2. *D'Alembert à Malesherbes*. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191. f° 140.
3. *Malesherbes à d'Alembert*. Bibl. Nat. *Ibidem*. f° 136.
4. *Malesherbes à Morellet*. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191. f° 138.

ses amis. « Ils ont beau écrivailler, s'exalter réciproquement, faire les enthousiastes, mettre dans leur parti des femmes et des petits maîtres, ils ne seront jamais que d'insolents médiocres [1]. »

Fréron triomphe, et Moreau, et les Jésuites, et tout le parti dévôt. Le *Choix littéraire*, à l'occasion de l'article ARRÉRAGES, accuse d'Alembert de favoriser l'usure [2]. Une société de gens de lettres, dirigée par Soret et le P. Hayer, publie à peu près chaque mois un volume, dédié au Dauphin, et pompeusement intitulé : *La Religion vengée ou Réfutation des auteurs impies*. En janvier 1758, devant le roi et la cour, le P. Le Chapelain, jésuite, consacre tout un sermon à la critique de l'Encyclopédie et jette l'anathème sur cet ouvrage dangereux. Autour du Dauphin, bouffi de mauvaise graisse et de suffisance, autour de la reine, pauvre femme malheureuse et bornée, c'est un pieux passe-temps que de s'en donner à cœur joie contre ces encyclopédistes du diable. Et l'on plaint, non sans malice, ce pauvre Monsieur de Malesherbes du gâchis dans lequel il patauge.

Malesherbes, fort piqué, écrit à l'un des moqueurs : « Si vous êtes admis aux comités dans lesquels on parle devant la reine de l'abus des mauvais livres, je vous prie de faire observer que les Cacouacs ont porté un coup plus mortel à l'Encyclopédie qu'un arrêt du Conseil [3]. » La reine fait répondre au Directeur de la Librairie, qu'ainsi se trouve un peu amendé « le mal

1. *Fréron à Malesherbes*. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191. f° 141.
2. *Mercure de France*. Décembre 1757. p. 97.
3. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191. f° 17.

qu'il n'a pu sans doute empêcher : mais comme il paraît qu'il en a senti tout le danger, c'est une grande instruction pour le prévenir [1]. »

Tâche facile, en vérité ! En vain M. de Malesherbes redouble-t-il de zèle pour éviter tout esclandre. En vain morigène-t-il censeurs et libraires. Chacun se dérobe, et tous prétendent agir dans les limites des prescriptions et des autorisations [2]. Tiraillé entre dévôts, philosophes, libraires et souscripteurs, il semble en fin de compte que lui, Malesherbes, soit destiné à devenir bouc émissaire. En voilà assez ! Il faut un responsable, un véritable responsable. Eh bien ! ce sera Diderot. Si auteurs, censeurs, imprimeurs continuent leurs impertinences, tant pis pour lui ! Mais si, ayant pris toutes dispositions utiles en vue d'échapper aux scandales, Diderot achève l'ouvrage « sans donner aucun sujet de plainte, il pourra prétendre aux grâces du roi [3] », c'est-à-dire entrer à l'Académie. Consulté, l'abbé comte de Bernis, ministre, répond par une molle approbation [4].

Hélas ! il est déjà trop tard. En cette année 1758, le monde des lettres semble particulièrement déchaîné. Les projets de Malesherbes ne tardent pas à crouler dans la fureur des événements.

Tout d'abord il se passe au sein de l'Encyclopédie un drame intime qui ravit d'aise les dévôts. D'Alembert déserte.

Il est exaspéré par les attaques incessantes de Fréron

1. *Ibidem* f° 19.
2. *Ibidem* f° 20 et sq.
3. *Malesherbes à Bernis*. Bibl. Nat. *Ibidem*. f° 6.
4. *Bernis à Malesherbes*. *Ibidem*. f° 10.

et consorts, furieux contre le gouvernement, agacé par l'Encyclopédie dont les faiblesses donnent malheureusement trop de prise à la critique. Il finit par être irrité contre lui-même, parce que, tout au fond, il doit reconnaître qu'en écrivant l'article GENÈVE, il a fait une bévue.

Cet article soulève l'opinion à Genève même. Pasteurs et professeurs de l'Église et de l'Académie genèvoises se réunissent en conseil et rédigent un procès-verbal où ils concluent dédaigneusement : « Il nous suffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Église et de notre Ministère en montrant que le portrait qu'on a fait de notre Religion est infidèle [1]. » Tronchin écrit à d'Alembert qu'avec les meilleures intentions du monde il s'est gravement fourvoyé. Dans l'entourage et parmi les amis du philosophe, on désapprouve l'article. Grimm le trouve « extravagant » et « déplacé dans l'Encyclopédie ». Sans doute, d'Alembert affecte-t-il du dédain et de l'ironie. Sans doute, il répond à Tronchin : « J'ose vous avouer que si j'avais attendu quelque chose de votre République, ç'eût été les remerciements de vos magistrats plutôt que les plaintes de vos ecclésiastiques [2]. Au fond il sent qu'il a passé la mesure et son esprit superbe souffre d'avoir pu s'égarer.

Son imprudence donne des arguments aux Fréron, à la racaille littéraire, à la horde de ces roquets trempés d'encre qui jappent à ses chausses le nom de Cacouac.

1. *Extrait des Registres de la Vénérable Compagnie des Pasteurs et Professeurs de l'Église et de l'Académie de Genève.*
2. *D'Alembert à Tronchin.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 15.230, f° 196.

Cacouac, lui ! Lui, d'Alembert, de l'Académie française, de l'Académie des Sciences et membre de la plupart des Académies et Sociétés savantes en province et à l'Étranger ! Lui qui correspond avec les plus illustres philosophes et qui dicte la vérité aux plus illustres savants ! Cacouac ! Et pourquoi ? Pour avoir voulu combattre quelques préjugés et faire marcher les peuples vers plus de liberté, vers plus de bonheur. Autant jeter des perles à des porcs ! Métier de dupe, et pas même rémunéré ! Car les libraires consentent bien à soulever le monde, mais en versant au génie les plus parcimonieux honoraires, puis en poussant des cris de paons le jour où l'on demande quelques louis d'augmentation. Au diable Fréron et sa clique ! Au diable tous les jésuites, jansénistes, évêques, pasteurs, professeurs et docteurs ! Au diable Malesherbes et la Librairie, le Parlement et ses arrêts, la Sorbonne et sa bêtise, les libraires et leur vilenie ! Au diable l'Encyclopédie ! Il rentre dans sa tour d'ivoire afin d'y retrouver les sages, consolantes et toujours sereines mathématiques. Et que Diderot se débrouille...

Pendant les premiers mois de l'année 1758, d'Alembert, par de nombreuses lettres, tient au courant Voltaire de ses rancœurs, de ses griefs et de ses résolutions. [1] Voltaire, maintenant installé aux Délices, voudrait bien que l'on transportât le siège de l'Encyclopédie à Lausanne. A la fois impulsif et retors, il ne manque pas d'approuver d'Alembert en désapprouvant Diderot.

Celui-ci reste longtemps muet en attendant de savoir

1. *Œuv. compl. de Voltaire.* Ed. Garnier. T. 39. p. 355 et sq.

exactement comment tourneront les choses. Il estime d'Alembert trop chaudement engagé dans la bataille pour abandonner le terrain sous prétexte d'égratignures, et compte bien que le devoir imposera silence à l'amour-propre. Malheureusement l'obstination de son ami reste d'autant plus ferme qu'elle se trouve entretenue par le seigneur des Délices. En désespoir de cause, Diderot essaye d'agir sur ce dernier.

« Le projet d'achever (l'Encyclopédie) en pays étranger est une chimère. Ce sont les libraires qui ont traité avec nos collègues ; les manuscrits qu'ils ont acquis ne nous appartiennent pas, et ils nous appartiendraient qu'au défaut de planches nous n'en ferions aucun usage. Abandonner l'ouvrage, c'est tourner le dos sur la brèche et faire ce que désirent les coquins qui nous persécutent. Si vous saviez avec quelle joie ils ont appris la désertion de d'Alembert, et toutes les manœuvres qu'ils emploient pour l'empêcher de revenir ! Que faire donc ? Ce qui convient à des gens de courage : mépriser nos ennemis, les poursuivre, et profiter, comme nous l'avons fait, de l'imbécilité de nos censeurs. Faut-il que pour deux misérables brochures nous oubliions, ce que nous devons à nous-même et au public ? Est-il honnête de tromper l'espérance de quatre mille souscripteurs et n'avons-nous pas des engagements avec les libraires ? Si d'Alembert reprend et que nous finissions, ne sommes-nous pas vengés ? Ah ! mon cher maître, où est le philosophe ? Où est celui qui se comparait au voyageur de Boccalini ? Les cigales l'auront fait taire [1]. Je ne sais ce qui

1. Allusions au *Discours préliminaire* d'*Alzire* : Si un voyageur

s'est passé dans sa tête ; mais si le dessein de s'expatrier n'est pas à côté de celui de quitter l'Encyclopédie, il a fait une sottise... Pour moi je suis désolé et je ne négligerai rien pour le ramener. Voici le moment de montrer combien je lui suis attaché et je ne me manquerai ni à moi-même, ni à lui. Mais, pour Dieu, ne me croisez pas. Je sais tout ce que vous pouvez sur lui. Et je sais que c'est inutilement que je lui prouverai qu'il a tort si vous lui dites qu'il a raison [1]. »

Voltaire donne raison à d'Alembert. Il « croise » Diderot. « Des engagements avec les libraires ! est-ce bien à un grand homme tel que lui de dépendre des libraires ? C'est aux libraires à attendre ses ordres dans son antichambre. Cette entreprise immense vaudra donc à M. Diderot environ 30.000 livres ! Elle devait lui en valoir 200.000 (j'entends à lui et à M. d'Alembert et à une ou deux personnes qui les secondent) ; et s'ils avaient voulu honorer le petit trou de Lausanne de leurs travaux, je leur aurais fait mon billet de 200.000 livres [2]. »

L'argent ! Certes personne, et Voltaire tout le premier, ne peut accuser Diderot de continuer l'Encyclopédie par vénalité. Mais cette question d'argent, hélas ! Diderot, maintenant, la trouve comme principal prétexte à la défection de d'Alembert. Voici ce qui s'est passé.

(un auteur) s'irrite du bruit des cigales (les critiques) et qu'il veuille les tuer, il s'égare de sa route. S'il les néglige, elles meurent d'elles-mêmes au bout de huit jours. — Boccalini, auteur satirique italien.

1. *Diderot à Voltaire.* 19 février 1758.
2. *Voltaire à d'Argental.* 26 février 1758.

D'Alembert reçoit 500 francs à chaque volume pour sa participation scientifique à l'Encyclopédie. Au moment de la création d'un ouvrage, la question des honoraires semble, le plus souvent, une question négligeable : l'honneur de créer et la gloire qui peut s'ensuivre paraissent importer avant tout. D'Alembert s'était adonné avec ardeur à l'œuvre entreprise. En plus de sa collaboration, il avait écrit le *Discours Préliminaire* qui contient à lui seul la matière d'un livre, la *Préface* du tome III, l'*Éloge de Montesquieu*. Mais après tant de zèle et de travail, quand il reçoit ses 500 francs, il ne manque pas de trouver la somme un peu maigre. Malheureusement les éditeurs possédant un traité sont munis d'une arme terrible. Aux réclamations de d'Alembert, Le Breton et C ^{e} se retranchent derrière les conditions jadis acceptées. Cependant, pour reconnaître le travail supplémentaire, ils ont accordé bénévolement 20 louis par volume. De plus, lorsque d'Alembert est allé en Prusse, ils lui ont avancé 200 louis et n'ont jamais voulu en accepter le remboursement. Excellent procédé, mais n'engageant en rien l'avenir. D'Alembert prétend refuser désormais les aumônes. Il se fait quinteux, hostile et méfiant. Quand le septième volume est prêt, il déclare aux libraires associés que s'ils tiennent encore à sa collaboration, il lui faut un supplément de 1.000 écus.

Les libraires, outrés de ce qu'ils prennent pour du chantage, refusent de passer par de pareilles exigences. D'Alembert s'entête. Tous les ennuis qu'il éprouva par la faute de l'Encyclopédie, il les cristallise dans son dépit contre les libraires. Voyant qu'on lui résiste, il casse les vitres.

Pour une question de vanité mesquine et d'intérêt mal compris, la grande œuvre va donc sombrer ? Diderot donne rendez-vous à d'Alembert [1], afin de lui démontrer qu'en pareille circonstance la véritable dignité consiste à faire abstraction de toute préoccupation personnelle dans un but plus noble et plus haut. D'Alembert arrive guindé, avec un visage fermé. Il invoque les atrocités des pamphlétaires, l'attitude du gouvernement, l'inconcevable ladrerie des libraires. — « S'ils vous refusent les 1.000 écus dont il s'agit, je vous les offre », répond Diderot. Il vient de régler la succession de son père. D'Alembert n'ose accepter. Il promet vaguement de continuer sa collaboration scientifique. D'ailleurs, il projette d'aller bientôt en Italie. Inutile d'insister. C'est fini.

Pendant que d'Alembert se dérobe, Rousseau attaque. Il y a longtemps que la chose couve. Dans sa solitude de l'Ermitage, Jean-Jacques vit en proie à toutes les fantasmagories d'une imagination délirante et d'une sensibilité déréglée. Il tient Diderot pour un traître, Grimm pour un scélérat, d'Holbach pour une brute et d'Alembert pour un fourbe. Il croit les entendre médire ; il les voit ricaner. Un désespoir monte en lui, suivi d'une furieuse haine. Un jour Diderot l'est venu visiter pendant que se préparait le tome VII. Il lui a parlé de l'article GENÈVE et appris que, dans l'austère cité, des gens huppés prétendaient, comme ailleurs, se distraire en allant à la comédie. C'est pour favoriser leurs désirs que d'Alembert écrivit son

1. *Lettre à M^lle Volland.* 11 octobre 1759

article, dont un passage réclame pour Genève les bienfaits du théâtre [1].

Rousseau s'exalte, hurle, invective contre d'Alembert, Diderot, les pervers et les corrompus. « Cet homme est un forcené... Il est damné, cela est certain... Je ne sais pas s'il ne m'aurait pas tué. On entendait ses cris jusqu'au bout du jardin [2]. » Dès qu'il reçoit le tome VII, le défenseur de Genève se précipite sur l'article en question. Il s'indigne. D'une seule traite, en février 1758, il écrit la *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*. Dès la préface, il renie Encyclopédie et encyclopédistes. « Il faut donc parler : il faut que je désavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres sentiments que les miens. » Il prétend prêcher au nom d'une morale supérieure à toute doctrine, il veut rester neutre, rester pur au milieu « des loups enragés ». Il fait de claires allusions à ses inimitiés avec Diderot, avec Voltaire, aux malheurs qu'il a subis, aux calomnies dont il meurt... Déplorable attitude ! « Qu'est-ce qu'un citoyen de Genève, qui se dit libre et qui va se mettre au pain d'un fermier général, dans un bois, comme un blaireau [3] ? »

Le blaireau se démène. Chassé de l'Ermitage, il exhale ses plaintes chez le maréchal et la maréchale de Luxembourg qui se trouvent au château de Montmorency. Il dénigre avec acharnement ses anciens amis. Son livre, il le répand le plus possible ; il l'adresse à Marmontel qui, pour toujours, lui tourne le dos ;

1. J.-J. Rousseau : *Confessions*. IIe partie. Livre X.
2. *Diderot à Grimm* : octobre ou novembre 1757.
3. *Voltaire à d'Alembert* : 7 mars 1758.

à Saint-Lambert qui le lui renvoie avec indignation [1]. Il se donne à lui-même le prétexte de la vertu. Il assouvit passionnément sa haine contre ceux que sa démence travestit en persécuteurs. Il est atrocement heureux.

Duclos aussi quitte l'Encyclopédie. Il la quitte en claquant les portes, parce qu'on refuse certains de ses articles. C'est un important personnage, académicien, historiographe du roi, très écouté de quelques ministres, très respecté dans la république des lettres, surtout très redouté pour son esprit caustique et son habile malveillance. Marmontel ne tarde pas à l'imiter, Marmontel flatteur des grands, et qui désormais prétend ne plus s'encanailler avec des grimauds, assurés de ne jamais obtenir l'approbation de la bonne compagnie ou les faveurs du prince. D'autres attendent une occasion favorable pour s'esquiver. Au désastre, cependant, il manque encore quelque chose : le pavé de l'ours. Helvétius ne tarde pas à l'asséner.

Son livre *De l'Esprit* soulève du jour au lendemain une effroyable tempête. On peut lire dans cet ouvrage que toutes nos facultés prennent racine dans la sensation ; que nous différons des animaux par une simple question de degré ; que l'intérêt reste toujours le principal mobile de nos actions ; et que les hommes, agités des mêmes passions, diffèrent seulement entre eux par l'éducation reçue. Les dévots jettent les hauts cris. Ils déclarent le règne de l'Antéchrist arrivé. Paru à la mi-juillet, l'*Esprit* est supprimé le 10 août. Helvétius doit officiellement se rétracter et faire, à plusieurs reprises, amende honorable. Le Dauphin demande

1. J.-J. Rousseau. *Corres. Gén.* IV. p. 74.

et obtient que l'on retire à l'impie sa charge de maître d'hôtel ordinaire de la reine. Quant au censeur, Tercier, il échappe à grand'peine aux poursuites et perd, lui aussi, sa place au ministère des Affaires étrangères [1]. Tout cela, dit-on, c'est la faute de l'Encyclopédie dont l'*Esprit* ne fait que développer les doctrines. De graves menaces s'accumulent.

Un immense découragement envahit Diderot. Quinze ans d'un travail excessif pour arriver à l'insuccès, pis encore, à la faillite, au milieu des quolibets ! « J'ai la quarantaine passée ; je suis las de tracasseries. Je crie du matin jusqu'au soir : le repos ! le repos ! Et il n'y a guère de jours que je ne sois tenté d'aller vivre obscur et mourir tranquille au fond de ma province. » Sa pensée, toujours en fermentation, lui représente, sous le plus sombre aspect, le néant de l'effort humain. Consacrer une vie entière à fixer les sciences, perfectionner les arts, réformer les mœurs, dérision ! Et folie, de vouloir dissiper la légèreté humaine ! « Être utile aux hommes ! Est-on bien sûr qu'on fasse autre chose que les amuser, et qu'il y ait grande différence entre le philosophe et le joueur de flûte ? Ils écoutent l'un et l'autre avec plaisir ou dédain et demeurent ce qu'ils sont [2]. »

Mais lui aussi demeure ce qu'il est. Malgré tout, il garde la foi en son œuvre. Quand il voit, tout brillants de jeunesse, les sept volumes de l'Encyclopédie alignés dans sa bibliothèque, quand il en manie les tomes et qu'il en tourne les feuillets, il sent quelle force y demeure

1. *Journal de Barbier*. IV. p. 30.
2. *Diderot à Voltaire*. 19 février 1758.

incluse, et combien, à côté, paraissent vaines les attaques, combien lâches les détracteurs ! Ces sept volumes, luisants dans leurs belles armures rehaussées d'or, munis d'armes puissantes et subtiles, ils sont ses sept fils, sept guerriers, patiemment préparés pour la lutte. Faut-il donc les abandonner dans la mêlée sous le nombre toujours accru des ennemis ? Non. Il importe que leurs frères, ses autres fils, viennent se ranger auprès d'eux, afin que, formant le carré, ils puissent résister à toutes les attaques, puis s'élancer aux quatre coins du monde pour le vaincre et le dominer. Quelle œuvre de longue haleine n'a présenté, un jour ou l'autre, une période d'arrêt, d'incertitude, ou même de défaillance ? Il s'entend avec les libraires. Il leur montre que d'Alembert, Rousseau, Duclos, Marmontel ne sont pas indispensables. Lui reste, et l'infatigable Jaucourt, et quelques autres qui possèdent un esprit solide, un cœur fier, une âme désintéressée. On conclut de nouveaux accords. Les libraires, arguant de la situation difficile, ne manquent pas l'occasion d'exploiter une fois de plus cet homme qui vient sauver leur honneur avec leur fortune. Il n'en est pas dupe. Comme unique vengeance, il écrit à Voltaire, avec cette malice bon enfant qui constitue son plus grand charme : « Mon arrangement avec les libraires est à peine conclu. Nous avons fait ensemble un beau traité, comme celui du diable et du paysan de La Fontaine : Les feuilles sont pour moi, le grain est pour eux ; mais au moins ces feuilles me seront assurées. Voilà ce que j'ai gagné à la désertion de mon collègue [1]. »

1. *Diderot à Voltaire.* 14 juin 1758.

VII

SÉRIE DE CATASTROPHES

Moreau fait école. On ne parle que de Cacouacs. Ce mot jaillit des plus belles lèvres et souille les plus nobles plumes. L'abbé Giry de Saint-Cyr, saint homme égaré dans le siècle, met au jour son *Catéchisme et décisions de cas de conscience à l'usage des Cacouacs ; avec un discours du patriarche des Cacouacs pour la réception d'un nouveau disciple.* Et l'abbé Guyon, piteux auteur à la plume abondante, publie l'*Oracle des Cacouacs.* On peut lire encore le *Remerciement d'un particulier à Messieurs les philosophes du jour* par un nommé Rémond de Saint-Sauveur ; ou les *Lettres sur le septième volume de l'Encyclopédie* « par un pauvre diable qui a le malheur d'être un peu bête, mais qui fait tout ce qu'il peut pour être méchant [1] » ; ou les *Pièces philosophiques* d'un certain Bouiller ; et bien d'autres écrits dans lesquels la violence se joint à la plus étroite partialité. Il est curieux de constater la nullité de ces pamphlets, et plus édifiant encore d'ob-

1. *Corresp. Gén. de Grimm...* IV. p. 83.

server que leur nombre croît à mesure que l'Encyclopédie devient plus impuissante. Au moins, en général, sont-ils brefs. Abraham Chaumeix lui, invente, si l'on peut dire, le pamphlet à répétition. Les *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie et Essai de réfutation de ce dictionnaire*, ne comprennent pas moins de huit volumes qui paraissent en quatre mois. Ils portent en exergue cette phrase de Callimaque : Μέγα βιβλίον, μέγα κακόν. Un gros livre pernicieux ? Lequel ? L'Encyclopédie ou les *Préjugés légitimes* ? Il est de fait que ce dernier tronque les citations et falsifie les textes. Malgré sa ferme volonté de continuer l'Encyclopédie, Diderot sent chaque jour le sol s'effondrer sous ses pieds. Le gouvernement, en effet, croit devoir prendre des mesures, et le Parlement intervient.

Le 23 janvier 1759, la Cour et toutes les Chambres assemblées citent à leur barre huit ouvrages subversifs au premier rang desquels figurent l'Encyclopédie et l'Esprit. Dès le début de l'audience, le procureur général, Omer Joly de Fleury se dresse et commence son réquisitoire [1] en ces termes :

« Messieurs, la Société, l'État et la Religion se présentent aujourd'hui au Tribunal de la Justice pour lui porter ses plaintes... Leurs droits sont violés ; leurs lois méconnues ; l'impiété qui marche le front levé, paraît en les offensant, promettre l'impunité à la licence qui s'accrédite chaque jour. » Après avoir cité Saint Paul, la Bible, La Bruyère, Tertullien, et quelques autres, il passe à la critique de *l'Esprit*, œuvre abomi-

1. *Réquisitoire d'Omer Joly de Fleury*. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.177, f° 128 et sq.

nable. Enfin, il en arrive au point important de son discours, l'examen de l'Encyclopédie, « cet ouvrage trop fameux, qui, dans son véritable objet, devait être le livre de toutes les connaissances et qui est devenu celui de toutes les erreurs. » Réceptacle de matérialisme, cette Encyclopédie emploie le langage du déisme, ennemi de la Révélation, réclame, chose inouïe, la liberté de conscience, réprouve toute autorité, et, faisant l'apologie de l'athéisme, va jusqu'à prétendre qu'un athée peut être honnête homme. Laisser subsister d'aussi monstrueuses erreurs, c'est entr'ouvrir la porte aux scandales de toutes sortes. Le procureur du roi développe longuement son discours, manifestant avec évidence qu'il a peut-être parcouru les pamphlets de Chaumeix, mais qu'il a fort peu étudié l'Encyclopédie elle-même.

Ayant avalé cette abondante harangue, la Cour se donne quelques jours pour la digérer. Le 6 février, elle rend son arrêt. Les ouvrages accusés en même temps que l'Encyclopédie seront lacérés et brûlés par la main du bourreau. (Jugement exécuté le 10 au pied du grand escalier du Palais.) Quant à l'Encyclopédie, en considération des sommes engagées, et par suite de son évidente utilité, on consent à la laisser subsister. Toutefois, les sept volumes déjà parus seront rigoureusement revisés par une commission de théologiens, avocats, « et autres personnes savantes » : soit, trois théologiens, trois avocats à la cour, deux professeurs de philosophie et un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres [1].

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.177. f° 271.

Cet arrêt ne satisfait personne. Les partisans de l'Encyclopédie crient à l'illégalité : ils soutiennent que des censeurs ayant été nommés par le Chancelier, représentant direct du roi, le Parlement ne peut, sans abus, en nommer de nouveaux. Les adversaires, de leur côté, estiment la mesure beaucoup trop douce, et prétendent bruyamment que les nouveaux censeurs seront bernés aussi facilement que les anciens. Le parti du Dauphin et de la reine s'indigne qu'on n'ait pas condamné l'ouvrage au feu avec les sept autres. Diderot suffoque d'angoisse, Jean-Jacques s'exalte au triomphe de la vertu et d'Alembert se félicite in petto de s'être dégagé à temps d'une aussi compromettante affaire. Les gens bien informés annoncent qu'on ne tardera pas à supprimer le privilège de l'Encyclopédie.

Pour tenter de parer le coup, les libraires associés écrivent à Malesherbes. Ils se plaignent d'être condamnés en raison de citations dénaturées par Chaumeix :

« Monsieur, sur la fâcheuse nouvelle que Le Breton vient de nous annoncer, nous prenons la liberté de vous supplier de ne pas nous sacrifier aux impressions défavorables qu'a fait naître contre l'Encyclopédie un écrivain qui a passé les bornes de la critique judicieuse en altérant les passages qu'il cite, ou en les présentant sous un faux jour. Nous serons incessamment en état de vous démontrer cette vérité et de désabuser le public, si vous nous le permettez, et nous vous supplions de nous en accorder le temps. » Ils ajoutent qu'en cas de suppression du privilège, toute souscription à un ouvrage deviendra désormais impossible en France ; qu'auteurs, censeurs et libraires pourront se voir per-

sonnellement poursuivis ; et que si les souscripteurs demandent la restitution des sommes avancées, jamais on ne pourra les satisfaire [1].

Ces arguments restent inutiles. Les juges sont hommes, et parfois, malgré de louables efforts, laissent parler leurs passions. Ce ne sera ni la première fois, ni la dernière, qu'une condamnation se fera par esprit de parti sur pièces falsifiées ou tout au moins faussées. Le 8 mars 1759, le Conseil du Roi rend un arrêt qui révoque le privilège accordé en 1746 à l'Encyclopédie. D'où l'interdition de vendre, débiter ou distribuer les tomes déjà parus et d'en imprimer de nouveaux « à peine de punition exemplaire [2]. »

L'Encyclopédie ne possède donc plus d'existence légale. Sa défaite provient en très grande partie des pamphlets de Chaumeix. Les philosophes, ayant plume alerte et dent dure, se vengent sur lui. Dans le *Mémoire pour Abraham Chaumeix contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert*, le pauvre homme est houspillé de telle sorte qu'il en devient à jamais ridicule. Le jour où la brochure paraît, elle vaut six sous ; le soir on la paye six francs ; le lendemain deux, trois louis. Elle atteint jusqu'à six louis.

Voltaire, à son tour, mettant Chaumeix en scène, en donne le portrait suivant :

> Je me suis fait auteur, disant la messe,
> Persécuteur, délateur, espion ;
> Chez les dévôts je forme des cabales :

1. *Les libraires associés à Malesherbes :* 18 février 1759. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. f° 170.
2. *Arrêt du Conseil du Roi...* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.177. f° 129.

Je cours, j'écris, j'invente des scandales
Pour les combattre et pour me faire un nom,
Pieusement semant la zizanie
Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
Imite-moi, mon art est assez bon,
Suis, comme moi, les méchants à la piste,
Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
Au géomètre ; et surtout prouve bien
Qu'un bel esprit ne peut être chrétien :
Du rigorisme embouche la trompette ;
Sois hypocrite, et ta fortune est faite [1].

Mais Voltaire ne s'en prend pas seulement à Chaumeix. Il écrit un drame en prose, *Socrate*, claire transposition des événements parisiens. Socrate, c'est Diderot ; le grand prêtre Anitus, Omer Joly de Fleury. Et l'on reconnaît en Chomos, Chaumeix, en Bertillos, le P. Berthier, et en Grafios, le Jésuite Nonoti, ennemi personnel de Voltaire. C'est une satire aiguë des mœurs, des idées et des arguments en faveur dans le parti dévot : « Je prouve, déclame Grafios-Nonoti, que l'âme est une quintessence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches, que Cérès fait des miracles, et que, par conséquent, Socrate est un ennemi de l'État, qu'il faut exterminer. » (acte II. Scène VII.)

Cependant Diderot, aussi navré qu'il soit, n'accepte point avec passivité l'arrêt du 8 mars. Sur ses conseils, les libraires associés rédigent un *Mémoire justificatif* [2].

1. *Le Pauvre diable.* Le Pauvre diable, daté de 1758, parut en 1760. On sait que Voltaire faussait souvent les dates de ses publications. Ces vers sont trop de circonstance pour n'avoir pas été écrits en 1759.

2. *Mémoire des libraires associés*... Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191. f° 2.

Ils s'indignent contre les procédés employés dans le réquisitoire. Ils protestent contre les insinuations qui font de l'Encyclopédie l'œuvre d'une société plus ou moins secrète, alors que la plupart des collaborateurs ne se connaissent pas entre eux. Ils affirment n'avoir jamais dérogé aux réglements de la Librairie ou de la censure. Ils supputent les pertes que vont subir souscripteurs, libraires, ouvriers, et l'État lui-même. Toutes ces considérations, ajoutent-ils, doivent plaider en faveur d'un ouvrage, d'ailleurs entrepris sur les instances du gouvernement.

Mais le gouvernement ne veut rien entendre. Les souscripteurs se prétendent lésés ? Eh bien ! on condamnera les libraires à les indemniser. Un simple calcul suffit. Additionner, d'une part les frais occasionnés par les volumes déjà publiés ; d'autre part, la totalité des souscriptions ; puis soustraire ces deux sommes l'une de l'autre. On charge M. de Malesherbes d'effectuer ce calcul et de rédiger un rapport [1]. Pauvre M. de Malesherbes ! Après de successives transformations en théologien, historien, philosophe, voici qu'il devient comptable !

On fixe l'indemnité en question à 72 livres. Le 21 juillet 1759, le Conseil d'État rend un nouvel arrêt condamnant les libraires à restituer cette somme aux souscripteurs. Ainsi ces derniers seront dédommagés pour les volumes qu'ils ne recevront pas, et les libraires conserveront une somme proportionnelle aux dépenses effectuées [2]. Admirable sagesse de ceux qui décident

1. *Malesherbes à d'Hémery.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191. f° 314.
2. *Arrêt du Conseil d'État du Roi.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.177. f° 155.

sur le papier, sans daigner se préoccuper des misérables contingences !

Quelques jours auparavant, le libraire Laurent Durand avait gagné la Hollande. Dans ce voyage assez précipité, le public voit une fuite. Presque en même temps, Diderot se rend à Langres pour affaires de famille. Et le bruit se répand sans tarder que les principaux intéressés à l'Encyclopédie mettent chacun la clef sous la porte et disparaissent à l'étranger. Cela cause quelque rumeur. M. de Malesherbes s'en montre fort dépité. Craignant, lui aussi, que le libraire ne soit allé proposer à ses confrères hollandais de prendre l'œuvre à leur compte, il exprime ou fait exprimer à Durand tout son mécontentement.

Mais celui-ci se disculpe aussitôt. Il prétend avoir entrepris son voyage dans le seul but de négocier deux créances, l'une de 1500 livres à La Haye, l'autre de 1000 à Leyde. En tous cas, il profite de l'occasion pour récréminer au sujet du nouvel arrêt : « Si le nouvel arrêt était exécuté, nous nous trouverions condamnés à rendre plus qu'il ne nous reste, après ne nous être rien partagés... Vous êtes trop équitable et trop éclairé pour vouloir que quatre citoyens qui n'ont pas démérité, soient sacrifiés pour avoir employé quinze années de leur vie à construire, avec autant de zèle que de fatigue, un grand édifice qu'ils ont cru devoir être utile au public et honorable à leur patrie. Si ce malheureux ouvrage eût été moins persécuté, on aurait peut-être cru devoir des récompenses à notre courage. On ne nous reproche rien et cependant on nous traite, et pour la forme et pour le fond, comme des malfaiteurs. Quelque idée qu'on puisse avoir d'un libraire, c'est

un homme, et quelquefois un homme fort sensible. J'en appelle, Monsieur, à la bonté de votre cœur, qui m'est connue. Elle ne peut pas désapprouver la sensibilité aux humiliations accumulées. J'ai cru l'état de mes pères honnête ; ils ont travaillé dans la librairie pendant 250 ans, et j'en suis réduit à gémir de ne pas être le fils d'un bon maçon ou d'un bon charpentier [1]. »

Trois jours après, il revient à la charge et représente que l'arrêt du 21 juillet demeure inexécutable. Si un seul souscripteur réclame, tous peuvent réclamer, et dans ce cas il ne reste plus « que d'abandonner tout et de compter avec le public à livres, sols et deniers... Je n'ai pas besoin de fortune pour être heureux, ajoute Durand, je n'ai besoin que de repos ; ma santé a toujours été dans un mauvais état et cela ne la fortifie pas [2]. »

Mais il advient précisément une chose admirable : « Aucun souscripteur ne se présenta pour recevoir le remboursement des 72 livres. Le public désirait et espérait la continuation de l'Encyclopédie [3]. »

Quel stimulant ! Diderot n'est donc pas vaincu ? Le voilà remonté sur sa bête. Sa décision est prise, décision où l'audace s'empanache d'esprit. La Cour a condamné le texte de l'Encyclopédie ? Bien ! on laissera dormir le texte. Mais elle n'a pas songé à condamner les planches. On publiera les planches, et sur le prix de ces planches on défalquera, pour les

1. *Durand à Malesherbes.* Amsterdam, 6 août 1759. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.345. f° 115.
2. *Durand à Malesherbes.* Amsterdam, 9 août 1759. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. f° 120.
3. *Procès Luneau de Boisjermain.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069. f° 145.

souscripteurs, les 72 livres d'indemnité. Malesherbes, séduit et amusé donne généreusement son appui [1]. On lance, sans tarder un *Prospectus* relatif au nouveau recueil [2].

Ce recueil comprendra mille planches réparties en quatre volumes. On payera 72 livres en souscrivant et 72 livres à la remise de chaque volume, soit en tout 360 livres. La souscription restera ouverte jusqu'au 1er mars 1760. Après quoi le recueil coûtera 480 livres. Quant aux anciens souscripteurs, ils payeront seulement 28 livres par volume : total 112 livres.

Ces dispositions habiles, cette souriante tenacité, enlèvent la faveur de tous ceux qui n'ont pas l'esprit systématiquement obnubilé. Les planches appellent le texte. Il viendra sûrement en son temps. Dans le public, tout en se gaussant des juges, on prétend que le tome VIII est déjà à l'impression [3].

Alors, dans le ciel qui paraît se rasséréner, éclate tout à coup une foudre sacrée. Le 3 septembre 1759, le Pape Clément VIII proclame la condamnation de l'Encyclopédie. *Damnatio et prohibitio operis in plures tomos distributi, cujus est intitulus* : *Encyclopédie*... Le texte, publié avec la traduction, est lu dans les églises, affiché dans les lieux publics et abondamment répandu, afin que nulle âme croyante n'ignore à quelles exécrations elle s'expose en jetant seulement les yeux sur ces abominables livres :

1. *Négociations au sujet du recueil de planches.* Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. fo 125, 127, 128, 133, 136, 137.
2. *Recueil de mille planches*... Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.345. fo 193.
3. *Journal de Barbier.* IV. p. 304.

« Aussitôt que parut le gros ouvrage divisé en plusieurs tomes, intitulé : Encyclopédie... nous fûmes informés, non seulement par le bruit public, mais par le jugement qu'en portaient des hommes très graves et pleins de zèle pour la Foi et la Religion, que ce livre contenait nombre de choses très nuisibles à la piété chrétienne et à la règle des mœurs...

« Nous donc, que Dieu a établi gardes et sentinelles sur les murs de Jérusalem... Ordonnons à tous et chacun des fidèles, sous les mêmes peines d'excommunication et de suspense respectivement, qui auraient chez eux ledit ouvrage, ou entre les mains desquels il pourrait tomber dans la suite, qu'aussitôt qu'ils auraient connaissance des présentes Lettres, il aient à l'apporter aux Ordinaires des Lieux, ou bien aux Inquisiteurs de la Foi ou à leurs Vicaires, qui auront soin de faire brûler sur le champ les exemplaires qui leur seront livrés [1]. »

C'est la suprême assommade. Du moins certains le pensent. Mais bien des gens, sans nul doute honnêtes et loyaux, se soucient assez peu de la condamnation des livres par l'Église. Que resterait-il donc pour s'alimenter le cerveau ? De plus, à Paris ainsi qu'en province, on considère depuis longtemps l'Encyclopédie comme une affaire nationale. Et les Français n'aiment pas beaucoup que le Pape mette le nez dans leurs affaires. Chez nous, quand un parti se trouve discuté, la désapprobation de Rome ne tarde pas à lui conférer un excellent brevet de sympathie.

1. *Damnatio et prohibitio...* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.094. f° 19.

VIII

TRAGI-COMÉDIE

La suppression de l'Encyclopédie, aussi dure qu'elle parut, restait « un mot vide de sens, car tous les exemplaires étaient chez les souscripteurs et on n'espérait pas qu'ils les portassent au greffe [1]. » Ils ne les portèrent pas, en effet. L'arrêt du Parlement accordait une prime aux bibliophiles. Les neuf censeurs n'eurent donc « rien à censurer ». Quant à la bulle du Pape, par un à-propos plein d'humour, elle coïncide précisément avec la mise à l'impression des tomes restant à paraître.

Ainsi en a décidé Diderot. Pendant que sortiront les volumes de planches, on imprimera les volumes de texte. Le jour où l'opinion réclamera cette dernière partie de l'Encyclopédie, on la livrera d'un seul coup au public. Le Breton, imprimeur du roi, se met à l'œuvre en dépit du roi.

Ce projet se trouve favorisé par la nomination de

1. Malesherbes. *Mém. sur la liberté de la presse.* Chap. III. p. 351.

M. de Sartine comme lieutenant de police, le 21 novembre 1759, avec charge spéciale de veiller à l'exécution des règlements concernant la Librairie (11 décembre) [1]. M. de Sartine est un homme d'environ quarante-cinq ans, pondéré, bien équilibré, d'esprit loyal et sage. Il comprend l'importance et l'utilité de l'Encyclopédie. Mais, dans l'intérêt même de l'œuvre, il ne voudrait plus aucun bruit autour d'elle.

Le philosophe approuve avec joie. Il reprend sa tâche. De la lettre H à la lettre Z, la besogne est longue. Qu'importe ! Dans le grenier qu'il utilise comme cabinet de travail, rue Taranne, au cinquième étage, se répand le désordre sacré des œuvres en gestation. Les fidèles abordent, avec des liasses sous le bras, le petit escalier étroit, un escalier « diablement difficile à grimper » et dans lequel « à chaque marche on touche la muraille ou la rampe [2]. » Et Jaucourt habite tout près, rue de Grenelle.

L'admirable homme ! on n'ose dire qu'il est enchanté des trahisons survenues parmi les encyclopédistes, mais il est enchanté du redoublement de travail. Le médecin appelé près d'un malade, songe-t-il au repas qui l'attend, au repos auquel il a droit, au plaisir qu'il s' tait promis ? D'autres se rendent au spectacle, à la chasse, à l'amour. Devant la souffrance, lui ne connaît ni famille, ni amis, ni patrie ; il ne se connaît plus lui-même. Il va, dût-il en crever, dût-il rapporter à son foyer les germes les plus redoutables, il va, même s'il prévoit l'inutilité de son intervention.

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.177. f° 113.
2. *Est-il bon ? Est-il méchant ?* Acte I. Sc. III.

L'Encyclopédie se trouve bien malade. Jaucourt possède la conscience et la mentalité d'un médecin, d'un vrai. Donc le voilà tout dévouement et tout action.

L'effort devient plus que jamais nécessaire. Malgré le silence adopté, les attaques persistent. Chaumeix décoche les *Philosophes aux abois*. Un autre, dans *Le Coq à l'asne ou l'éloge de Martin Zèbre*, imagine une encyclopédie de quadrupèdes qui se livrent aux pires inepties. Et Fréron, apprenant le projet de publier les planches, affirme que ces planches, dressées par Réaumur avant sa mort (1757), ont été volées par Diderot. Diderot se gendarme. Il demande l'arbitrage de l'Académie des Sciences. Après examen comparatif, la commission d'expertise, composée de Nollet, Morand, Duparcieux et de Lalande, déclare fausses les allégations de Fréron [1]. Mais qu'importent à ce dernier les démentis !

Fréron, du moins, a de l'esprit. Palissot, aucun. C'est lui cependant qui lance la grande offensive du moment, la comédie des *Philosophes*, représentée pour la première fois au Théâtre-Français le 2 mai 1760.

Peu de pièces atteignent pareille platitude. Une intrigue enfantine, un agencement malhabile, des situations absurdes, des caractères stéréotypés, et tout un jeu de ficelles si usées que l'on se demande avec stupeur comment, dès la premiere représentation, elles ne cassèrent pas.

Mais la pièce, fortement soutenue par le Dauphin, la reine, la princesse de Robecq, obtient d'emblée un gros succès. Palissot montre tous ces philosophes

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069. f° 310.

comme de vilaines gens, avec de vilaines âmes, jaloux, venimeux, hypocrites, sacrifiant sans hésiter la religion, l'état, la famille, le devoir à leurs petits intérêts, à leurs mesquines vanités. Le soir de la première, le maréchal de Biron, qui hait l'Encyclopédie, fait augmenter les sentinelles du parterre avec ordre d'arrêter « indistinctement ceux qui feraient le plus léger bruit ». En cas de tumulte, la garde se portera « l'arme haute » dans l'orchestre et dans l'amphithéâtre [1]. On a soigné la claque. Le parti dévôt se délecte. Mais bientôt des protestations s'élèvent. Les applaudissements se mêlent aux sifflets. L'agitation déborde la salle, gagne la rue, s'engouffre, en face, au café Procope, et, de là, submerge Paris.

Palissot en effet ne se trouve peut-être pas très indiqué pour s'ériger en défenseur de la morale. Chargé de la recette des tabacs à Avignon, il y fit récemment une splendide banqueroute. Elle ne l'empêche pas, depuis son retour à Paris, de se prélasser dans une maison bien confortable ; et son luxe semble prouver aux plus obtus que les écus destinés aux tabacs ne se sont pas uniquement volatilisés en poussière et fumée. On l'accuse au surplus de quelques autres bagatelles, comme d'avoir prostitué sa femme, filouté ses confrères et surabondamment renié le Dieu qu'il prétend défendre. Ceux qu'il ridiculise sur la scène n'ignorent rien de ces détails. Ils s'empressent de les livrer au public dans une brochure intitulée : *Quelques traits de l'auteur de la Comédie des Philosophes* [2].

1. *Paris, Versailles et les Provinces au* XVIII[e] *siècle... par un ancien officier aux Gardes-Françaises.* 1809. II. p. 287.
2. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.344. f° 238.

C'est une longue litanie des griefs les plus variés, libellée sous la même forme : « ... Quand on a été capable de faire banqueroute et qu'on s'est fait chasser d'un emploi pour malversation, on a tort de traiter les philosophes de fripons. Quand,... etc. » Le public qui n'aime pas les titres longs, appelle ce pamphlet les *Quand*. Peu après, les *Notes utiles pour la comédie des Philosophes* donnent sur Palissot quelques renseignements complémentaires et tout aussi péjoratifs [1].

D'autres s'indignent en vers :

Tout Paris court à la pièce nouvelle
C'est une rage. Un si brillant succès
Enrichira l'auteur et les Français...
Si l'on tolère un attentat semblable,
Si du Parnasse un aveugle avorton
Peut outrager la vertu respectable,
En consultant la loi du talion
Je crois qu'on peut, sans être trop coupable,
Faire expirer l'auteur sous le bâton.

Ou bien :

Un petit Grec, singe d'Aristophane,
Veut l'imiter dans ses emportements.
Le roquet mord, et, de sa dent profane,
Va déchirant et sages et savants [2]...

On ne peut tout citer des pamplets, versiculets, libelles de toutes sortes qui circulent contre les *Philosophes*. Palissot prétend se défendre. Il publie une *Préface* à sa pièce [3], s'y compare modestement à

1. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. f° 63.
2. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.344. f° 237.
3. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191. f° 214.

Molière et Racine, puis s'emporte contre l'Encyclopédie. En riposte à cette riposte, paraît la *Vision de Charles Palissot pour servir de Préface à la Comédie des Philosophes*. Malheureusement cette dernière brochure contient de transparentes allusions à la princesse de Robecq, laquelle est actuellement du dernier bien avec le duc de Choiseul, ministre. Malesherbes entend couper court à tout scandale. Il écrit immédiatement à Sartine pour lui demander de sévir.

« J'ai l'honneur de vous donner avis, Monsieur, qu'il se débite depuis ce matin deux brochures dont l'une est intitulée *Préface à la Comédie des Philosophes*... (Ce) n'est point la véritable préface de M. Palissot. C'est au contraire une satire sanglante non seulement contre Palissot, mais contre des personnes très respectables qui, par leur état, doivent être à l'abri de pareilles insultes. Ces deux brochures ne sont sûrement revêtues d'aucune permission, et cependant elles ont été vendues ce matin chez les marchands établis au Palais-Royal et ailleurs avec la même publicité qu'un ouvrage imprimé avec privilège [1]. »

A quoi Sartine répond avec sérénité :

« En conséquence de l'avis que M. de Malesherbes a bien voulu me donner, j'ai fait arrêter le libraire du Palais-Royal et je l'ai fait mettre en prison... Il faut bien nous attendre à être inondés de mil (*sic*) brochures les unes plus impertinentes que les autres [2]. »

Il faut s'attendre aussi à l'arrestation de l'auteur :

1. *Malesherbes à Sartine*. 29 mai 1760. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. f° 70.
2. *Sartine à Malesherbes*. 1er juin 1760. *Ibidem*. f° 73.

c'est l'abbé Morellet. Le 11 juin, d'Hémery le conduit fort poliment à la Bastille [1]. Mais Palissot a déjà voulu se venger par lui-même en publiant le *Conseil des Lanternes ou véritable vision de Charles Palissot pour servir de post-scriptum à la Comédie des Philosophes* [2]. Malesherbes sent vaciller sa raison.

Il y a de quoi. L'affaire de Palissot se corse en effet d'une affaire non moins extravagante.

Le 10 mai 1760, huit jours après la première des *Philosophes*, Jean-Jacques Le Franc, marquis de Pompignan, prenait séance à l'Académie Française et prononçait le discours d'usage. Le nouvel académicien regorgeait de son propre mérite. Il s'estimait lésé d'avoir attendu jusqu'à cinquante et un ans sa réception parmi les Immortels. Comme il appartenait au parti dévôt, il accusait tout naturellement d'une pareille iniquité, ces philosophes impies qui tenaient tout. Dans son discours, il laissa donc entendre sans ambages que s'il existait actuellement un grand homme à l'Académie, c'était lui-même. Puis il chargea à fond de train sur les prétendus philosophes. Peut-être eut-il provoqué simplement les sourires de ses confrères s'il n'avait commencé par les vexer. Quelques jours après parut une liste de *Quand*, bientôt suivie d'une liste de *Si* et de *Pourquoi*, d'où le bouillant académicien sortait fort abîmé [3].

Hors de lui, le marquis riposte par un pamphlet

1. *D'Hémery à Malesherbes*, et *Saley à Malesherbes*. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191. f° 164 et 165.

2. *Saley à Malesherbes*. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 3.348. f° 61.

3. *Les Quand, notes utiles pour un discours prononcé devant l'Académie le 10 mai 1760*. Sixième édition, augmentée des *Si* et des *Pourquoi*. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191.f° 204.

dans la forme des *Quand* [1]. Mais pour confondre plus solennellement ses ennemis, il écrit un *Mémoire* [2], va trouver le roi, lui présente le manuscrit et lui demande son approbation. Le roi, qui demeure indifférent aux démêlés littéraires du marquis, feuillette d'un doigt négligeant les feuillets et les restitue sur le champ, avec cette politesse ironique dont il possède le secret. Pompignan court chez le ministre Saint-Florentin : Le roi, dit-il, vient d'approuver le mémoire après lecture. Puis il pousse chez Malesherbes. Que son *Mémoire* soit imprimé toute affaire cessante ! L'assentiment du roi et du ministre rend inutiles les formalités réglementaires.

M. de Malesherbes, bien placé pour se méfier, demande confirmation plus explicite de pareilles allégations. Le marquis, vexé, proteste. On échange des propos vifs. Bref, Pompignan part bredouille et fort échauffé. Il emporte son manuscrit sous prétexte de le soumettre une seconde fois à Louis XV. Mais au lieu d'aller à la cour, il se rend chez le libraire Prault, prétexte une autorisation exceptionnelle, ordonne qu'on imprime sans tarder le *Mémoire* et, de plus, exige que l'on place au dessous du titre la mention : *Approuvé par le roi*. Après quoi, regagnant Versailles, il raconte à qui veut l'entendre que Malesherbes refuse de se plier au désir du Souverain, qu'il favorise ouvertement les impies, et se plaît à susciter mille difficultés aux honnêtes chrétiens désireux de sauvegarder leur honneur et leur foi.

1. Bibl. Nat. *Ibidem*. f° 195.
2. *Mémoire présenté au roi*. Bibl. Nat. *Ibidem*. f° 187.

Cependant Malesherbes ne tarde pas à savoir que Prault imprime le *Mémoire*. Outré, il se rend chez le libraire, se fait présenter les formes et commande de les briser. Pompignan manque en trépasser de rage. Le Dauphin, les dévôts l'excitent. On envoie en délégation à Malesherbes le frère du marquis, évêque du Puy, flanqué de l'évêque de Grenoble. Devant les prélats, Malesherbes reste respectueusement ferme [1]. Mais, l'affaire s'envenimant, il craint tout de la calomnie. Il écrit donc à son tour un *Mémoire* [2] dans lequel il relate impartialement les faits et met en évidence la supercherie du marquis. « De ce que les encyclopédistes sont répréhensibles à beaucoup d'égards, il ne s'ensuit pas que leurs adversaires ne doivent être soumis à aucune loi. » On finit par transiger. Malesherbes reçoit officiellement les instructions indispensables, et l'on imprime, après censure, le manuscrit de Pompignan, mais sans y mentionner l'approbation royale.

Tous ces incidents, étrangement embrouillés, produisent une extraordinaire confusion. Comme des pétards, des *Quand* éclatent de tous côtés. On ne sait plus s'ils sont lancés pour ou contre Pompignan, pour ou contre Palissot. M^lle^ Clairon ne décolère pas contre les acteurs assez lâches pour jouer une pièce qui est une infamie. Sur quoi, M^me^ de Robecq lui envoie un billet insultant. Et la comédienne de répondre du tact au tact à la grande dame par une

1. Bibl. Nat. *Ibidem.* f° 198 à 203.
2. Bibl. Nat. *Ibidem.* f° 221. Ce Mémoire repris, corrigé, augmenté, figure également aux f° 237, 247, 258.

lettre ou l'esprit se joint au dédain [1]. Le marquis de Pompignan se rengorge, le Dauphin fulmine, Louis XV hausse les épaules, M. de Malesherbes lève les bras au ciel, et M. de Sartine, qui en a vu bien d'autres, ne perd nullement son sourire. Le Théâtre Français, bientôt, donne l'*Ecossaise*. Après Palissot, Voltaire. Après la satire contre l'Encyclopédie, la satire contre Fréron. Celui-ci, qui assiste à la première, rougit, pâlit. On emporte sa femme évanouie. Longtemps les oreilles du pamphlétaire sifflent du « *Te Voltairium* » [2] que l'on entonne autour de lui. Et, naturellement, M. de Malesherbes reçoit les plaintes les plus virulentes contre ce « malheureux Voltaire », ce « coquin d'Alembert », ce « tartuffe de Diderot [3]. »

Au milieu d'un pareil tintamarre, Diderot, lui, reste coi. Il tient parole. C'est, de sa part, la meilleure tactique. A peine se permet-il d'assister avec Grimm à la première de l'*Ecossaise*. Et comme Voltaire s'étonne de son silence, il lui écrit :

« Vous vous êtes plaint, à ce qu'on m'a dit, que vous n'ayez pas entendu parler de moi au milieu de l'aventure scandaleuse qui a tant avili les gens de lettres et tant amusé les gens du monde ; c'est, mon cher maître, que j'ai pensé qu'il me convenait de me tenir tout à fait à l'écart ; c'est que ce parti s'accordait également avec la décence et la sécurité ; c'est, qu'en pareil cas, il faut laisser au public le soin de la vengeance ; c'est que je ne connais ni mes ennemis, ni

1. *Corresp. Gén. de Grimm*. IV. p. 307.
2. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191, f° 274 ; et *Année littéraire*, 1760, V, p. 209.
3. *Fréron à Malesherbes*. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.191, f° 272.

leurs ouvrages ; c'est que je n'ai lu ni les *Petites lettres sur de grands philosophes*, ni cette satire dramatique (les *Philosophes*) où l'on me traduit comme un sot et comme un fripon ; ni ces préfaces où l'on s'excuse des infamies qu'on a commises en m'imputant de petites méchancetés que je n'ai point faites et des sentiments absurdes que je n'eus jamais [1]... »

La prudente conduite de Diderot porte ses fruits. Malesherbes et Sartine, en feignant d'ignorer ce qui se passe chez Le Breton, s'évitent de graves ennuis. Quant à Choiseul, à présent maître de l'heure, s'il a fait emprisonner l'encyclopédiste Morellet pour les beaux yeux de Mme de Robecq, il ne veut désormais inquiéter à aucun prix les Encyclopédistes pour les beaux yeux des Jésuites [2]. Il tient les Bons Pères, et, les détestant fort, prétend ne les plus lâcher que définitivement étouffés.

L'opinion publique, délaissant l'Encyclopédie, se passionne pour l'affaire des Jésuites. A scandale, scandale et demi. Un certain P. La Valette, missionnaire aux Antilles, avait pensé que tout en gagnant des âmes au Seigneur, il pourrait gagner quelque argent à son Ordre. Il s'était donc lancé dans l'agriculture et le commerce. Mais on ne s'improvise pas, au pied levé, agriculteur ou commerçant, même en exploitant les nègres. Tout jésuite qu'il était, le P. La Valette se ruina et ne put rembourser la maison Gouffre et Lioncy, de Marseille. Les sommes avancées atteignaient 1.500.000 livres. Gouffre et Lioncy atta-

1. *Diderot à Voltaire*, 28 novembre 1760.
2. Choiseul était franc-maçon : Loge des enfants de la gloire.

quèrent la Compagnie de Jésus, comme solidaire du P. La Valette, et réclamèrent leur créance, plus 50,000 livres de dommages et intérêts. La Compagnie de Jésus se vit condamnée à payer. Furieux de cette condamnation, les Jésuites, pourtant réputés si subtils, commirent la plus détestable imprudence. Ils en appelèrent au Parlement. Et celui-ci, tout janséniste, ne manqua pas une aussi merveilleuse occasion d'assouvir ses vieilles rancunes. Un conseiller à la Grand'-Chambre, l'abbé de Chauvelin, homme fort remuant et même un tantinet encyclopédiste, élargit le débat. Il montra, par les statuts même de leur Compagnie, que non seulement les Jésuites étaient solidaires les uns des autres, mais que cette solidarité s'exerçait à leur profit contre l'État et l'Ordre public. L'avocat général, Omer Joly de Fleury, prononça un réquisitoire dans lequel il discuta les *Constitutions* de Loyola, comme il avait naguère discuté les doctrines de l'Encyclopédie. Il établit que tout Jésuite n'a qu'un seul maître, le général de l'Ordre, lequel se moque infiniment du Pape et du roi, des juges et des frontières. Malgré tergiversations et protestations, la Compagnie de Jésus est supprimée, par arrêt du Parlement, le 6 août 1762.

Diderot se frotte les mains avec une joie sans mélange : « Me voilà délivré d'un grand nombre d'ennemis puissants. Qui est-ce qui aurait deviné cet évènement il y a un an et demi ? [1] » Il se plaît aux plus piquantes réflexions, et se trouve tout prêt à révérer la justice immanente.

1. *Diderot à M^lle Volland*, 12 août 1762.

Ses espérances se précisent. Déjà, au début de cette année 1762, a paru le premier volume de planches, seul, un peu timidement, et passablement inaperçu. Sans tarder les autres vont suivre, jusqu'au jour, sublime entre tous, où paraîtront en même temps les dix volumes de texte. La situation matérielle du philosophe s'améliore également. Cet homme, qui se laisse exploiter depuis près de vingt ans, finit par s'enhardir. Il représente aux libraires que ses maigres honoraires ne correspondent nullement au labeur assumé. Les libraires protestent. Mais sans Diderot que feraient-ils ? Le directeur de l'Encyclopédie touchera donc, comme auparavant, un traitement fixe de 1500 livres, plus 350 livres par volume de planches, 350 livres par volume de texte, et les « 50 livres de Discours » que l'on devait faire à d'Alembert [1]. Comme M^lle Volland démontre à son ami qu'il reste dupe malgré tout, il répond : « Ne dites point de mal des libraires, ils font tout ce que j'ai exigé. Voilà l'équité qu'il faut attendre de tout le monde. La générosité consisterait à aller au-delà [2]. »

Il n'en demande pas tant. Il sait que neuf fois sur dix, au moins, les hommes de lettres se montrent dépourvus des qualités pratiques qui leur permettraient de monnayer leur talent. Donc, qu'ils se serrent le ventre, s'abreuvent d'eau claire et ne s'en prennent qu'à eux-mêmes. Qu'importent les privations, si un jour, en un point quelconque du vaste monde, l'œuvre suscite chez un inconnu l'émotion ou l'idée. Celui-là,

1. *A M^lle Voland*, 31 juillet 1762.
2. *A M^lle Volland*, 15 août 1762.

et celui-là seul, pourra payer en sympathie le formidable effort exigé par un livre. Qu'importent les libraires et leur argent, qu'importent l'aisance, la richesse et le luxe, ou qu'importent, pourvu qu'une œuvre s'achève, en exprimant le plus parfaitement possible la pensée qu'elle est chargée de révéler !

Or l'œuvre s'achève. Elle s'achève à Paris, malgré les offres pressantes de Catherine II, qui la voudrait à Saint-Pétersbourg. Le 29 septembre 1762, Diderot peut écrire à Voltaire : « J'ai les épreuves sous les yeux. Mais chut ! »

Il a les épreuves sous les yeux ! Et le pauvre grenier de la rue Taranne s'en trouve illuminé. La chaise de paille, la table de bois grossier, la planche de sapin qui ploie sous le poids des livres, la tapisserie de Bergame où sont clouées, sans cadres, quelques estampes, et des plâtres [1] donnés par Grimm, tous ces témoins poussiéreux de son effort semblent sourire. Mais son cœur surtout est illuminé, son cœur enthousiaste, son cœur fervent et convaincu. Lui, Denis Diderot, le fils du coutelier, le bohême, le sans-le-sou, l'écervelé, le méprisé, achève de mener à bien l'entreprise la plus formidable qui fût jamais conçue dans le domaine des idées. Il la conduit à son couronnement malgré l'envie, la trahison et les sarcasmes, malgré la Sorbonne, le Parlement et le roi, malgré les édits, les arrêts, les pamphlets, malgré les Jésuites, malgré les dévôts, malgré les évêques et malgré le Pape ! « Mais chut ! » Tout n'est pas encore fini. Après avoir forcé tant de

1. *Regrets de ma vieille robe de chambre.* Œuv. comp. de Diderot, IV. p. 7.

courants, vaincu tant de tempêtes, doublé tant de récifs, il ne faut pas que le beau navire s'échoue sur un dernier écueil. Diderot voit le port, mais il ignore encore les passes qui permettront d'y aborder.

Certes la vie s'est faite plus facile, plus gaie. Et que de bons amis ! Parfois on oublie la besogne et les paperasses. Avec Grimm, on résoud à bâtons rompus vingt problèmes de philosophie, d'esthétique ou de morale. On roucoule avec M^le^ Volland. On bamboche chez d'Holbach, rue Royale-Saint-Roch, ou bien l'on se délasse à la campagne, au Grandval : on débite des balivernes, on tient des propos salés, on rivalise de science, de verve et d'esprit. Chez M^me^ Geoffrin, on se fait rappeler à l'ordre. Auprès de M^me^ Le Breton, on « joue le passionné », on débite des gaillardises et l'on se laisse promettre une belle tabatière d'or pour le jour où l'Encyclopédie sera terminée. On court les cafés, les théâtres, les expositions. On a cinquante ans et l'on se sent vigoureux comme à trente... Mais quand on est seul, quand on a regagné le grenier, revêtu la vieille robe de chambre, voici revenir la perpétuelle obsession. Ne s'est-on pas montré trop téméraire, trop entêté, en refusant les offres de Frédéric, de Voltaire et de Catherine ? En ce moment, des sbires ne perquisitionnent-ils pas chez Le Breton ? Le pas des policiers ne va-t-il pas buter aux marches du mauvais escalier ? L'échec, le manquement à la parole donnée, l'œuvre abîmée dans le néant, les 4.000 souscripteurs dupés, les libraires ruinés, les ennemis triomphants, l'épithète de canaille proclamée avec une apparence de vérité, un mépris éternel,... effroyable hantise ! Diderot frissonne. Cet homme, qui paraît

heureux, mène la plus atroce existence intérieure.

Cependant le temps passe, apportant son habituel contingent de joies et de peines, et traînant à sa suite le cortège des évènements coutumiers. Laurent Durand meurt en mai 176?, et l'on se réunit à la maison mortuaire, rue du Foin, le 13, à dix heures du matin pour accompagner le libraire au cimetière Saint-Séverin [1]. Sa femme, qui le secondait depuis longtemps, prend sa succession. Pour l'Encyclopédie, le temps passé, c'est du temps gagné. Rien d'anormal, rien de catastrophique. Un à un, Diderot a donné les *bons à tirer* des derniers volumes. On les imprime. Tout va pour le mieux. Il semble qu'enfin le philosophe puisse espérer la fin de ses tracas.

Illusion !

Un jour de novembre 1764, manquant d'un renseignement, il le cherche dans un des volumes non encore parus mais imprimés depuis longtemps déjà. Tout à coup ses yeux s'arrondissent. Il précipite sa lecture, tourne les pages, va droit à la fin. Rêve-t-il ? Il lève la tête, regarde les estampes, les plâtres, la tapisserie de Bergame, passe la main sur son front. Soudain, il bondit vers un meuble dans lequel il garde sous clef le double des bonnes feuilles. D'une main fébrile il bouscule ses papiers, retrouve l'article en question, le porte à sa table. Et là, un doigt sur les bonnes feuilles, un doigt sur le volume, il compare les textes. Horreur ! L'œuvre a été mutilée, puis mal réagencée par quelqu'un qui, c'est visible, ignore les secrets de la composition et du style. La même constatation, il la fait

1. *Faire part de convoi.* Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.155, f° 3.

pour d'autres articles montrant quelque originalité ou tant soit peu d'audace [1]. C'est un désastre, un irréparable désastre...

Le Breton, véhémentement interrogé, se démasque. Il a fait exécuter arrangements et coupures. Car Le Breton en a assez. Il entend vendre son livre, réaliser enfin un bénéfice. Il ne veut plus d'injures, d'espionnage et de perpétuelles craintes. Il ne veut pas surtout aller à La Bastille, pour contenter quelques écrivassiers qui se croient du génie. Qu'ils gardent leur génie ! Lui prétend garder ses écus, en bon commerçant tenant boutique rue La Harpe, en bon bourgeois ayant pignon sur la rue Hautefeuille. Aussi, pour éviter toute nouvelle histoire, il a mis délibérément les dix derniers volumes de l'Encyclopédie au niveau du Français moyen. Dépourvu de censeurs, il s'est improvisé censeur.

En vain Diderot lui représente-t-il l'atrocité d'un pareil procédé. Hors de lui, le philosophe vocifère, invective, pleure de rage. L'autre reste buté. Quelques articles mutilés ? La belle affaire ! On ne va pas réimprimer plus de 9.000 pages in-folio sur deux colonnes, soit 1.300.000 lignes, à 4.250 exemplaires, pour une pareille vétille ! Les souscripteurs recevront leurs dix volumes. C'est l'essentiel, et c'est déjà bien beau. Les liront-ils seulement, ces imbéciles ?

Diderot sent que s'il reste là, il va peut-être étrangler cet homme. Il part. La porte claque. Jamais il

1. Les bonnes feuilles, constituant l'édition authentique de l'Encyclopédie, auraient, paraît-il, été expédiées à Saint-Pétersbourg, avec la bibliothèque de Diderot. S'y trouvent-elles encore ?

ne remettra les pieds dans cet antre de faussaire.

Briasson ne tarde pas à le rejoindre, Briasson plus fin, plus diplomate aussi. Il compâtit, plaide, démontre qu'il ne faut rien exagérer, que le mal n'est sans doute pas aussi grand qu'il y paraît, et qu'en tout cas il reste un devoir, un devoir supérieur à toutes contingences : tenir les engagements avec les souscripteurs. Les souscripteurs !... Mme Le Breton arrive à la rescousse. Elle s'efforce d'excuser son mari que la perspective des persécutions épouvante. Il n'a pas cru si mal faire ! Il a voulu contenter tout le monde, sauver l'œuvre d'un désastre certain. Peu à peu, la fureur se calme au cœur de Diderot.

Il y reste un immense chagrin, un infini découragement. Ses rêves, son idéal, son but, tout s'écroule dans le dégoût. Il se voit dans le cas d'un homme qui s'apercevrait tout à coup qu'un ami très estimé le dupe, le vole et le calomnie depuis de longues années. Son beau navire, armé en guerre, qui avait si gaillardement résisté aux fureurs de la mer comme aux violences des combats, le voilà pourri par l'intérieur, infesté de rats immondes, taraudé jusqu'en ses fibres les plus résistantes par des vers répugnants et sournois ! On lui a pris la seule chose que l'homme possède véritablement en propre, la chose la plus intangible du monde et que jamais ni juges, ni bourreaux n'ont pu arracher aux martyrs : la pensée. Cette pensée on l'a déformée, souillée. Les dix derniers volumes destinés à combattre auprès des sept premiers, hélas ! autant de tristes bâtards, lâchement engendrés dans la peur. Paris, la France et le monde attendent l'œuvre qui doit ouvrir des horizons nouveaux et fortifier les

énergies naissantes. On leur donnera de la camelote...

Cependant, il faut la donner. Une inexorable fatalité oblige Diderot à cette dernière, à cette épouvantable concession : marcher à la bataille avec une arme sciemment faussée. Le 12 novembre, son sacrifice est fait. Il écrit à Le Breton :

« Ne m'en sachez nul gré, Monsieur, ce n'est pas pour vous que je reviens ; vous m'avez mis au cœur un poignard que votre vue ne peut qu'enfoncer davantage. Ce n'est pas non plus par attachement à l'ouvrage que je ne saurai que dédaigner dans l'état où il est. Vous ne me soupçonnez pas, je crois, de céder à l'intérêt !... Je me rends à la sollicitation de M. Briasson.

« ... Vous m'avez lâchement trompé deux ans de suite. Vous avez massacré ou fait massacrer par une bête brute le travail de vingt honnêtes gens qui vous ont consacré leur temps, leurs talents, et leurs veilles gratuitement, par amour du bien et de la vérité, et sur le seul espoir de voir paraître leurs idées et d'en tirer quelque considération... On apprendra une atrocité dont il n'y a pas d'exemple depuis l'origine de la librairie... On n'ignorera pas que vous avez manqué avec moi à tout égard, à toute honnêteté et à toute promesse. A votre ruine et à celle de vos associés, que l'on plaindra, se joindra, mais pour vous seul, une infamie dont vous ne vous laverez jamais. Vous serez traîné dans la boue avec votre livre et l'on vous citera dans l'avenir comme un homme capable d'une infidélité et d'une hardiesse auxquelles on n'en trouvera pas à comparer. C'est alors que vous jugerez sainement de

vos terreurs paniques et des lâches conseils des barbares ostrogoths et des stupides vandales qui vous ont secondé dans le ravage que vous avez fait... Ce qu'on y a recherché (dans l'Encyclopédie), ce que l'on y recherchera, c'est la philosophie ferme et hardie de quelques-uns de vos travailleurs. Vous l'avez châtrée, dépecée, mutilée, mise en lambeaux sans jugement, sans ménagement et sans goût. Vous nous avez rendus stupides et plats. Vous avez banni de votre livre ce qui en aurait fait encore l'attrait, le piquant, l'intérêt et la nouveauté. Vous en serez châtié par la perte pécuniaire et par le déshonneur : c'est votre affaire : vous étiez d'âge à savoir combien il est rare de commettre impunément une mauvaise action ; vous l'apprendrez par le désastre que je prévois... Quand on est sans énergie, sans vertu, sans courage, il faut se rendre justice et laisser à d'autres les entreprises périlleuses [1]. »

Toutefois, il consent encore à s'occuper de l'Encyclopédie. Il corrigera les épreuves, il classera les planches. Il ira chez Le Breton, mais il ne le connaîtra que pour lui manifester son mépris. Et il ajoute cette parole tragique : « Je suis blessé jusqu'au tombeau. »

Sa lettre terminée, cet homme qui a supporté toutes les tribulations, subi toutes les angoisses, résisté aux plus viles attaques et qui devrait à jamais être bronzé devant la vie, cet homme de cinquante ans passés, s'effondre sur sa table et sanglote comme un enfant.

1. *Diderot à Le Breton*, 12 novembre 1764. Œuv. compl. de Diderot, t. XIX, p. 467 et sq.

IX

FIN

Pendant dix mois encore Diderot s'astreint à tenir sa promesse, comme si rien ne s'était passé. Il voit Le Breton pour ainsi dire chaque jour : « Il promène autour de moi sa lourde et pesante figure ; il s'assied, il se lève, il se rassied, il voudrait parler, il se tait : Je ne sais ce qu'il veut. Serait-ce par hasard, de prendre sur moi, auprès des auteurs, son infâme action [1] ? » Parbleu, ce serait un comble ! Pour éviter toute équivoque au sujet des ravages causés à l'Encyclopédie, Diderot informe David : « C'est un homme dur, avare, mais juste. La belle scène qu'il prépare à ma brute, à la première assemblée qu'ils auront ! Adieu la tabatière d'or [2] ! »

A la fin du mois d'août 1765, le rôle de Diderot semble terminé, au moins pour les volumes de texte. Après son long voyage sur une mer si tourmentée, il peut enfin crier : « Terre ! Terre ! » On le ménage. On

1. *A Mlle Volland*, 18 août 1765.
2. *A Mlle Volland*, 18 août 1765.

lui accorde une indemnité de 1.428 livres : on déchire les billets à ordre qu'il a contractés, on paye ses dettes. Tant mieux ! mais rien n'effacera sa rancœur. D'autant qu'il se sent fourbu : « L'esprit est abattu, la tête lasse et paresseuse, le corps en piteux état [1]. »

Le Breton employa les derniers mois de l'année 1765 à réaliser les besognes matérielles que réclame l'achèvement de dix volumes in-folio. Quand tout fut prêt, il restait un dernier et très grand obstacle. Comment lancer ces dix volumes condamnés ? On prit un subterfuge. On supposa qu'ils avaient été imprimés à l'étranger et, dès janvier 1766, on répandit cet *Avis* :

« Samuel Fauche, libraire à Neufchâtel en Suisse, donne avis au public qu'il a achevé d'imprimer la suite de l'Encyclopédie, dont il avait acquis les manuscrits après la publication des sept volumes imprimés à Paris. Cette suite commence au tome VIII et contient dix volumes. Ceux qui ont les sept premiers volumes de cet ouvrage et qui désireront s'en procurer la suite, sont priés de prendre chez les imprimeurs de Paris un écrit par lequel il soit constaté qu'ils ont souscrit pour cet ouvrage. Et les dix nouveaux volumes seront délivrés en feuilles au porteur de cet écrit, moyennant 200 livres [2]. »

Ainsi Le Breton espérait n'avoir affaire qu'aux souscripteurs, et pensait que ces derniers comprendraient leur propre intérêt en emportant sans bruit les exemplaires.

Le titre des derniers volumes se trouvait légèrement

1. *A M^lle Volland*, 18 août 1765.
2. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069, f° 150.

modifié : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de gens de lettres. Mis en ordre par M***. A Neufchastel chez Samuel Faulche et Compagnie, libraires et imprimeurs.* 1765.

Monsieur Trois Étoiles ! Par prudence sans doute on avait prié Diderot de ne point signer de son nom ces volumes. Mais lui, certainement, ne le voulut pas par dégoût.

L'enlèvement des dix derniers tomes ne rencontra tout d'abord aucune difficulté. Du fond de sa retraite, Voltaire s'émerveille : « Est-il vrai que l'Encyclopédie est débitée dans tout Paris sans que personne murmure ? Dieu soit loué. On s'avise bien tard d'être juste [1]. » Mais des nouvelles saugrenues ne tardent pas à circuler. Bachaumont note que les dix derniers volumes, imprimés en Hollande, ont été transportés dans les environs de Paris, où les souscripteurs les font prendre à leurs risques et périls [2]. Des abus s'ensuivent. Certains souscripteurs se vantent trop haut de posséder l'ouvrage. Ils proclament l'impuissance du gouvernement et la décadence du parti dévôt depuis la mort du Dauphin (20 décembre 1765). Cette outrecuidance des intéressés provoque l'interdiction de distribuer tout exemplaire, sans une autorisation spéciale de M. de Sartine [3].

Celui-ci avait succédé à Malesherbes comme directeur de la Librairie depuis 1763. Il se montrait d'autant

1. *Voltaire à Damilaville*, 12 février 1766.
2. Bachaumont : *Mémoires secrets*, 29 mars 1766.
3. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.069, f° 428, 429.

plus enclin à la réserve, qu'il savait le parti dévôt toujours très puissant et prêt à sévir à la moindre occasion. Dans son assemblée générale de 1765, le Clergé avait une fois encore condamné l'Encyclopédie [1]. Cette assemblée devait se réunir à nouveau pendant l'été de 1766. Il convenait donc de ne point l'indisposer par d'inutiles bravades.

Malgré les prescriptions, l'avide Le Breton, sollicité directement par quelques personnes de la cour, expédia sans autorisation à Versailles plusieurs exemplaires des derniers volumes. M. de Saint-Florentin l'apprit. Il les fit immédiatement saisir et signa l'ordre, au nom du roi, d'arrêter Le Breton. Aussi, le 23 avril, dès le matin, l'imprimeur vit-il arriver chez lui M. d'Hémery, qui, toujours poliment, le conduisit sur l'heure à la Bastille. « Les choses se sont bien passées », constatait le policier. Et Sartine ajoutait : « Cette punition était indispensable pour donner satisfaction au clergé à sa prochaine assemblée [2]. » Opinion partagée par Voltaire lui-même. Il écrivait quelques jours après : « Le sieur Le Breton a fait une haute sottise d'aller porter à Versailles des Encyclopédies lorsque le Clergé s'assemblait. Le ministère a fait très prudemment de s'emparer des exemplaires et de prévenir par là des clameurs qui auraient été aussi dangereuses qu'injustes [3]. » La fermeté de M. de Sartine favorisait l'Encyclopédie. Peu à peu chaque souscripteur obtiendrait l'autorisation qui le concernait, et pourrait légalement

1. *Corresp. génér. de Grimm*, VI, p. 411.
2. Bibl. Nat. Mss. Fr. Nouv. Acq. 1214, f° 459.
3. *Voltaire à Damilaville*, 12 mai 1766.

emporter ses volumes avec la garantie de ne se voir inquiéter par personne.

Diderot n'était pas méchant : bien au contraire. Tout porte à croire cependant qu'il vit sans déplaisir le douillet Le Breton tâter la paille humide des cachots. Sans doute, paille et cachot ne manquaient point d'un relatif confort, l'imprimeur ayant même amené à la Bastille son domestique Thomas Bernard pour le servir pendant sa captivité. En tous cas, il ne gémit pas longtemps sous les verrous. Sa liberté lui fut rendue huit jours après, le 30 avril [1].

Cet incident ne porta aucun tort à l'Encyclopédie. L'ère du véritable succès commençait. Louis XV put se dispenser de prendre parti dans l'affaire. Une légende prétend qu'un jour certains familiers du roi eurent la curiosité de savoir comment se composait la poudre dont ils venaient d'user à la chasse. Mme de Pompadour, favorable à l'Encyclopédie, aurait alors fait quérir le tome contenant l'article POUDRE, et tous, Louis XV compris, de convenir après lecture, que cet ouvrage était des plus utiles. Seulement l'article POUDRE se trouve au tome XIII, et ce tome ne put être consulté à la cour qu'en avril 1766, au plus tôt. Or à ce moment-là, Mme de Pompadour était morte exactement depuis deux ans.

L'Encyclopédie n'avait besoin ni de courtisans, ni de maîtresse royale, ni du roi pour prendre sa place dans le monde. Ayant souffert des exagérations de quelques hurluberlus et de certains fanatiques, elle ne tarda pas à profiter du bon sens général. Ses plus chauds

1. FUNCK-BRENTANO : *Lettres de cachet à Paris*, p. 371.

adversaires d'ailleurs avaient peu à peu disparu. « Il semble, remarquait malicieusement Voltaire, que tous ceux qui ont écrit contre les philosophes sont punis en ce monde : les jésuites ont été chassés ; Abraham Chaumeix s'est enfui à Moscou ; Berthier est mort d'un poison froid ; Fréron a été honni de tous les théâtres, et Vernet sera pilorié infailliblement [1]. » A cette époque la franc-maçonnerie se réorganise. Après vingt-cinq ans de tâtonnements et de discussions, elle se reconstitue dans le Grand-Orient de France et recommence à former un parti extrêmement puissant, à la tête duquel se trouvent les personnages les plus considérables du royaume. Si la franc-maçonnerie n'a pas fait l'Encyclopédie, il est certain qu'elle l'a fortement protégée au moment où cet ouvrage, enfin terminé, présentait une base solide à toute doctrine libérale. Sans nul doute persistait toujours un infatigable parti d'opposition. Il montra sa puissance en suppliciant le chevalier de La Barre (juillet 1766) pour une étourderie de jeune fanfaron. Donc il importait de se tenir sur ses gardes. Mais quand Voltaire, une fois de plus, engagea Diderot à quitter « le pays des singes devenus tigres [2] », le directeur de l'Encyclopédie préféra demeurer à Paris.

Il n'avait pas en effet complètement terminé sa tâche. Quatre volumes de planches avaient paru. Or leur nombre s'était accru. Il en restait sept à publier. Ce recueil de planches constituait une des parties les plus originales

1. *Voltaire à d'Alembert*, 26 juin 1766. — Vernet était pasteur à Genève.
2. *Voltaire à Diderot* : 23 juillet 1766.

de l'ouvrage, la seule, en tous cas, qui fut indemne de concessions ou de tripotages. Diderot lui donna tous ses soins et le publia entre 1767 et 1772. A part cela, il ne voulait plus rien entendre de ce qui touchait à la grande entreprise. Obligé d'intervenir dans l'extravagant procès de Luneau de Boisjermain contre les libraires associés [1], il donna l'impression d'un homme indifférent qui demande avant tout la paix. A jamais, il était dégoûté de l'Encyclopédie.

Aussi fit-il la sourde oreille quand un jeune imprimeur, Charles-Joseph Panckouke, lui proposa de travailler à un supplément, texte et planches. Ce Panckouke, ambitieux, remuant, et récemment enrichi par des succès de librairie, n'ignorait pas que Diderot, malgré sa renommée, restait fort gêné au point de vue pécuniaire. En bon commerçant, il imagina très probablement que le philosophe refusait ses propositions pour en obtenir de plus avantageuses. Donc un jour de septembre 1769, Panckouke se dirigea vers la rue Taranne et envahit le grenier avec la formelle intention d'acheter Diderot au plus bas prix possible. Il parla haut, il parla fort, comme un homme « enflé de l'arrogance d'un nouveau parvenu », et s'irritant du fait qu'un aussi pauvre hère put dédaigner ses offres. « Je l'ai laissé aller tant qu'il a voulu, raconte Diderot ; puis, me levant brusquement, je l'ai pris par la main ; Je lui ai dit : Monsieur Panckouke, en quelque lieu

1. Luneau de Boisjermain reprochait aux libraires associés de n'avoir jamais tenu leurs engagements pendant la publication de l'Encyclopédie. Il demandait 500 livres de dommages et intérêts pour chacun des souscripteurs. Le procès dura de 1761 à 1777. Boisjermain fut condamné.

du monde que ce soit, il faut toujours parler honnêtement ; mais cela est bien plus nécessaire encore quand on parle à un homme qui n'est pas plus endurant que moi, et qu'on lui parle chez lui. Allez au diable... vous et votre ouvrage. Je n'y veux point travailler. Vous me donneriez vingt mille louis et je pourrais expédier votre besogne en un clin d'œil que je n'en ferais rien. Ayez pour agréable de sortir d'ici et de me laisser en repos [1]. »

Oui, il en avait assez. Il en avait assez de s'être épuisé à la tâche pour aboutir aux corrections d'un Le Breton, et de se voir réduit « à mâcher des feuilles de laurier » pendant que d'autres entassaient les écus qui provenaient de son labeur. « N'est-il pas bien étrange que j'aie travaillé trente ans pour les Associés de l'Encyclopédie ; que ma vie soit passée ; qu'il leur reste deux millions et que je n'ai pas un sol. A les entendre, je suis trop heureux d'avoir vécu [2]. » Quelle amertume ! Panckouke tombait mal.

Les libraires, en vérité, ne jouirent pas longtemps de leur profit. La veuve Durand mourut en février 1769, David au mois de mars, et sa femme l'année suivante. Le Breton se désista en 1771. Et Briasson, dernier possesseur de la firme encyclopédique, entra dépouillé de biens dans la mort, le 2 mars 1775 [3].

Le champ devenant libre, Panckouke reprit son idée. Associé à Stoupe et Brunet, il publia le *Supplément* en quatre volumes (1776-1777), suivi de quatre volumes

1. *A Mlle Volland*, 11 septembre 1769.
2. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22,069, fo 382.
3. *Faire part de convoi*. Bibl. Nat. Mss. Fr. 22.155, fo 80.

de planches (1777). Après quoi, seul, il fit paraître (1780), en deux nouveaux volumes in-folio, une *Table analytique et raisonnée des matières contenues dans l'Encyclopédie et son Supplément*. Excellente idée au point de vue commercial : Panckouke écoulerait fatalement ses dix volumes aux souscripteurs de l'Encyclopédie, et même à ceux qui s'étaient procuré des éditions étrangères.

L'édition de Le Breton, complètement souscrite, se trouvait épuisée dès la sortie des presses. Aussi avait-on déjà réimprimé l'Encyclopédie à Genève et à Lucques. En 1770, il en avait paru une autre édition en 33 volumes in-folio à Livourne. Et le succès croissait sans cesse. Mais consulter de gros in-folio, constitue pour le lecteur une difficulté matérielle. On donna donc à Genève une édition plus maniable in-4° en 39 volumes, dont 3 de planches (1777). A Berne et Lausanne, le format devint plus réduit encore dans une édition en 36 volumes in-8° et 3 volumes de planches in-4°. Enfin, de 1778 à 1780, parut à Yverdun une édition en 58 volumes in-4°, dont 10 de planches.

Un pareil débordement d'éditions différentes en si peu d'années, prouve à quel succès parvenait l'œuvre de Diderot. Succès si complet que l'entreprenant Panckouke n'hésita pas à remanier l'Encyclopédie, à la reviser, à l'augmenter, tout en la présentant au lecteur sous une forme plus pratique. Avec le libraire Agasse, il commença, en 1782, à lancer l'*Encyclopédie méthodique* où les articles se trouvent groupés par matières. C'était entreprendre en quelque sorte une série d'encyclopédies dans l'Encyclopédie. Il fallut 50 ans pour l'achever. Terminée en 1832, elle ne com-

prend pas moins de 201 volumes in-4°, dont 47 de planches.

De leur côté l'Angleterre et l'Allemagne, rivales de la France, voulurent posséder, dans leur langue, un ouvrage analogue. Dès la fin du XVIII^e siècle, il parut des encyclopédies à Edimbourg, Londres, Francfort, Leipzig. Depuis, il s'en est répandu de toute sorte, en France comme à l'étranger, à mesure que se renouvelait ou s'amplifiait l'objet des sciences, arts ou métiers.

Ce retentissement même suffit à expliquer pour quelles raisons l'Encyclopédie de Diderot devint rapidement insuffisante. Elle invoquait le progrès, et le progrès évolua si promptement qu'en quelques années il fit entrer dans le domaine des réalités beaucoup d'hypothèses et même d'utopies. Déjà l'Encyclopédie restait fort au-dessous des primitifs desseins de Diderot, qui la considérait comme une œuvre en grande partie avortée. Le succès de cet ouvrage émondé, falsifié et fort inégal, l'étonnait. D'Alembert s'était montré plus compréhensif en affirmant : « Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé de ce que nous avons écrit [1]. » Le temps en effet rendit justice à l'Encyclopédie : elle apportait à la génération nouvelle les éléments indispensables à son appétit de connaître.

Tout en désertant sa tâche d'Alembert avouait : « Oui, sans doute, l'Encyclopédie est un ouvrage *nécessaire* ». Au moment du triomphe, Voltaire écrivait à son tour : « La calomnie et le fanatisme ne priveront pas le public d'un livre si *nécessaire* et qui fait honneur

1. *D'Alembert à Voltaire*, 28 janvier 1758.

à la France[1]. » Et Malesherbes, longtemps après : « L'Encyclopédie si vivement proscrite quand elle a paru, et dont plusieurs articles sont encore fort désapprouvés par des personnes d'un grand poids, est cependant un livre *nécessaire*[2]. »

Livre nécessaire en effet. L'empressement des souscripteurs en apportait le témoignage. Grands seigneurs, magistrats, bourgeois, abbés, médecins, tous ceux qui participent à la vie intellectuelle possèdent l'Encyclopédie. Les gens qui ne la peuvent acquérir, la consultent chez des amis ou dans les *Chambres de lecture*. Pour la première fois l'ensemble du savoir humain se présente à quiconque veut en user. Qu'il habite la rue Saint-Honoré, Corbie ou Carpentras ; qu'il coule ses jours dans un hôtel toulousain, une gentilhommière bourguignonne, un comptoir nantais, celui qui possède l'Encyclopédie peut trouver sans tarder un renseignement utile sur l'assolement des terres, la doctrine d'Épicure ou l'avantage du crédit. Livre nécessaire, parce que la vie devient plus active, les relations plus étendues, les routes plus fréquentées, et que chacun prétend s'affranchir du cercle étroit où sa destinée l'a placé. Livre nécessaire, puisque ce siècle, rompant avec les vieux préceptes et les enseignements surannés, laisse à l'homme le soin de démêler par lui-même les conditions de sa vie, de sa fortune, de sa pensée, de son bonheur. C'est l'ère des autodidactes. L'Encyclopédie leur ouvre tout grand son trésor, et Diderot leur dit : « Puisez ! »

1. *Voltaire à Damilaville*, 13 avril 1766.
2. *Mémoire sur la liberté de la presse* (1789), chap. III, p. 305.

Diderot, seul. Certes Voltaire est grand, mais son œuvre reste négative, donc inférieure. Rousseau est grand : il révèle des horizons nouveaux, mais dévie vers des hypothèses absurdes, vers un mysticisme brumeux qui faussa et fausse encore la claire raison française. Montesquieu, d'Alembert, Buffon sont grands : chacun d'eux ouvre un champ immense à certaines spéculations intellectuelles ; mais tous trois demeurent trop exclusivement cantonnés dans leur sphère de spécialisation. Le véritable représentant de cette époque, c'est Diderot. Il vivifie son siècle ; il le domine. Avec une incomparable souplesse, unie à la plus incomparable vigueur, il embrasse les différentes formes de la pensée humaine. Et non seulement il en coordonne les différentes aspirations, mais encore il en prévoit la portée et rend plus facilement accessibles les routes de l'avenir. Puisant autour de lui, il crée des valeurs nouvelles. Tout aboutit à lui, tout part de lui. Il tend la main directement aux grands humanistes, aux grands réformateurs du XVI^e siècle ; et, d'autre part, il annonce Darwin, Claude Bernard, Pasteur, Edison. Véritable initiateur de la pensée moderne, il a doté l'humanité d'une prérogative qui nous semble aujourd'hui banale, mais qu'il paya de son génie : l'indépendance intellectuelle.

A cette conquête, il a sacrifié la part active de sa vie. Tout ce qu'il a composé en dehors de l'Encyclopédie, il l'a composé par saccades, par fantaisie, en bribes fiévreuses. Et ces bribes cependant sont pour la plupart des chefs-d'œuvre. S'il avait pu consacrer à ses projets personnels les vingt-cinq années de vigueur cérébrale et physique qu'il dépensa pour les libraires,

il eût sans doute égalé, peut-être dépassé, les plus insignes créateurs. Son effort cependant n'est pas resté vain. En gagnant la bataille de l'Encyclopédie, Diderot a pratiquement enrichi notre patrimoine d'un merveilleux territoire où jadis on ne pouvait s'aventurer qu'avec circonspection, et non sans terreur.

Oui sans doute : quand nous ouvrons ces tomes désuets, un dédain passe sur nos lèvres. Sourire infatué de gens qui s'imaginent tout connaître et vivent au milieu de réalisations dont ils oublient les origines ! Mais là où notre vanité s'apprêtait à ricaner d'une pensée balbutiante, d'un puéril savoir, nous trouvons une pensée féconde, une science qui déjà connaît sa méthode et marche d'un pas jeune et fort vers un objectif assuré. C'est une pauvre attitude de s'enorgueillir du présent au détriment du passé. Souhaitons à notre époque d'enfanter un Diderot !

L'histoire de l'Encyclopédie marque un saut en avant de la pensée humaine. Et c'est cela qu'il y faut voir, cela qu'il y faut aimer. Évidemment, cette Encyclopédie s'est leurrée de beaucoup d'illusions, comme elle s'est heurtée à beaucoup de sottise. Elle eut ses martyrs et ses pitres, ses beautés et ses défaillances, sa gloire et sa boue. C'est une tragi-comédie où, selon la formule même de Diderot, le rire se mêle aux larmes, les quolibets à la sagesse. Des erreurs, des lacunes, oui. Mais l'ensemble a permis à l'homme de progresser vers le vrai. Combien de très grands chefs-d'œuvre connurent-ils un pareil privilège ? Incriminons-nous Descartes ou Lucrèce de leurs erreurs partielles, et n'éprouvons-nous pas en lisant le *Discours de la Méthode*

ou le *De Natura Rerum* une sereine impression de certitude et de puissance ? Tout imparfaite qu'elle soit, l'Encyclopédie reste le principe majeur de nos doctrines actuelles. Le dépôt qu'on lui confia ne s'y est pas desséché. Ses conceptions contribuent à diriger notre existence particulière, familiale ou sociale. Quittant des tomes poussiéreux, elles animent notre vie. Cent cinquante ans après sa mort, Diderot nous conseille encore comme il conseillait ses contemporains. Mais ce sont à présent nos mœurs et nos lois qui conservent le précieux reflet de sa grande âme généreuse.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Denis Diderot. Ses idées et son milieu vers 1744 7
II. — La grande entreprise 27
III. — Le prisonnier de Vincennes 49
IV. — Premiers volumes et premières tempêtes .. 65
V. — Batailles de plume 85
VI. — Les Cacouacs 105
VII. — Série de catastrophes 125
VIII. — Tragi-comédie 137
IX. — Fin 157

Imprimerie F. Paillart, Paris-Abbeville.

Reproduction par Procédés R. I. P.

Collection « PERSPECTIVES »

(pour essayer de comprendre le monde moderne)

Abbé L. Bois — L'imagination dans la vie et dans l'au-delà	15 fr.
Raoul Brugeilles. — Introduction à une sociologie thomiste	18 »
Emile Charoy. — Vers le bonheur	18 »
Elie Faure. — Les trois gouttes de sang	15 »
— Mon Périple (tour du monde 1932	15 »
— Ombres solides	18 »
Jean-Pierre Faure. — Alger Capitale	12 »
Mme Fernand Gregh. — Vertige de New-York	18 »
Henri Guilbeaux. — La fin des Soviets	15 »
Prudent Pruvost. — La Musique rénovée	54 »
Ernest Raynaud. — La police des mœurs	18 »
Alphonse Séché. — La Morale de la Machine	15 »
— Le Dictateur	6 »
Dr Robert Teutsch. — L'angoisse humaine	18 »
— Le Féminisme	18 »
Arcy-Hennery. — Destin du Cinéma Français	18 »

Galerie d'Histoire Littéraire

Antoine Albalat. — Trente ans de quartier latin	15 »
Louis Aurenche. — J.-J. Rousseau chez M. de Mably	20 »
Léon Bocquet. — Les Destinées mauvaises	15 »
— La Commémoration des Morts	15 »
Sylvain Bonmariage. — L'Amour et le Souvenir	15 »
— Les Tablettes d'Alcibiade	18 »
Charles Cabanes. — Denys Papin	20 »
Mary Dormoy. — La vraie Marion de Lorme	18 »
Jean Drault — Drumont, *La France Juive* et la *Libre Parole*	24 »
Fagus. — Essai sur Shakespeare	15 »
Amélie Fillon. — François Mauriac	21 »
— André Maurois, romancier	21 »
Lydia Frazer. — La Bretagne de Charles Le Goffic	18 »
Hélène Frejlich. — Flaubert d'après sa correspondance	65 »
— Les Annales de Mantes	20 »
Yves Gandon. — Imageries critiques	18 »
Léopold Lacour. — Les maîtresses de Molière	20 »
Armand Le Corbeiller. — Corneille intime	21 »
Raymonde Lefèvre. — La Vie inquiète de Pierre Loti	18 »
Claudius La Roussarie. — Raoul de Cambrai	15 »
Suzanne Lavaud. — Marie Lenéru	20 »
Kuni Matsuo. — Histoire de la littérature japonaise	18 »
Andrée Mégard-Gémier. — Souvenirs d'une comédienne	20 »
Thierry Sandre. — Anthologie des écrivains morts à la guerre (5 tomes à 39 francs)	195 »
Alphonse Séché. — Dans la mêlée littéraire (1900-1930)	18 »
Christian Sénéchal. — Les grands courants de la Littérature française contemporaine	40 »
Edmond Soreau. — Pascal	18 »
Jacques Trève. — L'Evangile de Socrate	18 »

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

Histoire littéraire et anecdotique des chefs-d'œuvre français et étrangers

68 volumes parus de 15 à 23 francs

Henri d'Alméras	*Le Tartuffe* de Molière.
Ed. Benoit-Lévy	*Les Misérables*, de Victor Hugo.
Jules Bertaut	*Le Père Goriot*, de Balzac.
René Dumesnil	*La Publication de Madame Bovary.*
Félix Gaiffe	*Le Mariage de Figaro.*
Louis Guimbaud	*Les Orientales*, de Victor Hugo.
Joseph Le Gras	*Diderot et l'Encyclopédie.*
Henry Lyonnet	*Le Cid*, de Corneille.
Comtesse J. de Pange	*De l'Allemagne*, de Mme de Staël.
Alphonse Séché	*La Vie des Fleurs du Mal*
Louis Thuasne	*Le Roman de la Rose.*
Paul Vulliaud	*Les Paroles d'un Croyant.*
Antoine Albalat	*L'Art Poétique* de Boileau.
Henri d'Alméras	*Les Trois Mousquetaires.*
A. Augustin-Thierry	*Récits des Temps Mérovingiens.*
Albert Autin	*L'Institution Chrétienne* de Calvin.
Georges Reaume	*Les Lettres de Mon Moulin.*
René Bray	*Les Fables* de La Fontaine.
Raymond Clauzel	*Sagesse*, de Verlaine.
Yves Le Feevre	*Le Génie du Christianisme.*
Ph. Van Tieghem	*La Nouvelle Héloïse.*
Maurice Magendie	*L'Astrée*, d'Honoré d'Urfé.
Georges Mongrédien	*Athalie*, de Racine.
Ernest Raynaud	*Jean Moréas et les Stances.*
Albert Bayet	*Les Provinciales.*
Jeanne Landre	*Les Soliloques du Pauvre.*
Longworth-Chambrun	*Hamlet*, de Shakespeare.
Joseph Vianey	*Les Regrets*, de Du Bellay.
Auguste Dupouy	*Carmen*, de Mérimée.
Albert Autin	*Le Disciple*, de Bourget.
Guy de la Batut	*L'Oraison Funèbre d'Henriette d'Angleterre*, de Bossuet.
René Dumesnil	*En route*, de J. K. Huysmans.
Raymond Clauzel	*Une Saison en Enfer* et *A. Rimbaud.*
Eugène Lasserre	*Manon Lescaut.*
A. Augustin-Thierry	*Les Liaisons Dangereuses.*
Henry Lyonnet	*La Dame aux Camélias.*
Gustave Fréjaville	*Les Méditations*, de Lamartine.
Léon Deffoux	*L'Assommoir*, d'Émile Zola.
N. Brian-Chaninov	*La Guerre et la Paix*, de Tolstoï.
Henri Hauvette	*Les Canzoniere*, de Pétrarque.
Henri d'Alméras	*Le Roman Comique*, de Scarron.
Albert Lantoine	*Les Lettres Philosophiques*, de Voltaire.
Pierre Villey	*Les Essais*, de Montaigne.
Joseph Vianey	*Les Odes*, de Ronsard.
Georges Jarbinet	*Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue.
Antoine Albalat	*La Vie de Jésus*, d'Ernest Renan.
René Dumesnil	*Les Soirées de Médan.*
Joseph Vianey	*Les Poèmes barbares*, de Leconte de l'Isle.
Arthur Guy	*Les Robaï*, d'Omer Kheyyam.
Emile-François Julia	*Les Mille et une Nuits* et *l'Enchanteur Mardrus.*
Gustave Rudler	*Adolphe*, de Benjamin Constant.
Maurice Allem	*Volupté*, de Sainte Beuve.
Joseph Vianey	*Les Epîtres*, de Marot.
Raymonde Lefèvre	*Le Mariage de Loti.*
René Dumesnil	*L'Education sentimentale*, de Flaubert.
Guérin-Picard	*Fustel de Coulanges.*
Pierre Moreau	*Les Destinées*, de Vigny.
Joseph Bollery	*Le Désespéré*, de Léon Bloy.
Maurice Le Blond	*La Terre*, de Zola.
Henri d'Alméras	*Paul et Virginie.*
L. et F. Saisset	*Le Testament*, de Villon.
Emile Vaast	*Les Conférences de Lacordaire.*
M. des Ombiaux	*La Physiologie du Goût.*
Raymonde Lefèvre	*Les Désenchantées*, de Loti.
Gérin-Ricard	*L'Histoire de France*, de Bainville.
J. Vianey	*La Psychologie de La Fontaine.*
A. Le Corbeiller	*Les Diaboliques.*
L. et F. Saisset	*Les Histoires d'Edgard Poe.*

59767

DATE DUE

APR 24 1973

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
B2016 .L4 1928
Le Gras, Jos/Diderot et l'Encyclopeâdie
3 3645 00047250 9

B2016.D52 L43 1928
Le Gras, Joseph.
Diderot et l'Encyclopedie.

Dominican College Library
San Rafael, California